

K.M. soubre, vie

BIBLIOTHÈQUE MARXISTE N° 6

10.819

Karl Marx

Homme, penseur et révolutionnaire

Recueil d'articles
discours et souvenirs
■ collationnés par ■
D. RIAZANOV



1928

EDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES
3, rue Valette — Paris (5^e)



Karl Marx

Homme, penseur et révolutionnaire



Karl Marx

Homme, penseur et révolutionnaire

Recueil d'articles
discours et souvenirs
■ collationnés par ■
D. RIAZANOV



1928

EDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES
3, rue Valette — Paris (5^e)

Préface

Le but de ce recueil est de donner aux ouvriers une idée de Karl Marx, homme, penseur et révolutionnaire. On trouverait difficilement dans l'histoire du monde une autre figure réunissant dans une unité aussi harmonieuse un vaste génie, la concentration de la pensée théorique sur la compréhension du monde, bourgeois, la haine inextinguible de cette dernière forme de l'exploitation de l'homme par l'homme et l'incessante aspiration à détruire ce monde de l'exploitation, à le transformer révolutionnairement de fond en comble. Karl Marx fut aussi un homme auquel rien de ce qui est humain n'était étranger. Il cachait, sous un air parfois rude, un amour infini pour tous les travailleurs, pour tous les opprimés.

Pour se faire d'un homme l'idée la plus vivante, rien ne vaut l'observation directe de son activité. Plus il s'interpose d'intermédiaires entre l'image vivante de l'homme et sa dernière copie, plus l'image devient abstraite et s'affaiblit. La première image photographique est toujours plus nette que toutes ses reproductions ultérieures. Aussi me suis-je efforcé de faire revir-

vre Marx en groupant autant que possible dans ce recueil les impressions de ses plus proches amis, acquises au cours d'un commerce tout à fait intime avec lui.

C'est Marx lui-même, théoricien du prolétariat et défenseur inlassable de ses intérêts qui prend le premier la parole. On trouvera d'abord l'article consacré par Marx à la mémoire des combattants de juin, à la mémoire du grand nombre de héros du prolétariat tombés sur les barricades de Paris, en juin 1848. Par la vigueur, l'énergie concentrée et la passion ardente avec laquelle Marx flagelle la bourgeoisie, cet article appartient au meilleur de ce que nous a légué ce cerveau génial. On n'y peut comparer que quelques pages de la Guerre civile en France.

Cet article est suivi du discours — qu'il m'a été donné de trouver — prononcé par Marx le 14 avril 1856 à la fête organisée par les chartistes en l'honneur du quatrième anniversaire de la création de leur organe central le Journal du Peuple. Marx était un des principaux collaborateurs de cet organe. Sous une forme d'une concision étonnante, il fit, à cette occasion, un tableau des révolutions de 1848 et du rôle historique du prolétariat. Ce discours montre, avec quelques autres qu'il y a lieu de recueillir, qu'à la différence d'Engels, Marx ne fut pas seulement un écrivain mais aussi un orateur auquel des conditions d'existence défavorables ne permirent pas de déployer son talent.

Ce recueil s'ouvre par deux biographies écrites d'une part par son meilleur compagnon d'armes et ami, Frédéric Engels, et d'autre part par sa fille Eléonore. Engels écrivit la première du vivant de Marx pour les ouvriers allemands. Elle fut publiée dans l'Almanach populaire de Bracke en 1878. C'est à la fois une rapide esquisse biographique du maître et une caractéristique excellente du penseur et du révolutionnaire. Cet article est complété par la lettre d'Engels à Sorge écrite au len-

demain de la mort de Marx et par le discours que prononça Engels sur la tombe de Marx le 17 mars 1883. Lettre et discours ajoutent au portrait de Marx de nouvelles touches.

Le court essai biographique écrit par Eléonore Marx quelques jours après la mort de son père répète par endroits celui d'Engels. Mais Eléonore Marx, écrivant pour les ouvriers anglais, souligna plus d'un fait laissé dans l'ombre par Engels. En outre, elle donne divers détails intéressants sur la jeunesse de Marx, détails qu'elle tient de sa mère et que nous ne trouvons dans aucune autre biographie.

Les articles consacrés au penseur et au théoricien du prolétariat débutent par celui de G. Plékhanov. Ces pages furent écrites à l'époque où l'activité littéraire de Plékhanov avait atteint son apogée, à l'occasion du xx^e anniversaire de la mort de Marx et furent publiées dans l'organe social-démocrate russe, l'Iskra, le 1^{er} mars 1903. Elles montrent la portée internationale de l'œuvre de Marx et particulièrement son importance pour le jeune mouvement ouvrier russe.

Puis, c'est le brillant essai de Franz Mehring: « Marx et l'allégorie », dans lequel Mehring fait le portrait de Marx en tant que maître de la langue.

Rosa Luxembourg analyse l'importante question des causes de l'accalmie survenue à la fin du siècle dernier dans l'élaboration théorique du marxisme. La pratique de la révolution russe a montré qu'à chaque nouvelle étape supérieure franchie dans le développement de la lutte des classes le prolétariat découvre, dans l'inépuisable arsenal de la théorie marxiste, les armes nouvelles nécessaires à la nouvelle phase de sa lutte émancipatrice. C'est ainsi que, par exemple, la question du socialisme, étant soulevée comme un problème actuel, dont la solution ne nous préoccupe plus comme un « but final » lointain, mais comme une revendication de la

réalité vivante, la théorie de Marx de la dictature du prolétariat s'en trouve avoir acquis soudain une importance éminente. La lumineuse étude de Lénine exposant le rôle de Marx philosophe, économiste, politique et tacticien de la lutte prolétarienne nous offre un raccourci du système marxiste tout entier, déjà envisagé à la lumière de l'expérience de la première révolution russe de 1905.

Les autres articles de ce recueil sont principalement consacrés à l'homme. L'article de Lafargue, gendre de Marx et qui le connut de très près, ne nous le montre pas seulement dans le cadre familial quotidien, il nous introduit dans le cabinet de travail qui fut le modeste laboratoire du grand savant, il nous familiarise avec la façon de travailler du maître dans les phases de son labeur scientifique dont les traces disparaissent parfois complètement dans le produit achevé du travail, mais présentent pourtant un immense intérêt aux yeux de quiconque s'intéresse au développement de la pensée créatrice.

Les souvenirs écrits avec simplicité, sans la moindre prétention, de F. Lessner, ce vieil adhérent de la Ligue des Communistes, nous montrent en Marx l'habile militant illégal, le membre des organisations ouvrières, l'organisateur véritable du mouvement ouvrier communiste allemand.

Les souvenirs de Guillaume Liebknecht, qui ne se distinguent pas toujours par l'exactitude, surtout lorsqu'il s'agit de Marx théoricien, nous donnent un tableau très vivant du grand chef et nous permettent de nous transporter dans le milieu où vécut Marx pendant son exil londonien.

Les quelques pages consacrées par Lénine aux Souvenirs de Hyndman, mort récemment, sur Marx, montrent comment on peut reconnaître même dans une caricature la puissante figure du grand vieillard auquel il

était impossible de comprendre que l'on pût avec les années, en vieillissant, alors qu'on apprend à connaître de mieux en mieux l'atrocité de l'ordre bourgeois, devenir plus tolérant envers cet ordre.

Le recueil se termine par un article dans lequel nous reproduisons et commentons les Confessions écrites par Marx en réponse aux questions que lui posèrent un jour ses filles. En dépit de leur forme humoristique, ces « confessions » contiennent nombre de vérités chaque jour confirmées par des faits nouveaux.

D. RIAZANOV.

Karl Marx¹

L'homme qui a donné le premier au socialisme et, par suite, à tout le mouvement ouvrier contemporain une base scientifique, Karl Marx, est né à Trèves en 1818. Il étudia le droit à Bonn et à Berlin, mais il se consacra bientôt exclusivement à l'étude de l'histoire et de la philosophie et, en 1842, il était sur le point de se faire nommer chargé de cours de philosophie, lorsque le mouvement politique qui prit naissance après la mort de Frédéric-Guillaume III le fit se diriger vers une autre carrière. Sous son impulsion, les chefs de la bourgeoisie libérale de Rhénanie, les Camphausen, Hansemann et autres, avaient fondé à Cologne la *Gazette Rhénane* (*Rheinische Zeitung*), et Marx, dont la critique des débats de la Diète provinciale rhénane avait fait le plus grand bruit, fut appelé en automne 1842 à la direction de cette feuille. Naturellement la *Gazette Rhénane* était soumise à la censure, mais celle-ci n'en put jamais venir à bout².

La *Gazette Rhénane* arrivait presque toujours à

1. Cet article a paru dans l'*Almanach populaire* (*Volkskalender*) de W. Bracke (1878).

2. Le premier censeur de la *Gazette Rhénane* fut le conseiller de police Dolleschall, celui-là même qui censura un jour dans la *Gazette de Cologne* une annonce de la traduction de la *Divine Comédie* de Dante, par Philaethes (qui devint plus tard le roi Jean de Saxe) avec cette remarque : On ne doit pas jouer la comédie avec les choses divines.

faire passer les articles qu'elle voulait. On commençait par présenter au censeur le menu fretin à rayer jusqu'à ce qu'il finît par céder lui-même ou qu'il y fût obligé par la menace de ne pas faire paraître le journal le lendemain. Avec dix journaux qui auraient eu le même courage que la *Gazette Rhénane* et dont les éditeurs auraient su sacrifier quelques centaines de thalers en frais supplémentaires d'impression, la censure, dès 1843, aurait été rendue impossible en Allemagne. Mais les propriétaires de journaux allemands étaient des philistins peureux, et la *Gazette Rhénane* mena toute seule la bataille. Elle fit une grande consommation de censeurs. On finit par lui imposer une double censure.: après la première censure, le journal était soumis au président du gouvernement, qui devait le censurer définitivement. Mais tout cela ne servit de rien. Aussi, au début de 1843, le gouvernement déclara qu'il n'y avait rien à faire avec ce journal, et il l'interdit sans plus de forme.

Marx, qui dans cet intervalle avait épousé la sœur du futur ministre réactionnaire de Westphalie, alla s'installer à Paris, où il y publia avec A. Ruge les *Annales franco-allemandes* (*Deutsch-französischen Jahrbücher*), dans lesquelles il commença la série de ses écrits socialistes par une critique de la philosophie du droit de Hegel. Puis il publia avec Engels *La Sainte Famille Contre Bruno Bauer et consorts*, critique satirique d'une des dernières formes dans lesquelles s'était égaré l'idéalisme philosophique allemand de cette époque.

L'étude de l'économie politique et de l'histoire de la grande révolution française laissait encore assez de temps à Marx pour qu'il s'attaquât à l'occasion au gouvernement prussien. Celui-ci s'en vengea en obtenant du ministère Guizot au printemps de 1845—c'est M. Alexandre de Humboldt qui, dit-on, servit d'intermédiaire—son expulsion de France. Marx alla se fixer à Bruxelles et y publia en langue française, en 1846, un *Discours*



sur le libre-échange et, en 1847, *Misère de la philosophie*, critique de la *Philosophie de la misère* de Proudhon. En même temps, il trouva l'occasion de fonder à Bruxelles une association ouvrière allemande et commença ainsi à faire de l'agitation pratique. Cette dernière devint encore plus importante pour lui à partir du moment où il entra avec ses amis politiques, en 1847, dans la *Ligue des Communistes*, société secrète qui existait depuis de longues années. Toute cette institution en fut complètement transformée. L'association, jusqu'alors plus ou moins clandestine, devint une organisation ordinaire de propagande communiste restant secrète seulement lorsqu'elle ne pouvait faire autrement ; ce fut la *première* organisation du parti social-démocrate allemand. La Ligue exista partout où se trouvaient des associations ouvrières allemandes ; presque dans toutes ces associations d'Angleterre, de Belgique, de France et de Suisse ainsi que dans un très grand nombre d'associations d'Allemagne, les dirigeants étaient des membres de la Ligue, dont la participation au mouvement ouvrier allemand qui prenait naissance alors fut considérable. Mais cette Ligue fut aussi la première à mettre en relief le caractère international de tout le mouvement ouvrier et à le réaliser dans la pratique, car elle avait comme adhérents des Anglais, des Belges, des Hongrois, des Polonais, etc. ; à Londres en particulier, elle organisa des réunions ouvrières internationales.

La transformation de la Ligue s'accomplit dans deux congrès qui furent tenus en 1847 et dont le second décida de rassembler et de publier les principes du parti dans un manifeste que Marx et Engels furent chargés de rédiger. C'est ainsi que prit naissance le *Manifeste du parti communiste*, qui parut pour la première fois en 1848, quelque temps avant la révolution de février, et qui depuis a été traduit dans presque toutes les langues européennes.

Le *Journal allemand de Bruxelles (Deutsche Brüsseler Zeitung)*, auquel Marx collaborait et dans lequel il dénonçait sans pitié le régime policier de sa patrie, avait de nouveau incité le gouvernement prussien à user de son influence pour obtenir l'expulsion de Marx, d'ailleurs vainement. Mais lorsque la révolution de février amena, à Bruxelles aussi, des mouvements populaires et qu'un changement de régime en Belgique parut imminent, le gouvernement belge arrêta Marx sans plus de façon et l'expulsa. Dans cet intervalle, le gouvernement provisoire de France l'avait fait inviter par Flocon à revenir à Paris, et Marx se rendit à cet appel.

A Paris, il commença par combattre le bluff des aventuriers révolutionnaires qui voulaient organiser en France les ouvriers allemands en légions armées pour aller en Allemagne faire la révolution et instaurer la république. D'une part, c'était à l'Allemagne à faire elle-même sa révolution ; d'autre part, chaque légion révolutionnaire étrangère qui se formait en France était immédiatement trahie par les Lamartine du gouvernement provisoire, qui la dénonçaient au gouvernement à renverser, comme cela se produisit d'ailleurs en Belgique et dans le grand-duché de Bade.

Après la révolution de mars, Marx partit à Cologne où il fonda la *Nouvelle Gazette rhénane (Neue Rheinische Zeitung)*, qui parut du premier janvier 1848 au 19 juin 1849. Ce journal était alors le seul qui, au sein du mouvement démocratique, soutint le point de vue du prolétariat. Ayant pris parti sans réserve pour les insurgés de juin 1848 à Paris, il perdit presque tous ses actionnaires. C'est en vain que la *Gazette de la Croix (Kreuz-Zeitung)* signala le « cynisme monstrueux » avec lequel la *Nouvelle Gazette rhénane* attaquait tout ce qui était sacré, depuis le roi et le chancelier jusqu'au gendarme, et cela dans une ville prussienne fortifiée qui avait alors 8.000 hommes de garnison. C'est en vain que

les philistins libéraux de Rhénanie, devenus soudain réactionnaires, tempêtèrent; c'est en vain que l'état de siège proclamé à Cologne dans l'automne de 1848 entraîna une suspension prolongée de la feuille; c'est en vain que le ministère de la justice du Reich à Francfort dénonça aux fins de poursuites judiciaires un grand nombre d'articles au procureur de Cologne, le journal continua à être rédigé et imprimé en face du corps de garde principal, et sa diffusion et sa renommée ne firent que croître au fur et à mesure que les attaques du gouvernement et de la bourgeoisie devenaient plus violentes. Lorsque le coup d'Etat prussien éclata en novembre 1848, la *Nouvelle Gazette rhénane* invita le peuple, par un appel en tête de chaque numéro, à refuser les impôts et à répondre à la violence par la violence. Pour cet appel et aussi pour un autre article, elle fut traduite au printemps de 1849 devant les jurés, qui l'acquittèrent par deux fois. Finalement, lorsque les insurrections de mai 1849 eurent été écrasées à Dresde et en Rhénanie, et lorsque la Prusse entreprit contre le soulèvement du Palatinat et du grand-duché de Bade une campagne où furent concentrées et mobilisées des troupes considérables, le gouvernement se crut assez fort pour interdire par la violence la *Nouvelle Gazette Rhénane*. Le dernier numéro, imprimé en rouge, parut le 19 mai.

Marx se rendit de nouveau à Paris, mais au bout de quelques semaines, après la manifestation du 13 juin 1849, il fut mis par le gouvernement français dans l'alternative de se fixer en Bretagne ou de quitter la France. Il prit ce dernier parti et alla s'installer à Londres, où il ne cessa depuis lors d'habiter.

On tenta en 1850 de continuer la publication de la *Nouvelle Gazette rhénane* sous forme de revue (à Hambourg), mais au bout de quelque temps il fallut y renoncer, la réaction se faisant de plus en plus violente. Immédiatement après le coup d'Etat de décembre 1851 en

France, Marx publia le *18-Brumaire de Louis Bonaparte* (Boston 1852 ; 2^e édition, Hambourg 1869, parue peu avant la guerre). En 1853, il écrivit ses *Révélations sur le procès des communistes de Cologne* (qui parurent d'abord à Boston, ensuite à Bâle, puis tout dernièrement à Leipzig).

Après la condamnation des membres de la Ligue des Communistes à Cologne, Marx ne s'occupa plus d'agitation politique, et se consacra, d'une part, pendant dix ans à l'étude des trésors que renfermait la bibliothèque du British Museum en matière d'économie politique, et, d'autre part, à sa collaboration à la *Tribune* de New-York, qui publia de lui, jusqu'au début de la guerre civile américaine, non seulement des correspondances signées, mais aussi de nombreux leaders sur la situation en Europe et en Asie. Ses critiques contre lord Palmerston, appuyées sur des études approfondies des documents officiels anglais, furent réimprimées à Londres sous forme de pamphlets.

Le premier fruit de ces études économiques, qui durèrent de longues années, fut la *Contribution à la Critique de l'Economie politique*, qui parut en 1859 (Berlin, Duncker). Cet ouvrage contient le premier exposé de la théorie de la valeur de Marx ainsi que sa théorie de la monnaie. Pendant la guerre italienne, Marx combattit, dans le journal allemand *Le Peuple* (*Das Volk*) paraissant à Londres, le bonapartisme qui se drapait alors dans le libéralisme et jouait au libérateur des nationalités opprimées, ainsi que la politique prussienne qui cherchait à pêcher en eau trouble sous le couvert de la neutralité. A cette époque il eut également à attaquer Karl Vogt, qui était à la solde de Louis Napoléon et qui, sur les directives du prince Plon-plon, faisait alors de l'agitation pour la neutralité, et même pour la sympathie de l'Allemagne à l'égard du Second Empire. Odieusement calomnié par

Vogt, Marx lui répondit par *Monsieur Vogt* (Londres 1860), ouvrage dans lequel il dévoila les Vogt et consorts de la bande impérialiste de faux démocrates, et où il démontra, par des preuves directes et indirectes, que Vogt avait été acheté par le Second Empire. C'est ce qui fut confirmé dix années plus tard : dans la liste des pensionnés de Bonaparte trouvée aux Tuileries en 1870 et publiée par le gouvernement de Septembre, il y avait à la lettre V : « Vogt, versé en août 1859, 40.000 francs ».

Enfin, en 1867, parut à Hambourg le premier tome du *Capital (Critique de l'économie politique)*, œuvre principale de Marx, qui y expose les fondements de ses opinions économico-socialistes et les traits principaux de sa critique de la société actuelle, du mode de production capitaliste et de ses conséquences. La deuxième édition de ce livre qui fait époque parut en 1872. L'auteur s'occupe actuellement de la préparation du deuxième tome.

Sur ces entrefaites, le mouvement ouvrier avait repris une telle force dans plusieurs pays d'Europe que Marx songea à réaliser un désir qu'il nourrissait depuis longtemps : la fondation d'une association ouvrière groupant les pays les plus évolués de l'Europe et de l'Amérique, association devant pour ainsi dire incarner aux yeux des ouvriers comme aux yeux des bourgeois et des gouvernements le caractère international du mouvement socialiste et encourager ainsi et fortifier le prolétariat en même temps qu'effrayer ses ennemis. Le 28 septembre 1864, une réunion publique, qui eut lieu à Saint-Martin's Hall à Londres en faveur de la Pologne, dont une nouvelle insurrection venait d'être durement réprimée par la Russie, donna à Marx l'occasion de faire cette proposition, qui fut accueillie avec enthousiasme. *L'Association internationale des Travailleurs* était fondée; un Conseil général provi-

soire ayant son siège à Londres fut élu par l'assemblée, et l'âme de ce conseil général et de ceux qui suivirent jusqu'au congrès de La Haye fut Marx lui-même. Marx rédigea presque tous les documents publiés par le Conseil général de l'Internationale, depuis l'Adresse inaugurale de 1864 jusqu'à l'Adresse sur la guerre civile en France en 1870. Décrire toute l'activité de Marx dans l'Internationale, ce serait écrire l'histoire même de cette association, qui vit encore d'ailleurs dans le souvenir des ouvriers européens.

Du fait de la chute de la Commune de Paris, l'Internationale se trouva dans une situation impossible. Elle était portée au premier plan de l'histoire européenne au moment où toute possibilité d'action pratique couronnée de succès lui était enlevée. Les événements qui l'avaient élevée au rang de septième grande puissance, lui interdisaient en même temps de mobiliser ses forces combattives et de les utiliser activement sous peine de défaite inévitable et de refoulement du mouvement ouvrier pour des dizaines d'années. En outre, de différents côtés, des éléments se mirent en avant pour exploiter dans un but de vanité personnelle ou par pure ambition le renom si soudainement accru de l'association, sans comprendre la situation réelle de l'Internationale, sans en tenir compte. Il fallut prendre une décision héroïque; ce fut à nouveau Marx qui la prit et l'exécuta au congrès de La Haye. L'Internationale, par une résolution solennelle, déclina toute responsabilité pour les actes des bakouninistes, qui formaient le noyau de ces éléments bornés et louches; puis, vu l'impossibilité, devant la réaction générale, de remplir les hautes tâches qu'elle s'était assignées et de maintenir sa pleine activité autrement que par une série de sacrifices qui auraient saigné à blanc le mouvement ouvrier, elle se retira provisoirement de la scène, tandis que son Conseil gé-

néral était transféré en Amérique. La suite des événements a prouvé combien cette décision était juste, quoique alors et depuis elle ait souvent été critiquée. D'une part, toute tentative de se livrer au nom de l'Internationale à des émeutes inutiles fut rendue impossible; d'autre part, la continuation des rapports entre les partis ouvriers socialistes des différents pays prouva que la conscience de la communauté d'intérêts et de la solidarité du prolétariat de tous les pays, éveillée par l'Internationale, pouvait avoir son efficacité même sans l'existence d'une association internationale formelle dont les liens étaient devenus alors une chaîne.

Après le congrès de La Haye, Marx retrouve enfin la tranquillité et les loisirs nécessaires pour reprendre ses travaux théoriques. Espérons que le deuxième tome du *Capital* ne tardera pas trop à paraître.

Marx a inscrit son nom dans l'histoire de la science par de nombreuses et importantes découvertes, dont nous ne citerons ici que les principales.

La première est la révolution accomplie par lui dans la conception de l'histoire mondiale. On considérait auparavant que les raisons dernières de tous les changements historiques doivent être cherchées dans les idées changeantes des hommes et que, de tous les changements historiques, les plus importants, ceux qui dominent toute l'histoire, sont les changements politiques. Mais on ne se demandait pas d'où viennent les idées aux hommes et quelles sont les causes qui déterminent les changements politiques. Seule, la nouvelle école des historiens français et, en partie aussi, des historiens anglais en était venue à la conviction que, depuis le moyen âge au moins, la force motrice, dans l'histoire européenne, était la lutte qui se développait entre la bourgeoisie et la féodalité pour la domination sociale et politique. Mais c'est Marx qui démontra que, jusqu'à nos jours, toute l'histoire est

une histoire de luttes de classe, qu'il ne s'agit dans toutes les luttes politiques, multiples et complexes, que de la domination sociale et politique de telle ou telle classe, que pour la classe ancienne il s'agit de maintenir cette domination et pour les classes qui s'élèvent de conquérir le pouvoir.

Mais comment naissent et se maintiennent ces classes ? Elles naissent et se maintiennent toujours en vertu des conditions matérielles, tangibles, dans lesquelles une société donnée produit et échange ce qui est nécessaire à la vie. La domination féodale du moyen âge reposait sur l'économie de petites communautés paysannes qui produisaient elles-mêmes presque tous les produits de leur consommation, ignoraient à peu près l'échange et étaient protégées contre l'étranger par la noblesse belliqueuse qui leur conférait une cohésion nationale, ou du moins politique. Lorsque les villes grandirent et qu'il se forma une industrie artisanale distincte, qui donna lieu à un commerce d'abord purement national, puis international, la bourgeoisie urbaine se développa et, dans sa lutte contre la noblesse, conquit sa place dans le régime féodal en tant que classe sociale jouissant de droits spéciaux. Mais la découverte de nouveaux pays, à partir du milieu du xv^e siècle, fournit à la bourgeoisie un champ d'affaires plus vaste et, par suite, un nouveau stimulant à son industrie. Le métier fut supplanté dans les branches les plus importantes par la manufacture qui, elle-même, après l'invention de la machine à vapeur, au siècle dernier, fut refoulée par la grande industrie. Cette dernière, à son tour, réagit sur le commerce en supplantant dans les pays arriérés l'ancien travail à la main, en créant dans les pays plus développés les moyens actuels de communication, les machines à vapeur, les chemins de fer et le télégraphe électrique. Ainsi la bourgeoisie concentrait de plus en plus entre

ses mains les richesses et la puissance sociales, alors qu'elle resta longtemps encore écartée du pouvoir politique, qui se trouvait entre les mains de la noblesse et de la royauté appuyée sur la noblesse. Mais à un certain degré de développement — en France, par exemple, après la grande Révolution — la bourgeoisie conquiert aussi le pouvoir et devient à son tour la classe gouvernante en face du prolétariat et des petits paysans.

De ce point de vue s'expliquent tous les phénomènes historiques — si l'on a une connaissance suffisante de la situation économique de la société, situation que négligent nos spécialistes de l'histoire. Les idées et les croyances de chaque époque s'expliquent également de la façon la plus simple par les conditions de vie économique de cette époque et par les rapports sociaux et politiques qui en découlent. Ce n'est que grâce à cette conception que l'histoire a été posée pour la première fois sur son véritable terrain. Le fait évident que les hommes, avant tout, mangent, boivent, s'abritent et s'habillent et qu'ils doivent travailler avant de pouvoir lutter pour le pouvoir, s'occuper de politique, de religion et de philosophie, ce fait manifeste, jusqu'à présent complètement négligé, a enfin obtenu droit de cité dans l'histoire.

Pour l'idée socialiste, cette nouvelle conception de l'histoire était extrêmement importante. Il est maintenant démontré que toute l'histoire de l'humanité se meut dans les antagonismes et les luttes de classe, qu'il y a toujours eu des classes dominantes et dominées, exploiteuses et exploitées, et que la grande majorité des hommes a toujours été condamnée à un dur labeur et à une misérable existence. Pourquoi cela ? Tout simplement parce qu'à toutes les étapes précédentes du développement de l'humanité la production était encore si faible que l'histoire ne pouvait avancer qu'avec

l'existence de ces antagonismes; que seule une petite minorité privilégiée contribuait à la progression historique, tandis que la masse était condamnée à gagner par son travail ses maigres moyens de subsistance et à accroître sans cesse la richesse de la minorité privilégiée.

Mais cette conception de l'histoire, conception qui explique si naturellement et si simplement la domination de classe, expliquée jusque-là par la méchanceté des hommes, conduit aussi à la conviction que, vu le développement formidable atteint actuellement par les forces de production, il ne reste plus aucune raison, tout au moins dans les pays avancés, de diviser les hommes en dominateurs et en dominés, en exploités et en exploités.

La grande bourgeoisie dominante a rempli sa mission historique; non seulement elle n'est plus capable de diriger la société, mais elle est devenue un obstacle au développement de la production, comme le démontrent les crises commerciales, principalement la dernière, et la dépression de l'industrie dans tous les pays. La direction historique est passée au prolétariat, classe qui peut s'affranchir uniquement parce que, en vertu de sa situation sociale, elle anéantit toute domination de classe, toute subordination et toute exploitation. Les forces productrices sociales, qui ont dépassé les capacités de la bourgeoisie, n'attendent que le moment de passer en la possession du prolétariat uni, qui établira un régime permettant à tous les membres de la société de participer non seulement à la production, mais aussi à la répartition et à la gestion des richesses sociales. Grâce à la régularisation rationnelle de toute la production, ce régime pourra élever les forces de production sociales et les produits créés par elles de façon à satisfaire de plus en plus les besoins raisonnables de chacun.

La deuxième découverte importante de Karl Marx est l'explication des rapports du capital et du travail, autrement dit, la démonstration de la façon dont s'accomplit l'exploitation des ouvriers par les capitalistes dans la société actuelle, avec le mode de production capitaliste existant. Depuis que l'économie politique avait établi que seul le travail est la source de toute richesse et de toute valeur, on devait fatalement se demander comment il se fait que le salarié ne reçoive pas toute la valeur produite par son travail et doive en abandonner une partie au capitaliste. C'est en vain que les économistes bourgeois et socialistes s'efforcèrent de donner une réponse strictement scientifique à cette question jusqu'au moment où Marx en apporta la solution. Le mode de production capitaliste actuel implique l'existence de deux classes sociales : d'un côté, les capitalistes, qui possèdent les instruments nécessaires à la production et à l'existence; de l'autre, les prolétaires, qui ne possèdent rien et sont obligés, pour vivre, de vendre leur seule marchandise : leur force de travail. Mais la valeur d'une marchandise quelconque est déterminée par la quantité de travail socialement nécessaire pour la production et le renouvellement de cette marchandise; par suite, la valeur de la force de travail d'un homme moyen pendant un jour, un mois, une année, est déterminée par la quantité de produits nécessaires à l'entretien de l'ouvrier pendant un jour, un mois, une année. Admettons que les produits nécessaires à un ouvrier pour un jour exigent six heures de travail, ou, ce qui revient au même, que le travail qui y est incorporé représente une durée de six heures. Dans ce cas, la valeur de la force de travail pour un jour s'exprimera par la somme d'argent nécessitant également six heures pour être produite. Admettons maintenant que le capitaliste qui occupe notre ouvrier lui paie cette somme, c'est-à-dire

la valeur totale de sa force de travail. Si l'ouvrier travaillait actuellement six heures par jour pour le capitaliste, il rembourserait complètement au capitaliste la dépense effectuée par ce dernier : six heures de travail pour une somme valant six heures de travail. Mais alors il ne resterait rien dans la poche du capitaliste. Celui-ci, évidemment, raisonne tout autrement : j'ai acheté, dit-il, la force de travail de cet ouvrier non pas pour six heures, mais pour toute une journée. Par suite, il oblige l'ouvrier à travailler, suivant les circonstances, 8, 10, 12, 14 heures, et même davantage, de sorte que le produit des heures qui suivent la sixième heure de travail est le produit d'un travail impayé et s'en va dans la poche du capitaliste. Ainsi l'ouvrier au service du capitaliste non seulement rend à ce dernier la valeur qu'il en a reçue pour sa force de travail, mais produit encore une plus-value que le capitaliste commence par s'approprier et qui ensuite, en vertu de lois économiques déterminées, se répartit dans toute la classe capitaliste et forme la principale source d'où découlent la rente foncière, l'intérêt, l'accumulation capitaliste, en un mot toutes les richesses consommées et accumulées par les classes parasites.

Ainsi, il a été démontré que les richesses acquises par les capitalistes actuels proviennent de l'expropriation d'un travail d'autrui impayé, tout comme celles des propriétaires d'esclaves ou des seigneurs féodaux qui exploitaient le travail des serfs, et que toutes ces formes d'exploitation ne se distinguent que par la manière et les moyens employés pour s'approprier le travail d'autrui. Par suite, les classes possédantes ne peuvent plus arguer hypocritement que le Droit, la Justice, l'Égalité des droits et des devoirs, l'Harmonie générale des intérêts règnent dans l'ordre social actuel. La société bourgeoise d'aujourd'hui, comme les sociétés antérieures, est une forme gigantesque d'exploitation de l'im-

mense majorité du peuple par une minorité infime, qui ne cesse en outre de diminuer.

C'est sur ces deux bases capitalistes que repose le socialisme scientifique contemporain. Dans le deuxième tome du *Capital*, ces découvertes scientifiques et d'autres non moins importantes concernant le système capitaliste seront plus amplement exposées, et ainsi les côtés de l'économie politique qui n'ont pas été traités dans le premier tome feront l'objet d'une étude fondamentale.

Puisse Marx être bientôt en mesure de publier ce deuxième tome !

Lettre à Sorge sur la mort de Marx

Londres, 15 mars 1883, 11 h. 45 du soir.

Mon cher Sorge,

Ton télégramme m'est parvenu ce soir.

Merci du fond du cœur.

Il m'a été impossible de te tenir régulièrement au courant de la santé de Marx en raison des fluctuations continuelles de son état. Voici, brièvement, l'essentiel.

Peu de temps avant la mort de sa femme, Marx avait contracté, en octobre 1881, une pleurésie. Rétabli, il fut envoyé en février 1882 en Algérie, mais il eut pour son voyage un temps froid et humide et arriva avec une nouvelle pleurésie. En Algérie, le temps fut abominable. Lorsque Marx fut remis, on l'envoya, au début des grandes chaleurs d'été, à Monte-Carlo, où il arriva de nouveau avec une légère pleurésie. De nouveau, un temps abominable. Enfin rétabli, il partit pour Argenteuil, près de Paris, chez sa fille, Mme Longuet. Là il traita sa bronchite chronique par les eaux sulfureuses d'Enghien. Quoique le temps fût détestable, la cure donna de bons résultats. Marx se rendit ensuite pour six semaines à Vevey, d'où il revint ici en septembre, presque en bonne santé, semblait-il. On lui avait permis de passer l'hiver sur la côte méridionale de l'Angleterre. D'ailleurs cette vie nomade, inactive, lui répugnait tel-

lement qu'un nouvel exil dans le Sud de l'Europe lui aurait, au point de vue moral, probablement autant nui qu'il lui aurait servi au point de vue physique. Lorsque la période de brouillard fit son apparition à Londres, on l'envoya dans l'île de Wight.

Mais il plut continuellement ; nouveau refroidissement. Vers le nouvel an, Schorlemmer et moi nous voulûmes lui rendre visite lorsque arrivèrent des nouvelles nécessitant le départ immédiat de Tussy. Tout de suite après, ce fut la mort de Jenny, et Marx rentra avec une nouvelle bronchite. Après tout ce qu'il avait déjà eu, et vu son âge, cette bronchite était dangereuse. Une foule de complications survinrent, en particulier un abcès pulmonaire et une rapide diminution des forces. Malgré tout, la maladie semblait prendre un cours favorable et, vendredi dernier encore, le principal médecin qui le traitait (un des meilleurs de Londres parmi les jeunes) et qui lui avait été particulièrement recommandé par Ray Lankaster, nous laissait concevoir les plus grands espoirs. Mais il suffit d'avoir examiné une fois dans sa vie le tissu pulmonaire au microscope pour savoir combien le danger est grand lorsque, dans une suppuration pulmonaire, une paroi d'artère se perce tout à coup. Voilà pourquoi j'avais, depuis six semaines, chaque matin, en tournant le coin de la rue, une sueur froide à la pensée que les rideaux pouvaient être baisés. Hier au déjeuner, à 2 h. 30 — c'était le meilleur moment de la journée pour les visites — j'arrive et je trouve la maison en larmes ; il paraît que c'est la fin. Je me renseigne, je cherche à savoir exactement pourquoi on s'alarme, je console les gens. Marx avait eu une légère hémoptysie, mais un affaïssement subit s'en était suivi. Notre bonne et vieille Lenchen, qui l'avait soigné comme aucune mère ne soigne son enfant, monte et revient immédiatement en disant qu'il est comme assoupi. Elle me prie de la suivre. Lorsque nous entrâmes, il était

couché, endormi, mais pour ne plus se réveiller. Il ne respirait plus et le pouls avait cessé de battre. Pendant ces deux minutes, il s'était éteint tranquillement et sans douleur.

Tous les événements, même les plus horribles, qui s'accomplissent en vertu des lois de la nature portent en eux-mêmes leur consolation. Ainsi en est-il dans le cas présent. Peut-être l'art de la médecine aurait-il pu lui assurer encore deux ou trois ans de vie végétative, de vie impuissante d'être qui, au lieu de disparaître subitement, se meurt lentement pour la plus grande gloire des docteurs. Mais Marx n'aurait pas supporté une telle vie. Vivre avec tant de travaux inachevés devant soi et éprouver le supplice de Tantale à la pensée de l'impossibilité de les mener à bout eût été pour lui mille fois plus pénible que la mort douce qui l'a surpris. « La mort n'est pas un malheur pour celui qui meurt, mais pour celui qui survit », avait-il coutume de dire avec Epicure. Et voir cet homme puissant, génial, n'être plus qu'une ruine, traîner son existence pour la gloire de la médecine et la joie sarcastique des philistins, qu'il avait si impitoyablement fustigés dans la plénitude de ses forces, eût été un spectacle trop affreux, et il vaut mille fois mieux qu'il en soit ainsi, qu'il ait disparu et qu'après-demain nous le déposions dans le tombeau où dort sa femme.

A mon avis, après tout ce qu'il a traversé et que les médecins ne connaissent pas aussi bien que moi, il n'y avait pas d'autre issue.

Qu'il en soit ainsi ! L'humanité est diminuée de toute une tête, de la tête la plus géniale qu'elle avait actuellement.

Le mouvement du prolétariat suivra sa voie, mais il n'aura plus le chef auquel recouraient, aux heures critiques, des Français, des Russes, des Américains, des Allemands, pour obtenir chaque fois le conseil clair et

sûr que seul pouvaient donner le génie et la connaissance parfaite des choses.

Les célébrités de clocher, les petits talents, sinon les charlatans, ont le champ libre. La victoire définitive est indubitable, mais les zigzags, les inévitables déviations temporaires et locales, augmenteront considérablement.

Allons! il nous faut serrer les dents, ne sommes-nous pas là pour cela! Et ce n'est pas encore cela qui nous fera perdre courage.

A toi,

FR. ENGELS.

Discours sur la tombe de Karl Marx

(Prononcé à Highgate le 17 mars 1883 ¹)

Le 14 mars, à trois heures moins un quart de l'après-midi, le plus grand des penseurs a cessé de penser. Laisse seul deux minutes à peine, nous l'avons retrouvé, en entrant, doucement endormi dans son fauteuil — mais pour toujours.

Ce qu'a perdu le prolétariat militant d'Europe et d'Amérique en cet homme, ce qu'a perdu la science historique, on ne saurait le mesurer. Le vide laissé par la mort de ce titan ne tardera pas à se faire sentir.

De même que Darwin a découvert la loi du développement de la nature organique, de même Marx a découvert la loi du développement de l'histoire humaine, c'est-à-dire ce fait simple, masqué auparavant par le fatras des idéologies, que les hommes, avant de pouvoir s'occuper de politique, de sciences, d'art, de religion, doivent tout d'abord manger, boire, se loger et se vêtir ; que, par suite, la production des moyens matériels d'existence et, partant, le degré de développement économique d'un peuple ou d'une époque forment la base d'où se déduisent et, conséquemment, s'expliquent (et non inversement, comme il en était jusqu'à présent) les institutions d'Etat, les conceptions juridiques, l'art et même la religion des hommes.

1. Publié par le *Sozialdemokrat* de Zurich, le 22 mars 1883.

Mais ce n'est pas tout. Marx a également découvert la loi spéciale du développement du mode de production capitaliste actuel et de la société bourgeoise qui en est issue. La découverte de la plus-value a, du coup, fait la lumière complète sur ces questions, qui auparavant n'étaient que ténèbres pour les économistes bourgeois comme pour les critiques socialistes.

Deux découvertes de ce genre devraient suffire pour une vie. Heureux déjà celui auquel il est donné d'en faire une semblable ! Mais dans chaque domaine où Marx a fait des recherches (et ces domaines sont très nombreux et Marx ne s'est pas borné à les effleurer), même dans celui des mathématiques, il a fait des découvertes originales.

Tel fut le savant. Mais, en Marx, le savant n'était même pas la moitié de l'être. La science était pour Marx une force qui actionnait l'histoire, une force révolutionnaire. Toute découverte dans une science historique quelconque lui procurait une joie pure, même s'il était impossible encore d'en envisager l'application pratique. Mais sa joie était tout autre lorsqu'il s'agissait d'une découverte qui révolutionnait l'industrie ou, en général, le développement historique. Ainsi Marx suivait attentivement le développement des découvertes dans le domaine de l'électricité et, tout dernièrement encore, les travaux de Marcel Deprez.

Car Marx était avant tout un révolutionnaire. Collaborer d'une façon ou d'une autre au renversement de la société capitaliste et des institutions d'Etat créées par elle, collaborer à la libération du prolétariat moderne, auquel il avait donné le premier la conscience de sa propre situation et de ses besoins, la conscience des conditions de son émancipation, telle était sa véritable vocation. La lutte était son élément. Et il a lutté avec une passion, une persévérance et un succès rares. Collaboration à la *Gazette Rhénane* en 1842, au *Vorwaerts* de

Paris en 1844, à la *Deutsche Zeitung* de Bruxelles en 1847, à la *Nouvelle Gazette Rhénane* en 1848-49, à la *New York Tribune* de 1852 à 1861, publication d'une foule de pamphlets, travail dans les organisations de Paris, Bruxelles et Londres jusqu'à la constitution de la grande Association Internationale des Travailleurs, couronnement de son œuvre, voilà des travaux dont l'auteur aurait pu être fier à juste titre même s'il n'avait rien fait d'autre.

Voilà pourquoi Marx a été l'homme le plus exécré et le plus calomnié de son temps. Il fut expulsé par des gouvernements absolus aussi bien que par des Républiques, couvert de calomnies par des bourgeois conservateurs aussi bien que par des démocrates extrémistes. Il écartait tout cela de son chemin comme des fétus sans y faire attention, et ne répondait qu'en cas d'extrême nécessité. Et il est mort, honoré, aimé et pleuré des millions d'ouvriers révolutionnaires dont l'immense chapellet, dans le monde, va des mines de la Sibérie, par l'Europe, jusqu'en Californie. Et je puis le dire hardiment : il pouvait avoir encore beaucoup d'adversaires, mais il ne pouvait guère avoir d'ennemi personnel.

Son nom et son œuvre vivront à travers les siècles.

Karl Marx

Il n'y a pas plus mauvais moment pour écrire la biographie d'un grand homme que celui qui suit immédiatement sa mort ; et la tâche est d'autant plus difficile lorsqu'elle incombe à quelqu'un qui le connaissait intimement et qui l'aimait. Je ne pourrai donner pour l'instant qu'un rapide aperçu de la vie de mon père. Je me bornerai à un simple énoncé des faits les plus marquants ; je n'essaierai même pas d'exposer ses grandes théories et découvertes : théories qui sont les fondations même du socialisme moderne, découvertes qui sont en train de révolutionner la science entière de l'économie politique. Toutefois, j'espère donner dans un prochain numéro de *Progrès* une analyse du principal ouvrage de mon père, le *Capital*, et des vérités qu'il contient.

Karl Marx est né à Trèves le 5 mai 1818, de parents israélites. Son père, un avocat, était un homme de grand talent, très imbu des idées de religion, de science et d'art du xviii^e siècle français. Sa mère descendait de juifs hongrois, qui s'étaient établis en Hollande au xvii^e siècle. Ses premiers amis et camarades furent Jenny (qui devint sa femme par la suite) et Edgar von Westphalen. C'est de leur père, le baron von Westphalen (mi-allemand, mi-écossais), que Karl Marx prit son premier amour pour l'école romantique. Tandis que son père lui lisait Voltaire et Racine, von Westphalen lui faisait goût-

ter Homère et Shakespeare. Ces écrivains restèrent toujours ses auteurs favoris. A la fois très aimé et très craint de ses camarades — aimé, parce qu'il avait toujours quelque nouvelle malice dans son sac ; craint, à cause de ses talents pour la satire — Karl Marx suivit la routine habituelle de l'école, puis il passa par les universités de Bonn et de Berlin, où, pour faire plaisir à son père, il étudia un peu la jurisprudence, mais surtout, pour son propre plaisir, l'histoire et la philosophie. En 1842, il était sur le point de prendre un poste de précepteur à l'université de Bonn, mais le mouvement politique qui avait commencé en Allemagne aussitôt après la mort du roi Frédéric-Guillaume III en 1840 l'attira dans une autre carrière. Les chefs des libéraux rhénans, Camphausen et Hansemann, avaient fondé à Cologne, avec Marx, un journal intitulé : *La Gazette rhénane*. Marx y collabora et se fit remarquer notamment par sa critique hardie et brillante du landtag provincial, critique qui fit sensation. Aussi, à 24 ans, se voyait-il offrir, le poste de rédacteur en chef de la *Gazette rhénane*. Il accepta, et c'est à dater de ce jour que commença sa longue lutte contre tous les despotismes, et particulièrement contre le despotisme prussien. Bien entendu, le journal paraissait sous le contrôle d'un censeur, mais celui-ci se sentait impuissant et n'arrivait pas à empêcher la publication des articles importants que la rédaction jugeait nécessaire d'insérer. Un deuxième censeur vint donc spécialement de Berlin, mais même cette double censure ne servit de rien : la *Gazette rhénane* n'en continua pas moins à faire paraître des articles subversifs, si bien qu'en 1843 le gouvernement se décida à la supprimer purement et simplement. Cette même année, Karl Marx s'était marié avec son ancienne camarade, Jenny von Westphalen, à laquelle il était fiancé depuis sept ans, et le jeune couple alla s'établir à Paris. Là, avec la collaboration d'Arnold Ruge, mon

père édita les *Annales franco-allemandes*, dans lesquelles il commença la publication de sa longue série d'écrits socialistes. Sa première contribution à ce journal fut une critique de la philosophie hégélienne ; puis il publia un essai sur le problème juif. Lorsque les *Annales* eurent cessé de paraître, Karl Marx collabora au journal *Worwaerts* ; on dit même qu'il en fut l'éditeur. Le fait est que ce journal, auquel collaborèrent également Henri Heine, Overbeck, Engels, etc., n'eut jamais un éditeur attitré et responsable, et que son existence resta toujours précaire. Marx publia ensuite la *Sainte Famille*, satire écrite en collaboration avec Engels et dirigée contre Bruno Bauer et son école d'idéalistes hégéliens.

Tout en consacrant la plus grande partie de son temps, à cette époque, à l'étude de l'économie politique et de la Révolution française, Karl Marx continua sa lutte acharnée contre le Gouvernement prussien, qui demanda à Guizot — par l'entremise, dit-on, d'Alexandre von Humboldt, alors à Paris — son expulsion de France. Guizot s'empressa de faire droit à cette demande, et Marx dut quitter Paris. Il alla à Bruxelles, où il publia en 1846, en français, un *Discours sur le libre-échange*. Proudhon venait alors de publier ses *Contradictions économiques, ou Philosophie de la misère*, et il écrivit à Marx pour lui dire qu'il attendait sa « fêrule critique ». Il n'eut pas à attendre longtemps, car en 1847 Marx publia sa *Misère de la philosophie — Réponse à la « Philosophie de la misère » de Monsieur Proudhon*, ouvrage dans lequel il appliqua la « fêrule » demandée, mais avec une vigueur à laquelle Proudhon ne s'attendait certes pas.

Cette même année, Karl Marx fonda le premier club d'ouvriers allemands, à Bruxelles et, ce qui est plus important, adhéra avec ses amis politiques au parti communiste. Sous son inspiration, ce parti, qui ne groupait jusqu'alors qu'un petit nombre d'adhérents et dont l'ac-

tion était plutôt minime, se transforma en une vaste organisation pour la propagande des principes communistes ; s'il resta une société secrète, ce fut parce que les circonstances rendirent ce secret nécessaire. Le parti communiste exista partout où il y eut des clubs d'ouvriers allemands. Il fut le premier mouvement socialiste à caractère international, groupant parmi ses adhérents des Anglais, des Belges, des Hongrois, des Polonais, des Suédois, etc. Il fut la première organisation du parti social-démocrate.

En 1847, un congrès du parti communiste se réunit à Londres. Marx et Engels y assistèrent comme délégués. Ils furent ensuite chargés d'écrire le célèbre *Manifeste du Parti communiste*, qui fut publié juste avant la révolution de 1848 et qui a été traduit depuis dans toutes les langues. Ce manifeste débute par une revue des conditions existant dans la société moderne. Il montre comment l'ancienne division féodale des classes a disparu et comment, dans la société moderne, il ne reste plus que deux classes en présence : la classe capitaliste ou bourgeoise et le prolétariat ; les expropriateurs et les expropriés ; la bourgeoisie possédant la richesse et le pouvoir et ne produisant rien, les prolétaires producteurs de richesses, mais ne possédant rien. La bourgeoisie, après s'être servie du prolétariat pour vaincre l'ancien ordre féodal, a utilisé le pouvoir qu'elle a accaparé pour réduire ce prolétariat en esclavage. A l'accusation que le communisme a pour but d'« abolir la propriété », le *Manifeste* répond que les communistes veulent seulement abolir le système bourgeois de la propriété, en vertu duquel, pour les neuf dixièmes de la communauté, la propriété n'existe pas. A l'accusation que les communistes veulent « abolir le mariage et la famille », le *Manifeste* répond en demandant quelle espèce de « famille » et de « mariage » est possible chez les travailleurs, car les conditions de leur vie ne leur

permettent pas d'avoir l'une et l'autre, du moins dans leur expression la plus noble et la plus sacrée. La bourgeoisie a révolutionné tout le mode de la production. On lui doit le perfectionnement de la machine à vapeur, le développement des chemins de fer et des paquebots. Mais sa création la plus révolutionnaire a été le prolétariat moderne, dont l'existence constitue actuellement un défi à la société, à tel point que le renversement de cette société est devenu nécessaire, s'il est vrai que tous les hommes ont des droits égaux à la vie et au bonheur. Le *Manifeste* se termine ainsi :

Les communistes ne s'abaissent pas à dissimuler leurs opinions et leurs projets. Ils proclament ouvertement que leurs buts ne peuvent être atteints que par le renversement violent de tout l'ordre social traditionnel. Que les classes dirigeantes tremblent à l'idée d'une révolution communiste. Les prolétaires n'ont rien à y perdre que leurs chaînes. Ils ont un monde à y gagner. Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!

Entre-temps Karl Marx continuait dans la *Gazette de Bruxelles* ses attaques contre le gouvernement prussien, et celui-ci demanda de nouveau son expulsion, mais en vain. Toutefois, la révolution de Février ayant provoqué un soulèvement des travailleurs belges, le gouvernement belge en profita pour expulser Marx, sans autre forme de procès. Le Gouvernement provisoire en France chargea alors Flocon de l'inviter à revenir à Paris, et Karl Marx accepta l'invitation. Il resta donc quelque temps à Paris, mais après la révolution de mars 1848, il retourna à Cologne, où il fonda la *Nouvelle Gazette Rhénane*, le seul journal ouvrier allemand qui, après les journées de Juin, osât défendre les insurgés parisiens.

En vain les divers journaux libéraux et réactionnaires allemands dénoncèrent-ils la *Nouvelle Gazette Rhénane* et demandèrent-ils qu'elle fût punie pour l'audace avec laquelle elle attaquait tout ce qui était sacré et bravait toute autorité, et cela, pour comble, dans une

ville fortifiée prussienne. En vain, les autorités, profitant de l'état de siège, suspendirent-elles le journal pendant six semaines. Il parut quand même, sous les yeux de la police, et les attaques dont il était l'objet ne firent qu'accroître sa réputation et sa diffusion. Après le coup d'Etat de novembre 1848 en Prusse, la *Nouvelle Gazette Rhénane* publia en tête de chacun de ses numéros un vibrant appel au peuple, l'engageant à ne pas payer les impôts, et lui demandant de résister au besoin par la force. Pour cet appel et pour divers articles, le journal fut poursuivi à deux reprises devant les tribunaux, mais il fut chaque fois acquitté. Finalement, après le soulèvement des provinces rhénanes, de Dresde et de l'Allemagne du Sud, en mai 1848, la *Nouvelle Gazette Rhénane* fut bel et bien supprimée. Son dernier numéro, imprimé en rouge, parut le 19 mai 1849.

Marx revint alors à Paris, mais peu après la manifestation populaire du 13 juin 1849, le Gouvernement français lui ordonna de se retirer en Bretagne ou de quitter la France. Il préféra quitter la France, et vint se fixer à Londres, où il vécut encore une trentaine d'années. Il essaya entre-temps de rééditer à Hambourg la *Nouvelle Gazette Rhénane*, sous la forme d'une revue, mais son projet échoua. Aussitôt après le coup d'Etat de Louis Napoléon, Karl Marx publia *Le 18-Brumaire de Louis Bonaparte*, et, en 1853, les *Révélations sur le procès communiste de Cologne*, ouvrage dans lequel il dévoila les machinations infâmes de la police et du gouvernement prussiens.

Après la condamnation des membres du parti communiste à Cologne, Karl Marx cessa momentanément toute activité politique. Il fréquenta assidûment la salle de lecture du British Museum, consacrant la meilleure partie de son temps à l'étude des problèmes économiques. Il écrivit des articles de fond dans la *New York Tribune* et publia maints pamphlets contre le ministère

Palmerston, pamphlets qui, grâce à David Urquhart, eurent une grande diffusion en Angleterre.

Les longues et sérieuses études de Karl Marx au British Museum ne devaient pas tarder à porter leurs fruits. Il publia en 1853 sa *Critique de l'économie politique*, ouvrage dans lequel il exposa pour la première fois sa théorie de la plus-value, qu'il devait développer plus tard d'une façon magistrale.

Pendant la guerre d'Italie, Karl Marx publia dans le journal allemand *Le Peuple*, imprimé à Londres, un article sensationnel dans lequel il dénonça le bonapartisme qui se dissimulait sous l'étiquette de libéralisme ; il prit aussi à partie la politique prussienne qui, sous le couvert d'une neutralité plus ou moins bienveillante, cachait mal son désir de pêcher en eau trouble. Odieusement calomnié par Karl Vogt, Marx répondit à ce dernier et à ses acolytes dans *Monsieur Vogt* (1860), où il accusa Vogt d'être à la solde de Napoléon III. Le bien-fondé de cette accusation fut prouvé dix ans après, en 1870, lorsque le Gouvernement français de la Défense Nationale publia une liste des agents secrets de l'empereur. A la lettre V, on lisait : « Vogt — Il lui a été remis en août 1859... 40.000 francs. »

En 1867, Marx publia à Hambourg son principal ouvrage *Le Capital*, dont je reparlerai dans le prochain numéro du *Progrès*.

Entre-temps le mouvement ouvrier avait pris une telle importance que Karl Marx put songer à la réalisation d'un projet caressé depuis longtemps : l'organisation d'une Internationale ouvrière dans les pays les plus avancés d'Europe et d'Amérique. A l'occasion d'un meeting de sympathie envers la Pologne qui eut lieu en avril 1864, des travailleurs de diverses nationalités se trouvèrent rassemblés, et l'on décida de fonder cette Internationale. Ce qui fut fait lors d'une réunion qui se tint au St-Martin's Hall le 28 septembre 1864, sous la

présidence du professeur Beesly. Un Conseil général provisoire fut élu, et Marx rédigea l'*Adresse inaugurale* et les statuts provisoires. Dans cette Adresse, après un tableau impressionnant de la misère de la classe ouvrière, même dans les années de prospérité commerciale, il demande aux ouvriers de tous les pays de combiner leurs efforts ; et, comme il l'avait fait dix ans auparavant dans le *Manifeste communiste*, il conclut par l'appel : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! ». Les raisons motivant la création de l'Internationale sont énoncées dans les considérants suivants :

Considérant que l'émancipation des travailleurs doit être conquise par les travailleurs eux-mêmes ; que la lutte pour l'émancipation des classes ouvrières n'est pas une lutte pour des privilèges et des monopoles de classe, mais pour des droits et des devoirs égaux et pour l'abolition de toute domination de classe ;

Que l'assujettissement économique du travailleur aux détenteurs (*monopolizer*) des moyens de travail, c'est-à-dire des sources de la vie, est la base de la servitude sous toutes ses formes, de toute misère sociale, dégradation intellectuelle et dépendance politique ;

Que l'émancipation économique des classes ouvrières est, par conséquent, le grand but auquel tout mouvement politique doit être subordonné comme un moyen ;

Que tous les efforts tendant à ce grand but ont jusqu'ici échoué par le manque de solidarité entre les multiples branches (*divisions*) du travail dans chaque pays, et par l'absence d'un lien fraternel d'union entre les classes ouvrières des différents pays ;

Que l'émancipation du travail n'est ni un problème local, ni un problème national, mais un problème social, embrassant tous les pays dans lesquels existe la société moderne et dépendant, en ce qui concerne sa solution, du concours, pratique et théorique, des pays les plus avancés ;

Que le présent réveil des classes ouvrières dans les pays les plus industriels de l'Europe, tandis qu'il suscite une nouvelle espérance, donne un solennel avertissement de ne pas retomber dans les vieilles erreurs et convie à une combinaison immédiate des mouvements encore dispersés ;

Pour ces raisons, les soussignés... ont pris les dispositions nécessaires pour fonder l'*Association internationale des Travailleurs*.

Rendre compte de l'œuvre de Marx dans l'Internationale serait écrire l'histoire de l'Internationale elle-même, car, bien que Marx ne fût que le secrétaire correspondant pour l'Allemagne et la Russie, il fut, en fait, l'animateur de tous les congrès généraux qui suivirent. Tous les manifestes, sauf un ou deux — depuis l'Adresse inaugurale jusqu'à *La guerre civile en France* — furent écrits par lui. Dans cette dernière œuvre, Marx expliqua le sens réel de la Commune, « ce sphynx qui intrigue tellement l'esprit bourgeois ». Il stigmatisa en des phrases magnifiques la corruption du « Gouvernement de la Défection nationale » qui avait livré la France aux Prussiens ; il flétrit les membres de ce gouvernement, tels que le faussaire Jules Favre, l'usurier Ferry et l'infâme Thiers, ce « gnome monstrueux », le « circur de bottes de l'Empire ». Et, après avoir établi un contraste saisissant entre les horreurs perpétrées par les Versaillais et l'héroïque sacrifice des ouvriers parisiens mourant pour sauvegarder cette même République qui a maintenant Monsieur Jules Ferry pour président du Conseil, Marx conclut par ces mots :

Paris, le Paris ouvrier, avec sa Commune, sera célébré à jamais comme le précurseur de la société nouvelle. La mémoire de ses martyrs restera toujours chère à la classe ouvrière.

Quant à leurs bourreaux, l'histoire les a déjà cloués à cet éternel pilori d'où toutes les prières de leurs prêtres ne pourront les arracher...

L'écrasement de la Commune mit l'Internationale dans une situation difficile. Il devint nécessaire de transporter le siège du Conseil général de Londres à New-York ; ce qui fut décidé, sur la proposition de Marx, au congrès de La Haye en 1873. Depuis, le mouvement a pris une nouvelle orientation. Le contact permanent entre les travailleurs de tous les pays — un des résultats de l'Association internationale — a montré qu'une telle organisation permanente ne répondait plus aux besoins

actuels. Sous une forme différente le même travail se poursuit ; il ira toujours en s'intensifiant, jusqu'à ce que les conditions prévalant aujourd'hui dans la société aient disparu.

Pendant quelques années, la maladie empêcha Marx de s'adonner à son œuvre comme il l'aurait voulu ; mais, à partir de 1873, il s'y consacra entièrement. Le second volume de son principal ouvrage *Le Capital*, dont j'ai parlé plus haut, sera bientôt édité par son plus cher et son plus vieil ami, Frédéric Engels.

Je n'ai voulu donner sur mon père que des détails strictement historiques et biographiques. D'autres diront sa personnalité, son érudition, son esprit, sa douceur et sa bonté. Qu'il me soit permis cependant de conclure :

Karl Marx était un de ces êtres rares en qui la nature entière se reconnaît et dont on peut dire : C'était un Homme !

A la mémoire des combattants de Juin¹

Cologne, 28 juin.

Les ouvriers parisiens sont écrasés par des forces supérieures, mais ils ne sont pas anéantis. Ils sont battus, mais leurs adversaires sont vaincus. Le triomphe momentané de la force brutale a été acheté par la destruction de toutes les illusions et de tous les espoirs qu'avait fait naître la révolution de Février, par la dislocation du vieux parti républicain, par la scission de la nation française en deux nations que sépare un abîme : celle des ouvriers et celle des possédants. La république tricolore n'arbore plus qu'une seule couleur, celle des vaincus, celle du sang. C'est maintenant la république rouge.

Aucune des vieilles gloires républicaines du *National*² ou de la *Réforme*³ ne s'est rangée aux côtés du peuple. Sans autre chef, sans autre ressource que la révolte elle-même, le peuple a résisté à la bourgeoisie et à la soldatesque réunies, plus longtemps que jamais une dynastie, même avec l'appui de tout son appareil militaire, n'avait pu résister à une fraction de la bourgeoisie

1. Article publié dans la *Nouvelle Gazette Rhénane*, en 1848.

2. Journal de l'opposition républicaine officielle sous la monarchie bourgeoise de Louis-Philippe.

3. Il s'agit de la réforme électorale, autour de laquelle l'opposition, en 1847, faisait une grande agitation (banquets de la « Réforme »).

unie au peuple. Pour que disparût la dernière illusion populaire, pour que la rupture avec le passé fût complète, il fallait aussi que la jeunesse bourgeoise enthousiaste, les élèves de l'École polytechnique, les tricornes, parure poétique habituelle de toute émeute en France, se missent cette fois-ci du côté des oppresseurs. Il fallait que les étudiants de la Faculté de Médecine refusassent aux ouvriers blessés le secours de leur science. La science n'existe pas pour des plébéiens qui ont commis le crime inouï, inqualifiable de descendre dans la rue et de s'y battre pour leur propre existence, au lieu de se battre pour Louis-Philippe ou pour monsieur Marrast¹.

Le dernier vestige officiel de la révolution de Février, la commission exécutive, s'est évanouie comme un fantôme au premier souffle des événements. Aux fusées de Lamartine ont succédé les bombes incendiaires de Cavaignac.

La fraternité des classes opposées, dont l'une exploite l'autre, cette fraternité que l'on avait proclamée en février et inscrite en majuscules au fronton de Paris, sur toutes les prisons, sur toutes les casernes, où est-elle? Sa figure véritable, prosaïque, c'est la guerre civile avec son visage effroyable, la guerre du Capital et du Travail. La fraternité flambait de toutes les fenêtres de Paris au soir du 25 juin, lorsque le Paris de la bourgeoisie illuminait et que le Paris du prolétariat brûlait, gémissait, ruisselait de sang.

La fraternité dura tant que l'intérêt de la bourgeoisie fut lié à celui du prolétariat. Il y avait de tout parmi les gens de Février. Des pédants, survivants de la vieille génération révolutionnaire de 1793, des fabricants de systèmes socialistes qui mendiaient pour le peuple au-

1. Ecrivain et homme politique, rédacteur du *National*. Après la révolution de Février, fut membre du gouvernement provisoire, maire de Paris et président de l'Assemblée constituante.

près de la bourgeoisie et à qui l'on permettait de tenir de longs prêches et de se compromettre tant qu'il fallait endormir le lion populaire, des républicains qui voulaient conserver tout le vieil ordre bourgeois, à l'exception de la tête couronnée, des membres de l'opposition dynastique à qui le hasard avait apporté la chute d'une dynastie au lieu d'un changement de ministère, des légitimistes qui ne repoussaient pas la livrée, mais voulaient en changer la coupe, tels furent les étranges alliés avec qui le peuple fit les journées de Février. Ce que le peuple abhorrait en Louis-Philippe, ce n'était pas l'homme lui-même, c'était la domination couronnée d'une classe, le capital installé sur le trône. Mais généreux comme toujours, il crut avoir détruit son propre ennemi lorsqu'il eut détruit l'ennemi commun, l'ennemi de ses ennemis.

La révolution de Février fut une belle révolution, la révolution de la sympathie générale, parce que les contradictions qui éclatèrent en elle contre la royauté ne s'étaient pas encore développées, voisinaient encore sans se combattre, parce que la lutte sociale qui en formait l'arrière-plan n'avait encore qu'une existence éthérée, qu'elle ne vivait encore qu'en paroles, en phrases. La révolution de Juin est, au contraire, une révolution haïssable, une révolution repoussante, parce que les actes y ont pris la place des phrases, parce que la république a dû dévoiler la tête du monstre en faisant tomber la couronne qui masquait tout.

L'ordre ! tel était le cri de guerre de Guizot. L'ordre, s'écriait Sébastiani, Guizot au petit pied, en russifiant Varsovie. L'ordre ! crie aujourd'hui Cavaignac, écho brutal de l'Assemblée nationale française et de la bourgeoisie républicaine. L'ordre ! sifflaient ses balles en déchirant la poitrine du prolétariat.

Aucune des nombreuses révolutions faites par la bourgeoisie française depuis 1789 n'avait été un attentat

contre l'Ordre. Toutes laissaient subsister la domination de classe, l'esclavage des ouvriers, toutes laissaient subsister l'ordre bourgeois, bien qu'elles modifiassent la forme politique de cette domination ou de cet esclavage. Juin avait légèrement touché à l'Ordre. Malheur à Juin !

Sous le gouvernement provisoire, il était de bon ton, il était même nécessaire de répéter à ces ouvriers courageux qui, comme le proclamaient les affiches officielles à des milliers d'exemplaires, « avaient mis trois mois de misère au service de la république », qu'ils avaient fait la révolution de Février dans leur propre intérêt, qu'il s'agissait avant tout des intérêts ouvriers dans la révolution de Février. C'était tout à la fois de la politique et de la flatterie. Depuis l'ouverture de l'Assemblée nationale, on était devenu plus prosaïque. Il ne s'agissait plus, comme disait le ministre Trélat, que de ramener le travail à ses anciennes conditions. Ainsi, les ouvriers s'étaient battus en février pour être jetés dans une crise industrielle.

Le travail de l'Assemblée nationale consistait à effacer Février, au moins pour les ouvriers, et à ramener ces derniers à leur condition ancienne. L'Assemblée ne put même pas y arriver, car il n'est ni du pouvoir d'une assemblée, ni du pouvoir d'un roi de commander à une crise industrielle de caractère universel : Tu iras jusque là et pas plus loin ! L'Assemblée nationale, dans son zèle brutal à en finir avec la rhétorique dangereuse de Février, ne prit même pas les mesures qui eussent été possibles dans les anciennes conditions. Elle racola les ouvriers parisiens de 17 à 25 ans pour son armée et les jeta sur le pavé. Elle expulsa de Paris les ouvriers étrangers et les envoya en Sologne, sans même leur régler ce qui leur était dû. Provisoirement, elle faisait aux Parisiens adultes la grâce de leur assurer du pain dans des ateliers organisés militairement, à condition qu'ils ne

prissent part à aucune réunion publique, c'est-à-dire à condition qu'ils cessassent d'être républicains. La rhétorique sentimentale d'après-février n'avait rien résolu, non plus que la législature brutale d'après le 15 mai. Il fallait arriver à une solution pratique. Tas de canailles, avez-vous fait la révolution de Février pour vous ou pour nous ? La bourgeoisie posait la question de telle façon qu'il fallut y répondre en juin avec des barricades et des cartouches.

Et pourtant, comme le dit le 25 juin un représentant du peuple, toute l'Assemblée nationale est frappée de stupeur. Elle reste abasourdie, lorsque question et réponse rougissent de sang le pavé de Paris. Abasourdis, les uns le sont parce que la fumée de la poudre a emporté leurs illusions, les autres parce qu'ils ne comprennent pas que le peuple ait pu oser vouloir défendre lui-même ses propres intérêts. Il leur faut inventer toutes sortes d'histoires pour que leur intelligence arrive à saisir cet étrange événement : l'argent russe, l'argent anglais, l'aigle bonapartiste, les lys. Mais les deux parties de l'Assemblée sentent quel abîme les sépare du peuple. Pas un député n'ose élever la voix en sa faveur.

La première stupeur passée, la rage éclate, et la majorité siffle tous les malheureux utopistes, tous les rêveurs anachroniques qui ont encore à la bouche le mot creux de fraternité. Il s'agit d'anéantir les illusions que renferme ce mot. Lorsque le légitimiste La Rochejaquelein, un rêveur chevaleresque, proteste contre la hâte que met l'Assemblée à crier « Malheur aux vaincus ! », la majorité ajourne le débat, comme si elle était piquée de la tarentule. Elle crie « Malheur ! » pour cacher aux ouvriers qu'il n'y a pas d'autre « vaincu » qu'elle-même, que l'une des deux, la République ou elle, doit disparaître. Et c'est pour cela qu'elle crie si fort : « Vive la République ! ».

L'abîme qui s'est ouvert devant nous peut-il trom-

per les démocrates, peut-il nous faire croire que les luttes pour la forme de l'Etat soient vides, illusoires, nulles ?

Seuls des faibles ou des lâches peuvent poser cette question. On ne saurait écarter par le rêve les conflits qui proviennent des conditions mêmes de la société bourgeoise, il faut les résoudre dans la lutte. La meilleure forme d'Etat n'est pas celle où les contradictions sociales sont effacées ou comprimées par la force, c'est-à-dire éliminées artificiellement, apparemment. La meilleure forme d'Etat est celle où ces contradictions se heurtent librement dans la lutte et y trouvent leur solution.

Mais, nous demandera-t-on, n'avez-vous pas une larme, pas un regret, pas un mot pour ceux qui sont tombés victimes de la fureur populaire, pour la garde nationale, la garde mobile, la garde républicaine, la ligne ?

L'Etat prendra soin de leurs veuves et de leurs orphelins. Ils seront honorés par décret. On leur fera des funérailles magnifiques. La presse officielle les déclarera immortels. La réaction européenne portera leur gloire de l'Orient à l'Occident.

Mais les plébéiens, tenaillés par la faim, honnis par la presse, abandonnés des médecins, traités par les honnêtes gens de voleurs, d'incendiaires, de galériens, eux dont les femmes et les enfants sont plongés dans un nouvel abîme de misère, dont les meilleurs parmi les survivants ont été déportés par delà les mers... la presse démocratique, c'est son droit et son honneur, tressera autour de leur front sombre la couronne de laurier.

Les révolutions de 1848 et le prolétariat¹

Les révolutions de 1848 furent des épisodes, de tout petits craquements, de toutes petites déchirures dans l'écorce solide de la société bourgeoise. Mais elles dévoilèrent l'abîme que recouvrait cette écorce, sous laquelle bouillonnait un océan sans fin capable, une fois déchaîné, d'emporter des continents entiers. Elles annoncèrent à grand fracas l'émancipation du prolétariat, secret du XIX^e siècle et de sa révolution.

Cette révolution, il est vrai, ne fut pas une trouvaille de l'année 1848. La vapeur, l'électricité et les inventions diverses avaient un caractère révolutionnaire autrement dangereux que les bourgeois Barbès, Raspail et Blanqui. Mais sentons-nous l'atmosphère que nous respirons et qui pourtant pèse sur nous d'un poids de 10.000 kilos ? La société européenne de 1848 ne sentait pas davantage l'atmosphère révolutionnaire qui la baignait et pesait sur elle de toutes parts.

Il est un fait important qui caractérise le XIX^e siècle

1. Le 14 avril 1856, l'organisation chartiste de Londres, qui éditait sous la direction d'Ernest Jones le *Journal du Peuple* (*The People's Paper*), donna aux compositeurs et à l'administration du journal une petite fête pour célébrer son quatrième anniversaire. Marx, qui était depuis des années le collaborateur dévoué et le conseiller de cette entreprise des chartistes, y prononça le discours que nous reproduisons ici et qui fut publié dans le *People's Paper* du 19 avril 1856. (N.D.L.R.)

et qu'aucun parti ne saurait nier. D'un côté, ce siècle a vu naître des forces industrielles et scientifiques qu'on n'aurait même pu imaginer à une époque antérieure. D'autre part, les signes se multiplient d'une déchéance telle qu'elle éclipsera même la fameuse décadence des dernières années de l'empire romain.

De notre temps, toute chose paraît grosse de son contraire. La machine qui possède le don prodigieux d'abrèger et de féconder le travail humain, entraîne la faim et l'excès de travail. Les nouvelles forces de richesse que l'homme vient d'acquérir se transforment, par un caprice étrange du sort, en sources de misère. On dirait que chaque victoire de l'art se paie par une perte de caractère.

L'humanité acquiert la maîtrise de la nature, mais, en même temps, l'homme devient l'esclave des hommes et de sa propre infamie. La pure lumière de la science elle-même semble avoir besoin, pour resplendir, du contraste de l'ignorance. Toutes nos découvertes et tout notre progrès ont pour résultat, semble-t-il, de doter les forces matérielles d'une vie intelligente et de ravalier l'homme au niveau d'une simple force matérielle. Cet antagonisme entre la science et l'industrie modernes d'une part, la misère et la décadence modernes de l'autre, cette contradiction entre les forces productives et les conditions sociales de notre époque est un fait, un fait patent, indéniable, écrasant. Certains partis peuvent en gémir, d'autres souhaiter l'anéantissement des découvertes modernes pour se délivrer par là-même des conflits actuels. Libre à eux d'imaginer qu'un progrès aussi marqué en économie doit, pour être complet, s'accompagner d'une régression non moins marquée en politique. Quant à nous, nous ne voulons pas méconnaître l'esprit solide qui travaille activement à dénouer toutes ces contradictions. Nous savons que les nouvelles forces de la société n'ont besoin, pour faire œuvre utile, que

de nouveaux hommes. Ces hommes, ce sont les ouvriers.

Les ouvriers sont le produit de l'époque actuelle en même temps que la machine elle-même. Aux signes qui mettent en émoi la bourgeoisie, l'aristocratie et les malheureux prophètes de la réaction, nous reconnaissons notre vieil ami, notre Robin Hood à nous, notre vieille taupe qui sait si bien travailler sous terre pour apparaître brusquement : la Révolution. Les ouvriers anglais sont les premiers-nés de l'industrie moderne. Ils ne seront sûrement pas les derniers à appeler la révolution sociale, elle aussi fille de cette même industrie, révolution qui sera la libération de toute leur classe dans le monde entier et qui sera aussi internationale que l'est la domination du capital et l'esclavage du salariat. Je sais la lutte héroïque soutenue par les ouvriers d'Angleterre depuis le milieu du siècle dernier, lutte qui n'a pas eu l'auréole de la gloire, car les historiens bourgeois l'ont laissée dans l'ombre et passée sous silence. Au moyen âge, il y avait en Allemagne un tribunal secret, la « Sainte-Vehme », qui vengeait tous les méfaits commis par des puissants. Quand on voyait une croix rouge sur une maison, on savait que son propriétaire aurait affaire à la Sainte-Vehme. Aujourd'hui, la croix rouge mystérieuse marque toutes les maisons d'Europe. L'histoire elle-même rend la justice, et le prolétariat exécutera la sentence.

Karl Marx

Le numéro 35 de l'*Iskra*¹ paraît au vingtième anniversaire de la mort de Karl Marx. La première place y revient à Karl Marx.

S'il est vrai que le grand mouvement international du prolétariat fut le fait social le plus remarquable du XIX^e siècle, on ne peut pas ne pas reconnaître que le fondateur de l'Association Internationale des Travailleurs fut l'homme le plus remarquable de ce siècle. Militant et penseur, il ne se borna pas à organiser les premiers cadres de l'armée internationale des ouvriers, il forgea aussi pour elle, avec son ami de toujours, Frédéric Engels, la puissante arme spirituelle qui lui a déjà permis d'infliger de nombreuses défaites à l'ennemi et qui, le temps venu, lui donnera une victoire complète. Si le socialisme est devenu une science, c'est à Karl Marx que

1. Georges Valentinovitch Plékhanov, le premier grand théoricien et l'un des fondateurs de la social-démocratie russe, fut en un certain sens le maître de Lénine. Bolchévik avec ce dernier, lors de la naissance du bolchévisme (scission de la social-démocratie au congrès de Londres, en 1903), il varia ensuite. La guerre marqua dans sa vie un tournant. Avec la plupart des chefs de la 1^{re} Internationale, Plékhanov versa dans l'opportunisme de la défense nationale. Il devint en 1917 un des adversaires les plus déterminés du bolchévisme et mourut, peu de temps après, en Finlande, dans une profonde retraite.

Son œuvre de théoricien marxiste est considérable et renferme nombre de pages remarquables. Celles qu'on va lire datent de l'époque où Plékhanov collaborait avec Lénine à la rédaction de l'*Étincelle* (en russe, *Iskra*).

nous le devons. Si les prolétaires conscients comprennent bien aujourd'hui que la révolution sociale est nécessaire à la libération définitive de leur classe et que cette révolution doit être l'œuvre de la classe ouvrière elle-même ; s'ils sont désormais les ennemis inlassables et irréconciliables de l'ordre bourgeois, ce sont là les effets de l'influence du socialisme scientifique. Au point de vue de la raison pratique, le socialisme scientifique diffère du socialisme utopique en ce qu'il démasque résolument les contradictions profondes de la société capitaliste et révèle toute l'indigente naïveté des plans, parfois conçus avec beaucoup d'esprit et toujours avec les meilleures intentions, des réformes sociales préconisées par les utopistes socialistes des diverses écoles comme les moyens les plus sûrs de mettre un terme à la lutte des classes et de réconcilier le prolétariat et la bourgeoisie. Le prolétaire d'aujourd'hui s'étant assimilé la théorie du socialisme scientifique et demeurant fidèle à son esprit, ne peut pas ne pas être un révolutionnaire, tant par sa logique que par ses sentiments ; il ne peut pas, en d'autres termes, ne pas prendre place parmi les révolutionnaires les plus dangereux.

C'est à Marx qu'échut le grand honneur de devenir le socialiste du XIX^e siècle le plus exécré de la bourgeoisie. Mais c'est à lui aussi qu'échut le sort enviable d'être le maître le plus respecté du prolétariat de la même époque. Tandis que la haine des exploités se concentrait sur Marx, une renommée de plus en plus grande entourait son nom parmi les exploités. Et maintenant, au début du XX^e siècle, les prolétaires conscients de tous les pays voient en lui leur maître, s'enorgueillissent de lui comme de l'un des esprits les plus profonds et les plus vastes, comme de l'un des caractères les plus nobles et les plus dévoués que l'histoire connaisse.

« Le saint dont on fête la mémoire le 1^{er} mai s'appelle Karl Marx », écrivait un journal bourgeois de

Vienne dans les derniers jours d'avril 1890. Et c'est vrai : la manifestation annuelle du 1^{er} mai, manifestation des ouvriers du monde entier, constitue, bien qu'on n'y ait point pensé auparavant, une commémoration grandiose de l'homme de génie dont le programme fit de la lutte quotidienne des ouvriers pour de meilleures conditions de vente de leur main-d'œuvre et de la lutte révolutionnaire contre l'ordre économique actuel un tout harmonieux. Mais cette commémoration n'a rien de commun avec les fêtes religieuses : le prolétariat contemporain vénère d'autant plus ses « saints » que leur activité contribue davantage à rapprocher de nous le temps heureux où l'humanité libérée instituera son royaume des Cieux sur la terre, laissant le ciel aux anges et aux oiseaux...

La légende selon laquelle l'auteur du *Capital* se montra hostile aux Russes est du nombre des méchantes absurdités colportées sur le compte de Marx. La vérité est qu'il excérait le tsarisme russe qui joua toujours le rôle odieux d'un gendarme international prêt à réprimer tout mouvement émancipateur quel que fût son point d'origine. Marx suivit avec une attention profonde et, c'est là l'essentiel, avec une connaissance si complète du sujet qu'on n'en eût peut-être pas trouvée de pareille chez aucun de ses contemporains de l'Europe occidentale, toutes les manifestations sérieuses du développement intérieur de la Russie. L'ouvrier allemand Lessner raconte dans ses souvenirs sur Marx quelle joie ce dernier éprouva de la parution du *Capital* en russe et combien il fut heureux de savoir que les hommes apparaissaient déjà en Russie, capables de comprendre et de répandre les idées du socialisme scientifique. La préface de l'édition russe du *Manifeste Communiste*, signée de Marx et d'Engels montre que leurs sympathies pour les révolutionnaires russes et le désir impatient de les voir vainqueurs amenaient même Marx à

surestimer sensiblement notre mouvement révolutionnaire de cette époque. Ses rapports avec Lopatine et Hartmann montrent quel accueil chaleureux les exilés russes recevaient dans son hospitalière demeure¹. Son désaccord avec Herzen naquit, d'une part, d'un malentendu accidentel et, de l'autre, d'une légitime méfiance envers le socialisme slavophile dont notre brillant compatriote, sous l'influence des pénibles déceptions de 1848-1851, s'était malheureusement fait le protagoniste dans la littérature de l'Europe occidentale. La rude pointe poussée par Marx contre ce socialisme slavophile dans la première édition du premier tome du *Capital* mérite non d'être condamnée mais d'être louée, surtout maintenant que ce socialisme renaît chez nous dans le programme du parti des prétendus socialistes révolutionnaires. Enfin, pour ce qui est de la lutte acharnée de Marx et de Bakounine au sein de l'Association Internationale des Travailleurs, elle n'a pas le moindre rapport avec l'origine russe de l'anarchiste et s'explique très simplement par l'inconciliabilité des opinions contraires². Quand les éditions du groupe de la *Libération du Travail*³ commencèrent la diffusion des idées social-démocrates parmi les révolutionnaires russes, Engels exprima dans une lettre à V. I. Zassoulitch

1. L'ouvrier Lessner dit que la maison de Marx fut toujours ouverte à tous les camarades sûrs.

2. L'ex-marxiste, qui n'est aujourd'hui qu'un économiste vulgaire, M. Tougane-Baranovsky, répète dans ses *Essais d'histoire récente de l'économie politique*, à la page 294, le racontar anarchiste suivant lequel Marx contribua à la diffusion dans la presse des calomnies contre Bakounine. Ce n'est pas le lieu d'examiner ici les arguments habituellement donnés en faveur de cette thèse. Nous les examinerons en détail dans la *Zaria* (l'*Aube*) où la production et la légèreté d'esprit de M. Tougane-Baranovsky seront traitées comme elles le méritent. Mais il n'est pas inopportun d'observer que notre ex-marxiste n'a pas pris la peine de soumettre ses sources d'informations à la critique. Il se borne à répéter sans la vérifier une accusation qui, n'étant pas prouvée, devient à son tour une calomnie.

3. Le groupe de la *Libération du Travail*, fondé en Suisse, par G.-V. Plékhanov, en 1883, fut le premier groupe marxiste russe. Il ne comptait que quelques membres. (*Note du Tr.*)

le regret que cette action n'eût pas commencé du vivant de Marx, qui n'eût pas manqué, écrivait-il, de saluer avec joie l'entreprise du groupe. Qu'aurait dit le grand auteur du *Capital* s'il lui avait été donné de vivre jusqu'à présent et de savoir qu'il a déjà de nombreux disciples parmi les ouvriers russes ? Quelle joie n'eût pas été la sienne s'il lui avait été donné de connaître des événements tels que les événements récents de Rostov-sur-Don¹ ! De son temps le marxiste russe était une rareté et les esprits avancés de la Russie considéraient, dans le meilleur des cas cette rareté avec un sourire de commisération débonnaire ; maintenant les idées de Marx l'emportent dans le mouvement ouvrier russe et les révolutionnaires russes qui, cédant à d'anciennes habitudes, les rejettent en tout ou en partie ont depuis longtemps cessé d'être — malgré leur phraséologie révolutionnaire le plus souvent éclatante — à l'avant-garde du mouvement pour passer sans s'en rendre compte dans le vaste camp des traîneurs.

On a dit aussi et répété pas mal de balivernes sur les fréquents incidents survenus au cours des polémiques de Marx avec ses adversaires. Des gens pacifiques mais bornés ont expliqué ces incidents par la passion irrésistible de la polémique, passion née à son tour, d'un caractère atrabilaire. La vérité est que les luttes littéraires que Marx dut soutenir presque sans discontinuer, surtout au début de son activité sociale, furent déterminées non par son caractère personnel, mais par la signification sociale des idées qu'il défendait. Il fut un des premiers socialistes qui surent se placer entièrement dans la théorie et dans la pratique, au point de vue de la lutte de classes et distinguer les intérêts du prolétariat et ceux de la petite bourgeoisie. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il se soit souvent trouvé en conflit avec

1. Les grandes grèves de Rostov-sur-Don furent en 1902 la première affirmation puissante de la force prolétarienne en Russie.

les théoriciens du socialisme petit-bourgeois, très nombreux, surtout parmi les intellectuels allemands. Cesser la polémique avec ces théoriciens c'eût été renoncer à l'idée de grouper le prolétariat en un parti distinct poursuivant sa propre fin historique au lieu de se traîner à la remorque de la petite bourgeoisie. « Notre tâche, dit la revue de Marx, en avril 1850, est de nous livrer à une critique impitoyable dirigée même plus contre nos prétendus amis que contre nos ennemis manifestes, et nous renonçons avec plaisir, en adoptant cette attitude, à une facile popularité démagogique ». Les ennemis manifestes étaient moins dangereux justement parce qu'ils ne pouvaient pas obscurcir la conscience de classe des prolétaires, tandis que les socialistes petits-bourgeois continuaient avec leur programme étranger aux classes à entraîner après eux de nombreux ouvriers. La lutte avec eux ne pouvait pas être évitée, et Marx la soutint avec son habileté inimitable. Nous ne devons pas oublier son exemple, nous, social-démocrates russes, qui devons agir dans des conditions très semblables à celles de l'Allemagne avant la révolution¹. Nous sommes, peut-on dire, cernés par les théoriciens petits-bourgeois du « socialisme spécifiquement russe » et nous devons bien nous rappeler que les intérêts du prolétariat nous obligent, nous aussi, à nous livrer à une critique impitoyable de nos prétendus amis — des « socialistes-révolutionnaires » bien connus de nos lecteurs par exemple — quelle que soit l'indignation que notre critique impitoyable puisse provoquer chez les amis débonnaires mais bornés de la paix et de la bonne entente entre les diverses « fractions » révolutionnaires.

L'enseignement de Marx est l'algèbre moderne de la révolution. Son intelligence est nécessaire à tous

1. Il s'agit de la révolution bourgeoise de 1848, qui bien que vaincue, modifia profondément la situation intérieure du pays.

ceux qui veulent soutenir une lutte consciente contre l'ordre de choses existant chez nous. Cela est tellement vrai que nombre d'idéologues de la bourgeoisie russe ont éprouvé pendant un certain temps le besoin de devenir marxistes. Les idées de Marx constituaient des armes irremplaçables dans la lutte que ces idéologues soutenaient contre la théorie antédiluvienne des *narodniki*² entrée en contradiction brutale avec les nouvelles relations économiques de la Russie. Ceux d'entre nos jeunes idéologues bourgeois qui étaient mieux que d'autres au courant de la littérature contemporaine des sciences sociales le comprirent bien. Ils se rangèrent sous le drapeau du marxisme et, combattant sous ce drapeau, acquirent une célébrité assez grande. Et quand les *narodniki* furent complètement défaits, quand il ne resta de leurs vieilles théories que des monceaux de décombres, nos marxistes frais émoulus pensèrent que le marxisme avait rempli sa mission et qu'il était temps de le soumettre à une critique sévère. Cette critique fut poursuivie sous le prétexte que la pensée sociale doit aller de l'avant, mais son seul résultat fut de permettre à nos récents alliés d'effectuer sous cette couverture commode un mouvement de retraite et d'occuper les positions théoriques des bourgeois de l'Europe occidentale (nuance réformiste). Quelque piteux qu'ait été ce résultat d'une « critique » si brillamment annoncée et quelque pénible qu'il eût été aux social-démocrates russes d'assister aux transformations « critiques » de gens aux côtés desquels ils combattaient la veille encore l'ennemi commun et avec

1. Les *narodniki* (littéralement populistes), radicaux à tendances socialistes, fondaient de grands espoirs sur la paysannerie russe, niaient que la Russie dût passer par le capitalisme avant d'arriver au socialisme et accordaient aux intellectuels le rôle dirigeant dans le mouvement révolutionnaire. Le marxisme russe dut, à ses débuts, combattre leur socialisme confus, utopique et libéral. Le parti socialiste-révolutionnaire, tombé depuis octobre 1917 dans la contre-révolution, continue de nos jours la tradition des *narodniki*.

lesquels ils espéraient pour plus tard un rapprochement définitif, ils durent, après mûres réflexions, reconnaître que la retraite de nos néo-marxistes sur le mont sacré du réformisme bourgeois n'était pas seulement tout à fait naturelle, mais fournissait encore une confirmation indirecte de l'interprétation matérialiste de l'histoire définie par Marx. En 1895 et 1896, le marxisme séduisit chez nous des gens qui n'avaient, ni par leur situation sociale ni par leur formation intellectuelle et morale, rien de commun avec le prolétariat et avec sa lutte émancipatrice. Le marxisme fut un moment à la mode dans toutes les chancelleries de Pétersbourg. Si cet état de choses avait pu durer, il eût démontré que les fondateurs du socialisme scientifique s'étaient trompés en affirmant que les façons de *penser* sont déterminées par les façons de vivre et que les classes supérieures ne peuvent pas représenter les idées sociales révolutionnaires de notre temps. Mais la « critique du marxisme » commencée aussitôt après la fin de la lutte contre les tendances réactionnaires des *narodniki* confirma une fois de plus que Marx et Engels avaient raison : la façon de penser des critiques était déterminée par leur situation sociale. Quand ils s'insurgeaient contre le « fanatisme du dogme », ils ne s'insurgeaient en réalité que contre le contenu révolutionnaire au point de vue social de la théorie de Marx. Ils n'avaient pas besoin du Marx qui, pendant toute sa longue vie remplie de travail, de lutte et de privations, fut dévoré, comme par un feu sacré, par la haine de l'exploitation capitaliste. Le chef du *prolétariat* révolutionnaire, Marx, leur paraissait inconvenant et antiscientifique. Ils n'avaient besoin *que* du Marx qui, dans le *Manifeste Communiste*, se déclare prêt à soutenir la bourgeoisie dans la mesure où, combattant la monarchie absolue et la petite bourgeoisie elle est révolutionnaire. Ils ne s'intéressaient qu'à la

moitié *démocratique* du programme *social-démocrate* de Marx. C'était on ne peut plus naturel ; mais justement ces tendances tout à fait naturelles de nos critiques mettaient en évidence l'impossibilité complète de compter sur eux comme sur des socialistes. Leur place était dans les rangs de l'opposition libérale à laquelle ils ont donné, en la personne du rédacteur de l'*Osvo-bojdenié*, M. P. Strouvé, un porte-parole attentif, consciencieux et talentueux.

Le sort de la théorie de Marx démontre sa justesse. Pas seulement en Russie. On sait que les savants des pays d'Occident l'ont longtemps dédaignée comme le fruit mal venu du fanatisme de la révolution sociale, mais le temps s'écoulait et il devenait de plus en plus évident, même à ceux qui voyaient les choses à travers les verres de la médiocrité bourgeoise, que le fruit du fanatisme de la révolution sociale présente tout au moins un avantage incontestable : il donne une méthode extrêmement féconde d'étude de la vie sociale. Plus l'étude scientifique de la culture primitive, de l'histoire, du droit, de la littérature et de l'art progressait, et plus les chercheurs se rapprochaient du matérialisme historique, bien que la plupart d'entre eux ne connussent rien de la théorie de l'histoire de Marx ou craignissent comme le feu les vues matérialistes, c'est-à-dire immorales aux yeux de la bourgeoisie contemporaine et susceptibles de compromettre la sécurité sociale de cette dernière. Et nous voyons le matérialisme acquérir droit de cité dans le monde scientifique. L'œuvre du professeur américain Seligman, *l'Explication économique de l'histoire*, récemment parue en anglais, atteste que les pontifes officiels de la science prennent peu à peu conscience de la grande portée scientifique de la théorie historique de Marx. Seligman nous fait comprendre, entre autres, les causes psychologiques qui se sont opposées jusqu'à présent à l'admission et à la juste com-

préhension de cette théorie par le monde scientifique bourgeois. Il dit franchement, tout haut, que les savants se sont laissé effrayer par les déductions socialistes de Marx. Et il s'efforce de démontrer à ces confrères scientifiques que ces déductions socialistes peuvent être écartées et que l'on peut se borner à ne souscrire qu'à la théorie de l'Histoire qui leur sert de base. Cette réflexion spirituelle — déjà exprimée, remarquons-le en passant, avec timidité mais avec clarté dans les *Remarques critiques* de P. Strouvé — nous apporte une preuve nouvelle de cette vérité point neuve qu'un chameau passera plutôt par le petit trou d'une aiguille qu'un idéologue de la bourgeoisie n'admettra le point de vue du prolétariat. Marx fut un révolutionnaire jusqu'au bout des ongles. Il s'insurgea contre Dieu et le capital, comme le Prométhée de Goëthe s'insurgeait contre Zeus. Et, pareil à ce Prométhée, il aurait pu dire de lui-même que sa tâche était de former des hommes capables de souffrir en hommes et de jouir en hommes « sans te respecter, Divinité hostile aux hommes ». Quant aux idéologues de la bourgeoisie, ils servent précisément cette divinité. Leur tâche consiste précisément à défendre ses droits à l'aide des armes spirituelles, de même que la police et l'armée les défendent à l'aide des armes blanches et des armes à feu. Les savants bourgeois ne reconnaîtront que la théorie qui ne leur paraîtra mettre en danger ni Dieu ni le capital. Les savants français et ceux, en général, des pays de langue française sont à cet égard beaucoup plus francs que les autres. Laveleye professait ainsi que la science économique doit être transformée de fond en comble, ayant cessé de remplir sa mission depuis que Bastiat compromit par sa légèreté d'esprit la défense de l'ordre existant. Tout dernièrement encore, A. Béchant, dans un livre consacré à l'école française de l'économie politique, appréciait sans la moin-

dre gêne les différentes doctrines économiques du point de vue de l'action la plus efficace contre le socialisme. Il est donc compréhensible que les idéologues de la bourgeoisie se placent infailliblement, quand ils s'assimilent les idées de Marx, sous le signe de la critique. La mesure de leur attitude critique envers Marx, est celle des désaccords entre les vues de ce révolutionnaire irréductible et inlassable et les intérêts de la classe dirigeante. Il est aussi compréhensible que le bourgeois, pourvu d'esprit de suite, admettra plutôt la justesse des idées de Marx sur l'histoire que celles de sa théorie économique. Le matérialisme historique est plus facile à réduire à l'impuissance de nuire que la théorie de la plus-value. Cette dernière — à laquelle un des critiques bourgeois les plus éminents a donné le nom expressif de théorie de l'exploitation — gardera toujours dans les milieux instruits et savants de la bourgeoisie la réputation d'une théorie mal fondée. A la théorie économique de Marx les savants et les bourgeois instruits de nos jours préfèrent la théorie économique *subjective* qui a l'excellente qualité de considérer les faits de la vie économique en dehors de tout rapport avec les conditions de la production, où réside la source de l'exploitation du prolétariat par la bourgeoisie et dont le rappel est, par conséquent, devenu très inopportun, depuis que la conscience de classe des ouvriers fait de si grands progrès.

Les idées économiques, historiques et philosophiques de Marx ne peuvent être acceptées dans toute la menaçante plénitude de leur contenu révolutionnaire que par les idéologues du prolétariat, dont les intérêts de classe se rattachent non à la conservation mais à l'élimination de l'ordre capitaliste, c'est-à-dire à la révolution sociale.

Karl Marx et l'allégorie¹

Dans une annotation à la postface qu'il a écrite pour la deuxième édition de son *Capital*, Karl Marx dit :

Les radoteurs braillards de l'économie vulgaire allemande blâment le style et l'exposition de mon ouvrage. Personne ne peut juger plus sévèrement que moi-même les imperfections littéraires du *Capital*. Néanmoins, je veux, pour le profit et la joie de ces Messieurs et de leur public, citer ici deux critiques : l'une anglaise, l'autre russe.

Et l'auteur de la critique russe de dire que Marx est loin de ressembler à la plupart des savants allemands, qui écrivent leurs ouvrages dans une langue tellement obscure et sèche que le commun des mortels en perd la tête.

La langue de Karl Marx mérite d'être étudiée à fond ; une telle étude contribuerait peut-être pour une bonne part à faire mieux connaître et comprendre l'homme et son œuvre. Mais cette tâche n'est pas facile ; elle n'est d'ailleurs pas la première qui s'impose à ses disciples et héritiers. Marx lui-même serait le dernier à désirer qu'on néglige pour cela la propagande pratique de ses idées. Aussi, jusqu'à présent, n'a-t-on publié que de rares observations sur son style. Nous-mêmes, nous nous bornerons ici, à l'occasion de l'anniversaire

1. *Neue Zeit*, 13 mars 1908.

de sa mort, à examiner l'objection favorite que les érudits bourgeois ont coutume d'élever contre son style et son exposition.

De monsieur Wilhelm Roscher jusqu'aux plus jeunes privatdocents, tout le monde reproche à Marx son faible pour les allégories, penchant en soi indiscutable, mais qui prouverait que Marx n'a pas été un penseur perspicace, mais uniquement un homme d'esprit qui, imprégné d'un « mysticisme confus », n'a su expliquer lui-même le matérialisme historique que d'une façon tout à fait imprécise et « par le moyen » d'images grossièrement ajustées.

Contre ces tirades, il suffit de citer la sentence d'Aristote, d'après laquelle le trait distinctif du génie est de reconnaître les choses qui se ressemblent (l'« identité »). On peut prétendre, il est vrai, que cette caractéristique du génie constitue également celle de l'ignorant; entre la verve fraîche et vigoureuse qui caractérise le langage de Luther au xv^e siècle et celui de Goethe au xviii^e siècle, il y a l'euphuïsme et le marinisme du xvii^e siècle, dont Albrecht von Haller disait déjà que c'était de l'« emphase nageant sur des allégories comme sur des bulles ». Seulement ce fait, loin d'infirmier, ne fait que confirmer la sentence d'Aristote. En effet, les marinistes n'ont pas su reconnaître l'« identité », et voilà pourquoi ils accouplaient de force ce qui ne se ressemble pas. Le contester sérieusement prouverait qu'on a des yeux de taupe, incapables de distinguer le teint fleuri d'une joue de jeune fille du fard écarlate avec lequel une vieille femme tente de rajeunir son visage fané.

De tous les classiques allemands, c'est probablement Lessing qui a philosophé le plus sur l'allégorie en tant que forme d'exposition littéraire. En ce qui concerne Lessing comme maître de l'allégorie, nous pouvons répéter ce qu'il a dit de lui-même en tant que

poète dans une admirable allégorie : « Tel il n'est pas né, mais tel il est devenu ». Dans ses écrits de jeunesse, le penchant à l'allégorie se fait encore très peu jour, et là où il existe, il ne se manifeste pas toujours d'une façon heureuse. Dans le *Laocoon* encore, Lessing écrit : « Une simple allégorie ne prouve et ne justifie rien », et quelques lignes plus bas, à la même page, nous trouvons : « Pourtant, ici, le sens n'est rien, et le tableau tout, et le premier sans le dernier fait du poète le plus intéressant le bavard le plus ennuyeux ». La partialité de ces phrases est corrigée dans une parabole ultérieure, où Lessing reconnaît que, dans une exposition parfaite, l'idée et l'image appartiennent l'une à l'autre, tout comme l'homme et la femme ne font qu'un. Lessing a examiné le problème sous ses deux aspects, aussi bien quand il écrivait : « Qu'est-ce qui rend un poète plus guindé, si ce n'est l'emploi trop fréquent et trop recherché des tropes les plus hardis ? », que quand il écrivait : « Evidemment, je cherche à agir par l'imagination aussi sur la raison de mes lecteurs. J'estime qu'il est non seulement utile, mais aussi nécessaire de revêtir d'images les arguments et de désigner par des allusions toutes les idées accessoires que suscitent telles ou telles images. Quiconque n'y comprend rien devrait renoncer à devenir littérateur, car tous les bons auteurs ne le sont devenus que par ce moyen-là ». Ainsi parlait Lessing aux « *anti-Goez*¹ » qui, par la surabondance de leurs brillantes allégories, arrachaient déjà au pauvre pasteur de Hambourg les mêmes reproches amers que les allégories de Marx aux Roscher et consorts.

Contrairement à Lessing, Goethe n'était pas devenu « faiseur d'allégories », comme il s'appelait lui-même, mais il était né « tel ». On connaît le vers où il dit

1. Goez, pasteur de Hambourg, tête de Turc de Lessing, qui l'a ridiculisé dans un ouvrage, l'*Anti-Goez*.

qu'on ne saurait lui défendre de parler par allégories, puisqu'il ne peut s'exprimer autrement; aussi écrivait-il à Madame von Stein : « Par mes allégories, je rivalise avec les proverbes de Sancho Pança ». Cette allégorie-là caractérise admirablement les allégories de Goëthe; les proverbes sont les paraboles dans lesquelles le peuple pense et fait des vers, et de son temps Luther aimait déjà écouter « l'homme du commun » afin de donner à son style sa pleine richesse d'images et de sens. De même que le chef de notre littérature classique, le chef de notre philosophie classique était un « grand faiseur d'allégories »; sous ce rapport, Hegel marque aussi une grande avance sur Kant, qui est le véritable responsable du langage discrédité des savants allemands, et qui est d'autant plus coupable en l'occurrence qu'il avait un style agréable et clair. On a fait avec beaucoup d'exagération du langage de Hegel le type de la méditation pénible et difficile à comprendre; il est, comme le dit excellemment le biographe de Hegel, Rosenkranz, saturé de tous les éléments de la langue allemande, depuis le mysticisme du moyen âge jusqu'à la Réforme, et il excelle notamment dans les métaphores souvent aussi hardies que frappantes.

Sur ce point, comme sur tant d'autres, Marx fut le disciple le plus génial de Hegel. Un « faiseur d'allégories né », lui aussi; déjà dans sa dissertation de doctorat, les allégories jaillissent comme d'une source intarissable. La dissertation tout entière est comme une seule grande allégorie, montrant comment la philosophie naturaliste des épicuriens fête son suprême triomphe dans la théorie des corps célestes et s'écroule complètement par là même. Déjà dans sa jeunesse, Marx écrivait l'allégorie suivante : « C'est le même esprit qui crée les systèmes philosophiques dans les cerveaux des philosophes et qui construit les chemins de fer par les mains des corporations ». En voici une autre encore :

« La religion est pour nous le soleil illusoire qui tourne autour de l'homme tant que celui-ci ne se meut pas autour de lui-même ». C'est dans sa *Critique de l'économie politique* que Marx est peut-être le plus fécond et le plus riche en allégories. Or, c'est dans l'avant-propos de cet ouvrage qu'il aurait assemblé « par des images grossièrement ajustées » et encore de façon très imprécise, la méthode du matérialisme historique. On trouve aussi la même richesse d'allégories dans l'introduction du *Capital*, qui résume encore une fois le contenu du livre cité plus haut.

Dans ce chapitre, Marx atteint, à notre avis, le summum de son talent littéraire — du point de vue purement littéraire, c'est là qu'on peut le mieux étudier la nature de ses allégories. C'est là aussi qu'on peut découvrir les raisons pour lesquelles les allégories de Marx irritent tant les savants bourgeois. « A première vue, une marchandise nous paraît quelque chose de naturel, de trivial. En l'analysant, nous constatons que c'est une chose extrêmement compliquée, pleine de subtilités métaphysiques et d'arguties théologiques. Tant qu'elle est valeur d'usage, elle n'a rien de mystique. Le bois change de forme lorsqu'on en fait une table; néanmoins, la table reste du bois, une chose matérielle ordinaire. Mais dès qu'elle devient marchandise, elle se transforme en un objet matériel et immatériel. La table est placée non seulement sur ses pieds par terre, mais, par rapport à toutes les autres marchandises, elle se place sur sa tête et, de sa tête de bois, engendre des billevesées bien plus drôles que si elle se mettait à danser d'elle-même. » Comment n'aurait-il pas choqué toutes les « têtes de bois » qui produisent en quantité des spéculations surnaturelles et des arguties théologiques, mais ne savent pas fabriquer une chose aussi pleine de sens que cet objet matériel que représente une table de bois ordinaire ?

Pour Marx, l'allégorie n'est jamais un ornement, jamais un simple enjolivement de la langue. Mais elle n'est pas non plus, comme chez Lessing, un simple levier pour faire mieux et plus facilement comprendre, un effort pour agir et sur la raison et sur l'imagination. C'est, au contraire, une originale vue d'ensemble de choses identiques, l'idéal réalisé de cette exposition parfaite dont Lessing disait que l'idée et l'image y appartiennent l'une à l'autre, tout comme l'homme et la femme. L'allégorie telle que Marx l'emploie est la mère physique de la pensée qui reçoit d'elle le souffle vital.

C'est ce que les savants bourgeois ne comprennent pas, même quand il n'y a pas mauvaise volonté de leur part. Ils ne *peuvent* pas comprendre et, en vérité, il leur *est interdit* de le comprendre. Que deviendrait la société bourgeoise, si, dans ses chaires universitaires, les métaphores de la dialectique révolutionnaire prenaient vie et force ! Voilà pourquoi ces braves patriotes, tels des égarés, parlent de « mysticisme obscur » et d' « images grossièrement ajustées » ; comme l'allégorie de Marx est au plus haut degré le secret du génie, elle reste pour eux une éternelle énigme.

Là-dessus, ils mettent leur « analyse abstraite », éternelle danse funéraire des notions surnaturelles qui, telles des ombres monotones, glissent le long des murs de la prison capitaliste, et ils sont fiers de n'avoir besoin ni de « mysticisme obscur », ni « d'images grossièrement ajustées » pour déclarer que des étreintes de ces ombres ne pourra jamais sortir un enfant vivant. Là où il n'y a rien, l'allégorie, elle aussi, perd ses droits.

Arrêts et progrès du marxisme¹

Dans ses entretiens, bien superficiels mais parfois intéressants, sur les conditions sociales en France et en Belgique, Karl Grün fait entre autres la remarque fort juste que les théories de Fourier et de Saint-Simon ont eu sur leurs disciples une action tout à fait différente. Le second a été le père spirituel de toute une génération de talents étincelants, dans tous les domaines de l'esprit. Le premier n'a eu, à quelques exceptions près, qu'une secte fermée de fanatiques, qui nulle part n'ont occupé une place de premier plan. Grün explique cette différence par le fait que Fourier apporta un système achevé, élaboré dans tous ses détails, tandis que Saint-Simon ne donna à ses disciples qu'un faisceau très lâche de grandes idées. Bien que Grün en l'occurrence paraisse négliger un peu trop les différences internes, les différences de *contenu*, entre les théories des deux classiques du socialisme utopique, sa remarque **est en somme exacte**. Il n'est pas douteux qu'un système d'idées dont seules les grandes lignes sont tracées à une action beaucoup plus féconde qu'une construction achevée et symétrique, où il n'y a rien à ajouter, où un esprit audacieux ne peut trouver à déployer son originalité.

Serait-ce la raison pour laquelle nous voyons les

1. Publié par le *Vorwärts*, le 14 mars 1903.

théories de Marx marquer un tel arrêt depuis des années ? Car, en fait, si l'on excepte une ou deux productions originales pouvant être considérées comme des progrès au point de vue théorique, nous avons bien eu, depuis la parution du dernier volume du *Capital* et les derniers travaux d'Engels, quelques belles popularisations, des explications de la théorie marxiste, mais, au fond, nous en sommes encore en théorie à peu près au point où nous ont laissés les deux créateurs du socialisme scientifique.

Serait-ce que le système de Marx ait enfermé les initiatives originales de l'esprit dans des cadres trop rigides ? On ne saurait nier que Marx ait exercé une influence écrasante sur la liberté du mouvement théorique de plus d'un de ses disciples. Marx et Engels ont pourtant décliné toute responsabilité pour les élucubrations éventuelles de certains « marxistes ». Et celui qu'étreint l'angoisse de dévier, dans ses théories, du « terrain du marxisme » voit dans certains cas le travail de sa pensée tout aussi influencé que l'autre extrême, celui qui sue à grosses gouttes et rejette complètement la méthode de pensée marxiste, afin de prouver à tout prix qu'il conserve l'« originalité de sa propre pensée ».

Au reste, c'est seulement dans le domaine économique qu'il peut être plus ou moins question chez Marx d'une construction parfaitement achevée. Pour ce qui est, au contraire, de la partie de ses écrits qui présente la plus haute valeur, la conception matérialiste, dialectique de l'histoire, elle ne reste qu'une *méthode d'enquête*, une couple d'idées directrices générales, qui permettent d'apercevoir un monde nouveau, qui ouvrent aux initiatives individuelles des perspectives infinies, qui offrent à l'esprit des ailes pour les incursions les plus audacieuses dans des domaines inexplorés.

Et pourtant, sur ce terrain aussi, à part quelques

petites recherches, l'héritage de Marx est resté en friche. On laisse rouiller cette arme merveilleuse. La théorie même du matérialisme historique est encore aujourd'hui aussi schématique, aussi peu fouillée que lorsqu'elle nous est venue des mains de son créateur.

Si l'on n'ajoute rien à l'édifice construit par Marx, cela ne tient donc ni à ce que le cadre est trop rigide, ni à ce qu'il est complètement achevé.

On se plaint souvent que notre mouvement manque de forces intellectuelles capables de continuer les théories de Marx. Il est exact que nous souffrons depuis longtemps de ce manque de forces. Ce phénomène a besoin d'être éclairci et ne peut lui-même expliquer notre autre question. Chaque période forge elle-même son matériel humain, et si notre époque avait vraiment besoin de travaux théoriques, elle créerait elle-même les forces nécessaires à sa satisfaction.

Mais avons-nous *vraiment besoin* qu'on continue les travaux théoriques plus loin que Marx les a poussés ?

Dans un article sur la controverse entre l'école de Marx et l'école de Jevons en Angleterre, Bernard Shaw, le très spirituel représentant du demi-socialisme des Fabiens, se moque de Hyndman, qui prétendait, après la lecture du premier volume du *Capital*, connaître « tout » Marx, et ne sentait aucun trou dans la théorie de Marx, tandis qu'après lui, Frédéric Engels, dans la préface au second volume, déclarait que le premier tome, avec sa théorie de la valeur, posait une véritable énigme économique, dont seul le troisième volume viendrait donner la solution. Shaw surprenait évidemment Hyndman dans une situation vraiment comique, mais celui-ci pouvait toujours se consoler en pensant que la presque totalité des socialistes était dans la même situation que lui.

En fait, le troisième volume du *Capital*, avec la

solution du problème du taux du profit, problème fondamental de la théorie économique de Marx, n'est paru qu'en 1893. Or auparavant, en Allemagne comme dans tous les autres pays, on se basait uniquement sur le matériel inachevé qu'offrait le premier volume ; on popularisait et on adoptait la théorie de Marx comme un tout, rien qu'avec ce premier volume, et nulle part on ne soupçonnait qu'il y eût une lacune théorique. Bien mieux, lorsque parut enfin le tome III, il éveilla naturellement quelque intérêt dans le cercle très étroit des gens de science, on lui consacra quelques commentaires et quelques critiques, mais pour ce qui est de l'ensemble du mouvement socialiste, le tome III ne trouva, à vrai dire, aucun écho auprès des larges milieux où régnait précisément la pensée du premier tome. Alors que les conclusions théoriques de ce troisième tome n'ont suscité encore aucune tentative de popularisation et n'ont pas encore réellement pénétré dans les cercles plus larges, on entend au contraire depuis quelque temps des voix isolées qui, dans la social-démocratie, se font l'écho fidèle de la « déception » éprouvée par les économistes bourgeois à la lecture de ce troisième tome et montrent ainsi à quel point on s'est accoutumé chez nous à considérer comme définitive l'exposition « inachevée » de la théorie de la valeur, telle qu'on la trouve dans le tome premier.

Comment expliquer ce remarquable phénomène ?

Shaw, qui, selon sa propre expression, « rigole » volontiers d'autrui, aurait ici l'occasion de plaisanter sur l'ensemble du mouvement socialiste, dans la mesure où celui-ci s'appuie sur Marx. Seulement il « rigolerait » là d'un phénomène très sérieux de notre vie sociale. L'aventure merveilleuse du premier et du troisième tome nous paraît être un document probant pour l'avenir des recherches théoriques dans notre mouvement.

Le tome III du *Capital* est certainement, du point

de vue *scientifique*, le point final de la critique marxiste du capitalisme. Sans le troisième tome, impossible de comprendre la loi décisive du taux du profit, la division de la plus-value en profit, intérêt et rente, non plus que les répercussions de la loi de la valeur sur la concurrence. Mais, et c'est la chose principale, tous ces problèmes, si importants qu'ils soient du point de vue théorique, sont à peu près sans valeur au point de vue pratique de la lutte de classe. De ce point de vue le grand problème théorique, c'était la *formation de la plus-value*, c'est-à-dire l'explication scientifique de l'*exploitation* ainsi que de la *tendance* à la socialisation de la production, autrement dit, l'explication scientifique des bases objectives de la révolution socialiste.

Le tome premier, en donnant « l'expropriation des expropriateurs » comme le résultat inéluctable de la production de la plus-value et de la concentration progressive du capital, répond à ces deux questions. Avec cela, les besoins théoriques du mouvement ouvrier reçoivent en gros satisfaction. La façon dont la plus-value se répartit entre les différents groupes capitalistes, et les vols que la concurrence occasionne dans la production pour cette répartition, tout cela n'a pas un intérêt immédiat pour la lutte de classe du prolétariat.

Et c'est pourquoi le troisième volume du *Capital* est resté jusqu'à présent un chapitre que le socialisme ne lit pas.

Mais dans notre mouvement, il en est des recherches théoriques en général comme des théories économiques de Marx. Penser que la classe ouvrière, en pleine lutte, pourrait, grâce au contenu même de sa lutte de classe, exercer à l'infini son activité créatrice dans le domaine théorique, serait se faire illusion. La classe ouvrière seule, comme l'a dit Engels, a conservé le sens et l'intérêt de la théorie. La soif de savoir qui tient la classe ouvrière est l'un des phénomènes intellectuels les plus

importants du temps présent. Au point de vue moral, la lutte ouvrière renouvellera la culture de la société. Mais les répercussions *immédiates* de la lutte du prolétariat sur les progrès de la science sont liées à des conditions sociales tout à fait précises.

Dans toute société divisée en classes, la culture intellectuelle, l'art, la science, sont des créations de la classe *dirigeante* et ont pour but, en partie de satisfaire directement les besoins du développement social, en partie de satisfaire les besoins intellectuels des membres de la classe dirigeante.

Dans l'histoire des anciennes luttes de classes, les classes montantes purent quelquefois — par exemple le tiers état dans les temps modernes — faire précéder leur domination politique de leur domination intellectuelle. Elles arrivèrent, étant encore opprimées, à remplacer la culture désuète de la période qui s'écroulait par une science et un art nouveaux leur appartenant en propre.

Le prolétariat est dans une tout autre situation. Ne possédant rien, il ne peut, dans sa marche en avant, créer de toutes pièces une culture intellectuelle tant qu'il restera dans le cadre de la société bourgeoise. Dans cette société, tant que subsisteront ses bases économiques, il ne peut y avoir d'autre culture que la culture *bourgeoise*. La classe ouvrière, en tant que classe, est mise hors de la culture actuelle, même si certains professeurs « sociaux » estiment que l'usage des cravates, des cartes de visite et des bicyclettes qui commence à se répandre chez les prolétaires constitue une participation de premier ordre au progrès de la civilisation. Bien que les prolétaires créent de leurs propres mains le contenu matériel et toute la base sociale de cette culture, on ne les en laisse jouir que dans la mesure où c'est nécessaire pour qu'ils accomplissent

pacifiquement leurs fonctions dans la marche économique et sociale de la société bourgeoise.

La classe ouvrière ne pourra créer son art et sa science à elle qu'après s'être complètement affranchie de sa situation de classe actuelle.

Tout ce qu'elle peut faire aujourd'hui, c'est de protéger la culture de la bourgeoisie contre le vandalisme de la réaction bourgeoise et de créer les *conditions* sociales nécessaires au libre développement de la culture. Dans la société actuelle, elle ne peut faire œuvre active dans ce domaine qu'en *forgeant les armes intellectuelles nécessaires à sa lutte émancipatrice*.

Tout cela fixe par avance des limites assez étroites à l'activité intellectuelle de la classe ouvrière, c'est-à-dire de ses chefs idéologiques. Le domaine de leur activité créatrice ne peut être qu'une partie bien définie de la science : la science sociale. Et comme justement « les rapports particuliers de l'idée d'un quatrième état avec notre période historique » rendaient nécessaires l'explication des lois du développement social pour la lutte de classe du prolétariat, cette idée a eu une influence féconde dans le domaine des sciences sociales. Le mouvement de cette culture prolétarienne, c'est l'œuvre de Marx.

Mais déjà l'œuvre de Marx, qui constitue en tant que découverte scientifique un tout gigantesque, dépasse les besoins directs de la lutte de classe du prolétariat pour lesquels elle fut créée. Dans l'analyse complète et détaillée de l'économie capitaliste, aussi bien que dans la méthode de recherche historique, avec ses possibilités d'application infinie, Marx nous a donné beaucoup plus qu'il n'était nécessaire pour la pratique de la lutte de classe.

Nous ne puisons au grand dépôt d'idées de Marx pour travailler et mettre en valeur quelque parcelle de sa doctrine, qu'au fur et à mesure que notre mouvement

progressive de stade en stade et se trouve en face de nouvelles questions pratiques. Mais notre mouvement, comme toute véritable lutte, se contente encore des vieilles idées directrices, longtemps après qu'elles ont perdu leur valeur. Aussi, l'utilisation théorique des leçons de Marx ne progresse-t-elle qu'avec une extrême lenteur.

Si nous sentons maintenant dans notre mouvement un certain arrêt des recherches théoriques, ce n'est donc pas parce que la théorie de Marx, dont nous sommes les disciples, ne peut se développer, ni parce qu'elle a « vieilli », mais au contraire parce que nous avons pris toutes les armes intellectuelles les plus importantes dont nous avons besoin jusqu'ici pour notre lutte à l'arsenal marxiste, sans pour cela l'épuiser. Nous n'avons pas « dépassé » Marx au cours de notre lutte pratique; au contraire, Marx, dans ses créations scientifiques, nous a dépassés en tant que parti de combat. Non seulement Marx a produit assez pour nos besoins, mais nos besoins n'ont pas encore été assez grands pour que nous utilisions toutes les idées de Marx.

Les conditions d'existence du prolétariat dans la société actuelle, conditions découvertes théoriquement par Marx, se vengent ainsi par le sort qu'elles font à la théorie même de Marx. Instrument incomparable de culture intellectuelle, elle reste en friche, parce qu'elle est incompatible avec la culture bourgeoise, culture de classe, et parce qu'elle dépasse largement les besoins du prolétariat en armes pour sa lutte. Seule la classe ouvrière, en se libérant des conditions actuelles d'existence, socialisera, avec tous les autres moyens de production, la méthode de recherche de Marx, afin de lui donner son plein usage, son plein rendement pour le bien de toute l'humanité.

Le marxisme

Marx a continué et achevé avec génie l'œuvre des trois principaux courants d'idées du XIX^e siècle, appartenant aux trois nations les plus avancées de l'humanité : la philosophie classique allemande, l'économie politique classique anglaise et le socialisme français. Le caractère remarquablement conséquent et entier de ses vues, reconnu même de ses adversaires, nous oblige à exposer, avant l'essence du marxisme, ou de la doctrine économique de Marx, les grandes lignes de sa conception générale du monde.

Le matérialisme philosophique

A partir de 1844-1845 — c'est à cette époque que se formèrent ses idées — Marx fut un matérialiste et, plus particulièrement, un adepte de Feuerbach, dont les faiblesses lui parurent plus tard résider uniquement dans l'insuffisance de rigueur et d'ampleur de son matérialisme. L'importance historique mondiale de Feuerbach qui « fit époque » provenait justement, d'après Marx, de sa rupture avec l'idéalisme d'Hegel et de l'affirmation du matérialisme qui « était encore, au XVIII^e siècle, et surtout en France, une arme contre toute métaphysique » (*La Sainte Famille dans l'Héritage littéraire*).

Pour Hegel, écrivait Marx, le processus de la pensée, qu'il érigeait même en une catégorie spéciale, celle de l'idée, est le démiurge (le créateur) de la réalité... Pour moi, au contraire, l'idée n'est que la matière transplantée et transformée dans le cerveau humain (*Le Capital*, vol. 1, préface à la 2^e édition).

Pleinement d'accord avec cette philosophie matérialiste de Marx, F. Engels, qui l'expose, écrit dans *l'Anti-Dühring* :

L'unité du monde consiste non pas dans son existence, mais dans sa matérialité démontrée... par le long et laborieux développement de la philosophie et des sciences naturelles. Le mouvement est une forme d'existence de la matière. Nulle part et jamais il n'y eut, et il ne peut y avoir de matière sans mouvement ni de mouvement sans matière. Si l'on se demandait... ce que c'est que la pensée et la connaissance et d'où elles proviennent, on verrait que ce sont les produits du cerveau humain et que l'homme lui-même est un produit de la nature développé avec la nature, dans des conditions naturelles données. Dès lors, il va sans dire que les produits du cerveau humain qui sont, eux aussi, en fin de compte, ceux de la nature, loin d'être en contradiction avec l'ensemble des rapports naturels, y correspondent... Hegel fut un idéaliste: c'est dire que les idées de notre cerveau étaient, pour lui, non des images (*Abbilder*, images reflétées; Engels parle quelquefois d'images reproduites) plus ou moins abstraites des choses et des phénomènes réels, mais les choses mêmes; et le développement de celles-ci était pour Hegel le reflet d'une idée qui exista quelque part dans la création du monde.

Dans son *Ludwig Feuerbach*, livre où il expose ses idées et celles de Marx sur la philosophie de Feuerbach, et qu'il n'envoya à l'impression qu'après avoir préalablement relu son vieux manuscrit de 1845-46, rédigé avec Marx, sur Hegel, Feuerbach et la conception matérialiste de l'histoire, Engels écrit :

Le grand problème fondamental de toute philosophie et de la philosophie moderne au premier chef, c'est celui du rapport entre la pensée et la réalité, entre l'esprit et la nature... Lequel des deux précède l'autre : l'esprit précède-t-il la nature? ou la nature précède-t-elle, au contraire, l'esprit?... Les philosophes se sont divisés en deux grands partis par leurs façons de répondre à cette question. Ceux qui affirmaient la préexistence de l'esprit par rapport à la nature et admettaient par

conséquent, de façon ou d'autre, la création du monde... formèrent le parti idéaliste. Ceux qui considéraient la nature comme le premier principe, rejoignirent les diverses écoles du matérialisme.

Il importe de retenir l'opinion de Marx sur le libre arbitre et le déterminisme : « Tant qu'elle n'est pas connue, la nécessité est aveugle. Liberté veut dire conscience de nécessité » (Engels, *Anti-Dühring*) ; — c'est la reconnaissance des lois objectives régissant la nature et de la transformation dialectique de la nécessité en liberté (de même que la « chose en soi », inconnue mais connaissable, devient une « chose pour nous » en passant de l'« essence des choses » au « phénomène »). Les défauts essentiels du « vieux matérialisme », y compris celui de Feuerbach (et à plus forte raison le matérialisme « vulgaire » de Büchner, Vogt, Moleschott) étaient pour Marx et Engels : 1° d'avoir un caractère « surtout mécanique », puisqu'il ne tenait pas compte des progrès les plus récents de la chimie et de la biologie ; 2° de n'être pas applicable à l'histoire, de n'être pas dialectique (étant, au contraire, métaphysique), de ne pas appliquer avec une largeur universelle et avec esprit de suite le concept de développement ; 3° de concevoir abstraitement l'« essence de l'homme » au lieu d'y voir l'« ensemble des rapports sociaux » (concrets, déterminés par l'histoire), et, par conséquent d'« expliquer » le monde qu'il s'agit de transformer — en d'autres termes de ne pas saisir la portée révolutionnaire de l'activité pratique.

La dialectique

Marx et Engels voyaient dans la dialectique de Hegel la doctrine du développement la plus vaste, la plus féconde et la plus profonde, l'acquisition la plus grande de la philosophie classique allemande. Toute autre formule du principe du développement, de l'évolution, leur paraissait étroite, pauvre, mutilant et estro-

piant le cours réel du développement (souvent accompagné de sauts, de catastrophes, de révolutions) de la nature et de la société.

Il s'en faut de peu, dit Engels, que nous n'ayons été avec Marx les seuls à nous assigner la tâche de préserver de la destruction par l'idéalisme et aussi par l'hégélianisme la dialectique consciente et de la reporter sur la conception matérialiste de la nature... La nature est une confirmation de la dialectique, et les sciences naturelles modernes démontrent justement l'extraordinaire richesse de cette confirmation qui accumule chaque jour, en masse, les faits prouvant qu'en fin de compte tout se passe dialectiquement dans la nature, et non métaphysiquement...

La grande pensée fondamentale, d'après laquelle le monde n'est pas fait d'*objets* achevés, mais constitue un ensemble de *processus* au sein desquels les objets paraissant immuables ainsi que leurs images mentales élaborées dans notre cerveau, changent perpétuellement, apparaissent et disparaissent, cette grande pensée fondamentale a tellement pénétré, depuis Hegel, dans la conscience générale, que je doute qu'il se trouve quelqu'un pour la contester dans son ensemble. Mais il ne suffit pas de l'admettre verbalement, il faut l'appliquer à chaque cas particulier, dans chaque domaine scientifique... Rien de définitif, rien d'absolu, rien de sacré n'existe pour elle (pour la philosophie dialectique). Elle aperçoit en toutes choses le sceau de l'inévitable déclin ; rien ne peut lui résister, si ce n'est le processus continu de la naissance et de la disparition, de l'ascension perpétuelle du degré le plus bas au plus achevé. Elle n'est elle-même que l'image de ce processus dans le cerveau humain.

Ainsi, la dialectique est, pour Marx, la « science des lois générales du mouvement tant du monde extérieur que de la pensée humaine ».

C'est cet aspect révolutionnaire de la philosophie de Hegel que Marx adopta et développa. Le matérialisme dialectique « n'a besoin d'aucune philosophie située au-dessus des autres sciences ». Il restera de la philosophie antérieure « la science de la pensée et de ses lois, logique formelle et dialectique ». Et la dialectique comprend, dans la conception de Marx, comme dans celle de Hegel, ce que l'on appelle aujourd'hui la théorie de la connaissance, la gnoséologie, qui doit égale-

ment se placer au point de vue historique, procédant par l'étude et par la généralisation des origines et du développement de la connaissance, c'est-à-dire du passage de l'ignorance à la connaissance.

La conception matérialiste de l'histoire

La conscience du défaut d'esprit de suite, du caractère inachevé et de l'unilatéralité du vieux matérialisme amena Marx à la conviction de la nécessité d'« accorder la science sociale au fondement matérialiste et de la reconstruire sur ce fondement ». Si le matérialisme explique la conscience par l'existence et non l'existence par la conscience, il exige, appliqué à la vie sociale de l'humanité, l'explication de la conscience sociale par la vie sociale.

La technologie, dit Marx (*Capital*, tome 1) révèle l'attitude active de l'homme vis-à-vis de la nature, le processus immédiat de la production de sa vie et aussi des conditions sociales de sa vie et des représentations spirituelles qui en dérivent.

Une définition complète des propositions fondamentales du matérialisme, appliqué à la société humaine et à son histoire est donnée par Marx dans la préface à sa *Critique de l'économie politique*. La voici :

Au cours de la production sociale de leur vie, les hommes contractent entre eux des rapports déterminés, indispensables, indépendants de leur volonté, des rapports de production correspondant à un degré donné du développement de leurs forces productrices matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, base réelle sur laquelle s'élève l'édifice juridique et politique, et à laquelle correspondent des formes déterminées de conscience sociale. Le mode de production détermine le processus social, politique et spirituel de la vie en général. *Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est, au contraire, leur existence sociale qui détermine leur conscience.* A un certain degré de développement, les forces productrices de la société entrent en conflit avec les rapports économiques existants ou — ce qui n'est que l'expression

juridique du même fait — avec les rapports de propriété au sein desquels elles se développaient auparavant. Ces rapports, formes de développement des forces productrices, deviennent des entraves à ce développement. L'ère de la révolution sociale s'ouvre alors. La modification de la base économique entraîne, plus ou moins rapidement, le bouleversement de toute l'énorme superstructure. Il est nécessaire, en étudiant ces révolutions, de toujours distinguer la révolution matérielle survenue dans les conditions économiques de la production — révolution constatée avec une exactitude analogue à celle des sciences naturelles — des formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou philosophiques, bref des formes idéologiques que le conflit revêt dans la conscience des hommes et sur le terrain où se combattent ces derniers. De même qu'on ne saurait juger d'un homme par ce qu'il pense de lui-même, on ne saurait juger d'une époque de révolution par sa conscience. Au contraire, cette conscience doit être expliquée par les contradictions de la vie matérielle, par le conflit des forces productrices de la société et des rapports économiques... De façon générale, on peut dire que les modes de production de l'Asie, de l'antiquité, de la féodalité et de la bourgeoisie moderne constituent des époques progressives de la formation économique de la société. Les rapports économiques bourgeois représentent la dernière forme contradictoire du processus social de la production.

La conception matérialiste de l'histoire, ou, plus exactement, l'extension du matérialisme au domaine des phénomènes sociaux, élimine les deux principaux défauts des théories historiques antérieures. D'abord, celles-ci ne considéraient, dans le meilleur des cas, que les mobiles idéologiques de l'activité historique des hommes, sans rechercher l'origine de ces mobiles, sans saisir les lois objectives qui président au développement du système des rapports sociaux et sans s'apercevoir que ces rapports dérivent du degré de développement de la production matérielle. En second lieu, ces théories antérieures négligeaient précisément l'action des masses de la population, alors que le matérialisme historique rend pour la première fois possible l'étude rigoureusement scientifique des conditions sociales de la vie des masses et des modifications de ces conditions. La « sociologie » et l'historiographie prémarxistes accumulaient dans le meilleur des cas des faits bruts, re-

cueillis au petit bonheur et la représentation de certains aspects du processus historique. Marx a ouvert la voie de l'étude complète et approfondie du processus de la naissance, du développement et du déclin des groupements sociaux et économiques, en considérant l'ensemble des tendances contradictoires, en les ramenant aux conditions d'existence et de production, bien déterminées, des diverses classes de la société, en éliminant le subjectivisme et l'arbitraire du choix ou de l'interprétation des idées « directrices », en révélant l'origine de toutes les idées et de toutes les tendances sans exception dans l'état des forces productrices matérielles. Les hommes sont les artisans de leur propre histoire, mais qu'est-ce qui les détermine, plus précisément qu'est-ce qui détermine les masses humaines ? d'où viennent les conflits d'idées et d'aspirations opposées ? Quel est l'ensemble de ces conflits dans la masse des sociétés humaines ? quels sont les facteurs objectifs de la production de la vie matérielle, base de toute l'activité historique des hommes ? quelle loi régit le développement de ces conditions ? Marx a porté son attention sur tous ces problèmes et a montré la voie de l'étude scientifique de l'histoire conçue comme un processus unique régi, dans toute sa prodigieuse variété d'aspects, dans toutes ses contradictions, par des lois définies.

Que, dans toute société, les aspirations des uns s'opposent à celles des autres, que la vie sociale soit pleine de contradictions, que l'histoire nous révèle des luttes entre peuples et sociétés ainsi que dans le sein des peuples et des sociétés, qu'elle nous montre en outre une succession de périodes de paix et de guerres, de révolutions et de réactions, de crises et de progrès rapide ou de décadence, chacun le sait. Marx a donné le fil directeur qui nous permet de découvrir dans ce labyrinthe et dans ce chaos apparent, l'action de strictes lois : c'est la théorie de la lutte des classes. Ce n'est qu'en

étudiant l'ensemble des aspirations des membres d'une société que l'on peut arriver à définir scientifiquement le résultat de ces aspirations. Car les aspirations contradictoires proviennent des différences de situation et de condition des classes dont se compose toute société.

L'histoire de toute société jusqu'à nos jours, écrit Marx dans le *Manifeste Communiste* de 1848 (excepté l'histoire de la communauté primitive, ajoutera plus tard Engels), n'a été que l'histoire de luttes de classes.

Homme libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf, maître de jurande et compagnon, en un mot oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une guerre ininterrompue, tantôt dissimulée, tantôt ouverte, une guerre qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la destruction des deux classes en lutte...

La société bourgeoise moderne, élevée sur les ruines de la société féodale, n'a pas aboli les antagonismes de classes. Elle n'a fait que substituer de nouvelles classes aux anciennes, de nouvelles conditions d'oppression, de nouvelles formes de lutte aux anciennes.

Cependant, le caractère distinctif de notre époque, de l'époque de la bourgeoisie, est d'avoir simplifié les antagonismes de classe. La société se divise de plus en plus... en deux grandes classes directement ennemies : la bourgeoisie et le prolétariat.

Depuis la grande révolution française, l'histoire de l'Europe a révélé avec une évidence particulière que la lutte des classes était dans nombre de pays la cause des événements. Dès la Restauration on a vu paraître, en France, un certain nombre d'historiens (Thierry, Guizot, Mignet, Thiers) qui, tirant des événements des déductions générales, ne peuvent pas ne pas reconnaître que la lutte des classes est la clé de toute l'histoire de France. Et l'époque moderne, marquée par la victoire complète de la bourgeoisie, avec ses institutions représentatives, son suffrage élargi (ou universel), sa presse quotidienne à bon marché pénétrant dans les masses, ses associations ouvrières et patronales puissantes et de plus en plus vastes, etc., a montré avec plus d'évidence encore (quoique sous des formes parfois pacifi-

ques, constitutionnelles) que la lutte des classes était bien le moteur des événements. Marx a donné dans divers travaux historiques de brillants et profonds modèles d'historiographie matérialiste, d'analyse de la situation de chaque classe considérée en elle-même et de diverses couches sociales, ou de divers groupes au sein de chaque classe, faisant ainsi ressortir avec la force de l'évidence pourquoi et comment « toute lutte de classe est une lutte politique ». Le passage que nous avons cité montre quel réseau compliqué de rapports sociaux et de degrés transitoires d'une classe à l'autre et du passé à l'avenir Marx analyse, afin de mettre en lumière la résultante de l'évolution historique.

La théorie de Marx trouve sa confirmation et son application la plus profonde, la plus vaste et la plus complète dans sa doctrine économique.

La doctrine économique de Marx

« Le but final de cet ouvrage — dit Marx dans la préface du *Capital* — c'est de découvrir la loi économique du développement de la société moderne », c'est-à-dire de la société capitaliste. L'étude des rapports économiques d'une société donnée, historiquement déterminée, dans leur naissance, leur développement et leur déclin, tel est l'objet de la doctrine économique de Marx. La production *marchande* règne dans la société capitaliste ; aussi l'analyse de Marx commence-t-elle par l'analyse de la marchandise.

La marchandise est d'abord une chose qui satisfait un des besoins de l'homme ; c'est, en second lieu, une chose que l'on peut échanger contre une autre. L'utilité d'un objet en fait une *valeur d'usage*. La valeur d'échange (ou *valeur* tout court) est avant tout le rapport, la proportion d'échange d'un certain nombre de valeurs d'usage d'une espèce contre un certain nombre de valeurs d'usage d'une autre espèce. L'expérience quoti-

dienne prouve que des millions et des milliards de cas d'échange rendent constamment équivalentes les valeurs d'usages les plus différentes et les plus dissemblables. Qu'y-a-t-il de commun entre ces choses différentes constamment rendues équivalentes les unes aux autres dans un système déterminé de rapports sociaux ? Leur trait commun, c'est qu'elles sont toutes des *produits du travail*. En échangeant les produits, les hommes créent des rapports d'équivalence entre les aspects les plus différents du travail. La production des marchandises est un système de rapports sociaux dans lequel des producteurs distincts créent des produits différents (division sociale du travail), tous rendus équivalents les uns aux autres dans l'échange. Ce qu'il y a donc de commun entre toutes les marchandises, ce n'est pas le travail concret d'une branche déterminée de la production, ce n'est pas le travail d'une sorte donnée, c'est le travail humain *abstrait*, le travail humain en *général*. Dans une société donnée, l'ensemble de force-travail représenté par la somme des valeurs de toutes les richesses ne constitue qu'une seule force-travail humaine : des milliards de faits d'échange le démontrent. Toute marchandise considérée isolément ne représente ainsi qu'une fraction du temps de travail *socialement nécessaire à sa fabrication*. La grandeur de sa valeur est déterminée par la quantité de travail socialement nécessaire ou d'heures de travail indispensables à la production de l'objet donné, c'est-à-dire de la valeur d'usage donnée.

Par le fait même d'établir l'égalité de valeur des divers produits échangés, ils (les hommes) affirment que les divers travaux sont égaux les uns aux autres en tant que travail humain. Ils le font sans le savoir.

La valeur est un rapport entre deux personnes, dit autrefois un économiste ; il n'aurait dû ajouter que ceci : un rapport recouvert d'une enveloppe matérielle.

Ce n'est qu'en se plaçant au point de vue du système des rapports économiques d'une société formée dans des conditions historiques déterminées, rapports qui se manifestent dans l'échange, phénomène social généralisé et répété des milliards de fois, que l'on peut se rendre compte de ce qu'est la valeur. « En tant que valeur, les marchandises ne sont que des quantités de travail matérialisées. » Après une analyse approfondie du double caractère du travail incarné dans les marchandises, Marx passe à l'examen des *formes* de la *valeur* et de l'*argent*. La tâche principale qu'il s'assigne est de rechercher l'origine de la forme pécuniaire de la valeur, d'étudier le processus historique du développement de l'échange, à commencer par ses manifestations isolées et fortuites (« la forme simple isolée ou accidentelle de la valeur » : une quantité donnée d'une marchandise est échangée contre la même quantité d'une autre marchandise) en passant par la forme universelle de la valeur, lorsque diverses marchandises sont échangées contre une marchandise bien déterminée, toujours la même, pour finir par la forme monétaire de la valeur, l'or devenant cette marchandise déterminée, l'équivalent universel. Produit supérieur du développement de l'échange et de la production de marchandises, l'argent efface et dissimule le caractère social des activités privées, le lien social entre producteurs reliés les uns aux autres par le marché. Marx soumet à une analyse très fouillée les fonctions diverses de l'argent. Il convient de faire remarquer que sur ce point (comme dans tous les premiers chapitres du *Capital*) la forme abstraite de l'exposé qui paraît parfois purement déductive, reproduit en réalité une documentation immensément riche sur l'histoire du développement de l'échange et de la production de marchandises.

L'argent... suppose un certain degré élevé de l'échange de marchandises. Les formes diverses de l'argent, simple équi-

valent des marchandises, moyen de circulation, moyen de paiement, trésor, monnaie universelle, indiquent selon les divers degrés d'application de telle ou telle fonction et selon la prédominance relative de l'une de ces fonctions, des stades très divers du processus social de la production (*Le Capital*, vol. I).

A un certain degré du développement de la production de marchandises, l'argent se transforme en capital. La formule de la circulation de marchandises était : M (marchandise) — A (argent) — M (marchandise), c'est-à-dire : Vente d'une marchandise pour achat d'une autre. La formule générale du capital est par contre A-M-A, c'est-à-dire : achat pour vente (avec bénéfice). Marx appelle *plus-value* cette augmentation de valeur de l'argent dans l'opération. Cet « accroissement » de l'argent dans la circulation capitaliste est connu de tout le monde : c'est cet « accroissement » qui fait de l'argent le *capital*, rapport social particulier, de production, historiquement déterminé. La plus-value ne peut pas provenir de la circulation des marchandises, celles-ci ne connaissant que l'échange d'équivalents ; elle ne peut pas provenir non plus de la majoration des prix, car les pertes et les profits des acheteurs et des vendeurs s'équilibreraient puisqu'il s'agit d'un phénomène social, moyen, généralisé, et non point d'un phénomène individuel. Pour obtenir une plus-value, « le propriétaire de l'argent doit trouver sur le marché une marchandise dont la valeur d'usage ait cette propriété originale d'être une source de valeur », une marchandise dont le processus de consommation soit en même temps un processus de création de valeur. Et cette marchandise existe. C'est la main-d'œuvre humaine. Sa consommation c'est le travail, et le travail crée la valeur. Le propriétaire de l'argent achète la main-d'œuvre à sa valeur, déterminée comme la valeur de toute autre marchandise par le temps de travail socialement nécessaire à sa production (c'est-à-dire par le coût de l'en-

retien de l'ouvrier et de sa famille). La main-d'œuvre acquise, le propriétaire de l'argent a le droit de l'employer, c'est-à-dire de l'obliger à travailler toute la journée, disons 12 heures. Mais, en 6 heures (durée du travail « nécessaire »), l'ouvrier crée un produit qui couvre les frais de son entretien ; pendant les 6 heures suivantes (durée du travail « supplémentaire ») il crée un produit « supplémentaire », que le capital ne rémunère pas et qui constitue la plus-value. Il faut par conséquent distinguer du point de vue du processus de la production, deux éléments dans le capital : 1° le capital *constant* investi dans les moyens de production (machines, outils, matières premières, etc.) dont la valeur passe telle quelle (d'un seul coup ou par fractions) au produit ouvré ; 2° le capital *variable* employé à payer la main-d'œuvre. La valeur de ce capital n'est pas invariable, mais grandit dans le processus du travail, en créant la plus-value. Aussi faut-il, pour exprimer le degré d'exploitation du travail par le capital, comparer la plus-value non pas au capital total, mais au capital variable. La norme de la plus-value — expression employée par Marx pour désigner ce facteur — sera, dans notre exemple, de 6 contre 6 ou de 100 %.

La condition historique de la formation du capital réside d'abord dans l'accumulation d'un certain fonds en argent entre les mains des particuliers, la production de marchandises étant à un degré de développement relativement élevé ; ensuite dans l'existence d'ouvriers doublement « libres » — libres de vendre leur travail, sans rencontrer d'obstacles ni de limites d'aucune sorte, et libres parce que dépourvus de terre et de tous moyens de production — devenus des « prolétaires » qui n'ont d'autre moyen d'existence que la vente de leur travail.

L'augmentation de la plus-value est possible par deux procédés essentiels : par la prolongation de la journée de travail (« plus-value absolue ») et par la

réduction de la journée de travail nécessaire (« plus-value relative »). Marx, analysant le premier procédé, fait un tableau grandiose de la lutte de la classe ouvrière pour la réduction de la journée de travail et de l'intervention de l'Etat tendant à la prolonger (aux xvi^e et xvii^e siècles), puis à la réduire (législation sociale du xix^e siècle). Depuis la publication du *Capital*, l'histoire du mouvement ouvrier a, dans tous les pays civilisés du monde, ajouté à ce tableau une quantité énorme de faits nouveaux.

Analysant la formation de la plus-value relative, Marx étudie les trois principaux stades historiques de l'augmentation du rendement du travail par le capitalisme : 1^o la coopération, 2^o la division du travail et la manufacture, 3^o les machines et la grosse industrie. Avec quelle profondeur l'analyse de Marx révèle les traits caractéristiques fondamentaux du développement du capitalisme, on le voit, notamment par ce fait que l'étude de l'industrie artisanale russe fournit une illustration abondante à l'étude des deux premiers stades indiqués¹. Quant à l'action révolutionnaire de la grosse industrie, décrite par Marx en 1867, elle s'est manifestée durant le demi-siècle qui s'est écoulé depuis dans une série de pays « neufs » (Russie, Japon, etc.).

Plus loin, ce qu'il y a de plus important et de plus nouveau chez Marx, c'est l'analyse de l'*accumulation des capitaux*, c'est-à-dire de la transformation d'une partie de la plus-value en capital, et de l'emploi de cette partie non à la satisfaction des besoins ou des caprices du capitalisme, mais dans de nouvelles industries. Marx montre l'erreur de l'économie politique classique antérieure (à commencer par Adam Smith) d'après laquelle toute la plus-value transformée en capital s'ajoutait au capital variable. Elle se divise en réalité

1. Etude postérieure à l'œuvre de Marx (*Note du Trad.*).

en *moyens de production* plus capital variable. L'accroissement plus rapide du capital constant par rapport à celui du capital variable a, pour le procès de développement du capitalisme et de transformation du capitalisme en socialisme, une énorme importance.

Hâtant le remplacement des ouvriers par la machine et créant à un pôle la richesse et à l'autre la misère, l'accumulation de capitaux donne naissance à ce que l'on appelle la « réserve de l'armée du travail », l'« excédent relatif » de main-d'œuvre ou le « surpeuplement capitaliste », fait qui revêt des formes extrêmement variées et permet au capital d'élargir très rapidement la production. Cette possibilité, connexe au crédit et à l'accumulation de capitaux en moyens de production, nous donne entre autres l'explication des *crises* de surproduction qui se produisent périodiquement dans les pays capitalistes, à peu près tous les dix ans d'abord, puis dans des laps de temps moins rapprochés et moins fixes. L'accumulation de capitaux sur la base du capitalisme ne doit pas être confondue avec ce que l'on appelle l'accumulation primitive caractérisée par la séparation violente du travailleur et des moyens de production, par la spoliation des paysans, par l'expropriation des terres communales, par le système colonial, les dettes d'Etat, les tarifs douaniers protecteurs, etc. L'« accumulation primitive » crée, à un pôle, le prolétaire « libre », à l'autre le détenteur de l'argent, le capitaliste.

Marx définit en ces termes la « tendance historique de l'accumulation capitaliste » (*Le Capital*, 1^{er} vol.) :

L'expropriation des producteurs directs se fait avec le vandalisme le plus impitoyable et sous la poussée des passions les plus infâmes, les plus ignobles, les plus mesquines et les plus haineuses. La propriété privée, gagnée par le travail personnel et que l'individu libre a créée en s'identifiant en quelque sorte avec les conditions de son travail, fait place à la

propriété privée capitaliste, qui repose sur l'exploitation du travail d'autrui, dont la liberté n'est qu'apparente.

Dès que ce processus de transformation a suffisamment décomposé, pour le fond aussi bien que pour la forme, la vieille société; dès que les ouvriers ont été changés en prolétaires et leurs conditions de travail en capital; dès que le mode de production capitaliste se suffit à lui-même, la socialisation progressive du travail et la transformation consécutive de la terre et des autres moyens de production en moyens de production communs, parce que socialement exploités, et par suite l'expropriation des propriétaires privés prennent une forme nouvelle.

Cette expropriation s'opère par le jeu des lois immanentes de la production capitaliste elle-même, par la centralisation des capitaux. Chaque capitaliste en tue beaucoup d'autres. Concurremment avec cette centralisation, ou l'expropriation de beaucoup de capitalistes par quelques-uns, se développent la forme coopérative, sur une échelle de plus en plus grande, du procès de travail, l'application raisonnée de la science à la technique, l'exploitation systématique du sol, la transformation des moyens particuliers de travail en moyens ne pouvant être utilisés qu'en commun, l'économie de tous les moyens de production par leur utilisation comme moyens de production d'un travail social combiné, l'entrée de tous les peuples dans le réseau du marché mondial, et par conséquent le caractère international du régime capitaliste. A mesure que diminue le nombre des grands capitalistes, qui accaparent et monopolisent tous les avantages de ce procès de transformation, on voit augmenter la misère, l'oppression, l'esclavage, la dégénérescence, l'exploitation, mais également la révolte de la classe ouvrière qui grossit sans cesse et qui a été dressée, unie, organisée, par le mécanisme même du procès de production capitaliste. Le monopole du capital devient l'entrave du mode de production qui s'est développé avec lui et par lui. La centralisation des moyens de production et la socialisation du travail arrivent à un point où elles ne s'accommodent plus de leur enveloppe capitaliste et la font éclater. La dernière heure de la propriété privée capitaliste a sonné. Les expropriateurs sont expropriés à leur tour...

La production capitaliste engendre, avec la fatalité d'un procès naturel, sa propre négation.

L'analyse, donnée par Marx dans le tome II du *Capital* de la reproduction du capital social, considéré dans son ensemble, est aussi neuve et d'une haute importance. Ici encore, Marx envisage non un fait individuel, mais un fait général, non une fraction de l'économie sociale, mais cette dernière dans sa totalité. Cor-

rigeant l'erreur mentionnée plus haut des classiques, Marx divise toute la production sociale en deux grandes catégories : 1° la production des moyens de production et 2° la production d'articles de consommation; après quoi il approfondit, à l'aide de chiffres donnés à titre d'exemple, l'étude de la circulation du capital social tout entier, tant dans sa reproduction en ses proportions antérieures que dans l'accumulation.

Le problème de la *norme moyenne du bénéfice* est résolu dans le troisième tome du *Capital*, d'après la loi de la valeur, ce qui constitue un progrès considérable de la science économique. L'analyse de Marx, porte sur la masse des phénomènes économiques, sur l'ensemble de l'économie sociale, et non pas sur des cas isolés ou sur l'aspect extérieur de la concurrence auxquels l'économie politique vulgaire ou la théorie moderne de la « limite d'utilité » bornaient leur connaissance; la science économique fait là un grand pas en avant. Marx analyse d'abord l'origine de la plus-value, pour examiner ensuite comment elle se subdivise en bénéfices, revenus et rente foncière. Le bénéfice, c'est le rapport de la plus-value à l'ensemble du capital engagé dans l'entreprise. Le capital des « entreprises d'une structure supérieure » (celles où le capital constant dépasse dans des proportions supérieures à la moyenne le capital variable) donne un taux de bénéfices inférieur à la moyenne. Le capital des « entreprises d'une structure inférieure » donne un taux de bénéfices supérieur à la moyenne. La concurrence entre les capitaux, leur libre passage d'une branche dans l'autre réduisent, dans les deux cas, le bénéfice à un taux moyen. La somme des valeurs de toutes les marchandises d'une société donnée coïncide avec la somme des prix des marchandises, mais, dans les différentes entreprises et dans les différentes branches de la production, les marchandises sont vendues sous l'influence de la concurrence, non d'après

leur valeur, mais d'après les *prix de production* (ou prix économiques) égaux au capital dépensé plus le bénéfice moyen.

Ainsi l'écart entre les prix d'une part, les valeurs et l'égalité du bénéfice de l'autre, fait incontestable que chacun connaît, est parfaitement expliqué par Marx d'après la loi de la valeur, la somme des valeurs de l'ensemble des marchandises concordant avec la somme des prix. Mais la réduction de la valeur (sociale) aux prix (individuels) n'est pas simple et directe, mais au contraire très compliquée; dans une société de producteurs isolés, uniquement reliés les uns aux autres par le marché, l'action des lois ne peut actuellement se manifester que sous une forme moyenne, sociale, générale, en redressant les écarts individuels de sens divers.

L'accroissement du rendement du travail signifie l'accroissement le plus rapide du capital constant relativement au capital variable. Et la plus-value étant fonction du seul capital variable, on conçoit que le taux du bénéfice (le rapport de la plus-value à l'ensemble du capital et non seulement à sa partie variable) ait tendance à baisser. Marx approfondit l'analyse de cette tendance et des circonstances qui la dissimulent ou la contrarient.

Sans nous arrêter à résumer les chapitres extrêmement intéressants du troisième volume consacrés au capital bancaire, commercial et financier, nous aborderons le plus essentiel : la théorie de la *rente foncière*. Dans les pays capitalistes, la superficie des terres étant limitée, puisqu'elle est tout entière occupée par de petits cultivateurs, les prix des produits agricoles sont établis d'après les frais de culture sur un terrain non pas moyen, mais de qualité inférieure, et d'après les conditions de transport — des produits jusqu'au marché — non pas moyennes, mais les plus défavorables. La différence entre ce prix et le prix de production sur

des terrains de qualité supérieure (ou dans des conditions meilleures) donne la rente *différentielle*. Analysant minutieusement celle-ci, montrant qu'elle provient des différents degrés de fertilité des divers terrains ainsi que de la différence des capitaux investis dans la culture, Marx met en lumière (voir aussi la *théorie de la plus-value*, où la critique de Robertus mérite une attention particulière) l'erreur de Ricardo qui soutient que la rente différentielle n'apparaît qu'à la suite du passage successif de terrains meilleurs à des terrains de qualité inférieure. Il se produit, au contraire, des transitions inverses, les terrains passant d'une catégorie à une autre (en raison du progrès de la technique agricole, de la croissance des villes, etc.), et la fameuse « loi de la diminution progressive de la fertilité du sol » n'est qu'une profonde erreur, attestant le désir de mettre au compte de la nature les défauts, les faiblesses et les contradictions du capitalisme. Ensuite, l'égalité du bénéfice dans toutes les branches de l'industrie et de l'économie nationale en général suppose une complète liberté de concurrence, la liberté de transférer le capital d'une branche dans l'autre. Mais la propriété privée du sol crée un monopole et un obstacle à ce libre transfert. Ce monopole étant donné, les produits de l'agriculture, qui se distingue par une organisation du capital d'un degré inférieur et donnant par suite une norme individuelle plus élevée de bénéfices, n'entrent pas dans le jeu entièrement libre de l'égalisation de la norme du bénéfice; le propriétaire foncier, étant un monopolisateur, a la possibilité de maintenir les prix au-dessus de la moyenne, et ce prix de monopole donne naissance à la *rente absolue*. La rente différentielle ne peut être abolie en régime capitaliste, la rente absolue peut l'être par exemple sous le régime de la nationalisation du sol, le sol devenant propriété de l'Etat. Le passage du sol entre les mains

de l'Etat signifierait la suppression du monopole des propriétaires fonciers et l'avènement, dans l'agriculture, d'une liberté de concurrence plus large et plus complète. C'est pourquoi, dit Marx, les radicaux bourgeois ont, plus d'une fois, dans l'histoire, formulé cette revendication. Sa théorie du bénéfice moyen du capital et de la rente foncière absolue, Marx l'expose avec concision, en termes d'une remarquable clarté, accessibles à chacun, dans sa lettre à Engels du 2 août 1862 (*Correspondance*, vol. III ; voir aussi sa lettre du 9 août 1862). Il importe également de signaler, à propos de l'histoire de la rente foncière, l'analyse de Marx montrant la transformation de la rente-travail (le paysan travaillant la terre du seigneur, crée un produit supplémentaire), en rente-produits ou en rente naturelle (le paysan crée sur sa terre un produit supplémentaire qu'il livre au seigneur en vertu d'une « contrainte non-économique »), puis en rente-argent (la même rente en nature transformée en argent — la « redevance » dans l'ancienne Russie — par le développement de la production de marchandises) et, enfin, en rente capitaliste quand apparaît à la place du paysan, dans l'agriculture, le patron qui fait travailler la terre par une main-d'œuvre salariée. En rapport avec cette analyse de la « genèse de la rente foncière capitaliste », notons les vues profondes de Marx sur l'évolution du capitalisme dans l'agriculture (vues présentant une importance particulière pour les pays arriérés tels que la Russie).

La transformation de la rente naturelle en rente-argent, loin de suivre nécessairement la formation de la classe des journaliers vendant leur travail à la journée, la précède. Dans la période de la formation de cette classe, lorsqu'elle n'existe encore qu'à l'état sporadique, les paysans plus aisés, tenus au paiement de redevances, s'accoutument naturellement à exploiter à leur compte les prolétaires ruraux, de même qu'au temps de la féodalité les serfs cossus avaient à leur tour des serfs. Ces paysans acquièrent ainsi, graduellement, la possibilité d'accumuler quelques biens et de devenir eux-mêmes des capitalistes.

Il se crée par conséquent, parmi les anciens possesseurs de la terre dirigeant eux-mêmes des exploitations agricoles, une pépinière de fermiers capitalistes, dont le développement est conditionné par le développement général de la production capitaliste en dehors de l'agriculture (*Le Capital*, t. III).

L'expropriation et l'expulsion d'une partie de la population rurale ne font pas que « libérer » pour le capital industriel des ouvriers dépouillés de leurs moyens d'existence et de leurs instruments de travail, elles créent aussi le marché intérieur (*Le Capital*, t. I^{er}).

La misère et la ruine de la population rurale deviennent à leur tour, pour le capital, les créateurs d'une réserve de l'armée du travail. Dans tous les pays capitalistes, une partie de la population rurale « se transforme sans cesse en population urbaine ou industrielle (c'est-à-dire non agricole). Cette source d'excédents relatifs de la population ne cesse pas de couler... L'ouvrier rural voit son salaire réduit au niveau le plus bas, et il a toujours un pied dans le marais du paupérisme » (*Le Capital*, t. I^{er}).

La propriété privée du paysan cultivant sa terre est la base de la petite production agricole, la condition de sa prospérité et de son développement jusqu'à une forme classique. Mais cette petite production n'est compatible qu'avec les cadres étroits, primitifs, de la production et de la société...

L'exploitation des paysans (en régime capitaliste) ne diffère de l'exploitation du prolétariat industriel que par la forme. Le capitalisme est, dans les deux cas, l'exploiteur. Des capitalistes exploitent individuellement les paysans à l'aide des hypothèques et de l'usure; la classe capitaliste exploite la classe paysanne à l'aide de la fiscalité gouvernementale... La parcelle du paysan n'est qu'un prétexte permettant au capitaliste de tirer de la terre un bénéfice, un usufruit et une rente, en laissant au paysan le soin d'arracher son salaire comme il l'entend.

D'ordinaire le paysan livre même à la société capitaliste, c'est-à-dire à la classe capitaliste, une partie de son salaire et tombe « tout en étant propriétaire, au niveau du fermier irlandais ». Quelle est « l'une des causes qui font que dans les pays où prévaut la petite

propriété agricole, le prix du pain est inférieur à ce qu'il est dans les pays où règne le mode capitaliste de la production » ? C'est que le paysan y livre sans compensation à la société (c'est-à-dire à la classe capitaliste) une partie du produit supplémentaire. Aussi le bas prix est-il « la conséquence de la pauvreté des producteurs et nullement du rendement élevé de leur travail ». En régime capitaliste la petite propriété agricole, forme normale de la petite production, végète, dépérit et se meurt.

Le socialisme

On voit par ce qui précède que l'inéluctabilité de la transformation de la société capitaliste en société socialiste est exclusivement, entièrement, déduite par Marx de la loi économique qui régit le mouvement de la société moderne. La socialisation du travail, progressant de plus en plus rapidement sous des milliers de formes et qui s'est manifestée avec une vigueur particulière au cours du demi-siècle écoulé depuis la mort de Marx par la croissance de la grande industrie, des cartels, des syndicats, des trusts capitalistes, et aussi par le développement fabuleux des proportions et de la puissance du capital financier, telle est la principale garantie matérielle de l'avènement inéluctable du socialisme. Le moteur intellectuel et moral de cette transformation, son agent physique, c'est le prolétariat éduqué par le capitalisme lui-même. Sa lutte avec la bourgeoisie revêtant des formes de plus en plus diverses et riches de contenu, devient inévitablement une lutte politique tendant à la conquête du pouvoir politique par le prolétariat (dictature du prolétariat). La socialisation de la production ne peut pas ne pas amener la transformation des moyens de production en propriété sociale, « l'expropriation des expropriateurs ». Hausse prodigieuse du rendement du travail, diminu-

tion de la journée de travail, substitution d'un travail collectif perfectionné aux vestiges, aux ruines de la production primitive, éparpillée, telles sont les conséquences directes de cette transformation. Le capitalisme rompt définitivement les liens de l'agriculture et de l'industrie, préparant en même temps, à son plus haut degré de développement, la reconstitution de ce lien par de nouveaux éléments, la liaison de l'industrie et de l'agriculture sur la base de l'application consciente des sciences, de la combinaison du travail collectif, d'une nouvelle répartition de la population (entraînant à la fois la fin de l'abandon des campagnes, de leur sauvagerie, de leur éloignement du monde et celle du rassemblement antinaturel de masses énormes dans les grandes villes). Une nouvelle forme de famille, la condition nouvelle de la femme et de l'éducation des générations montantes, sont préparées par les formes supérieures du capitalisme moderne :

Le travail de la femme et des enfants et la désagrégation de la famille patriarcale par le capitalisme revêtent inévitablement dans la société moderne les formes les plus terribles, les plus néfastes et les plus repoussantes. Il n'en est pas moins vrai que la grande industrie, réservant aux femmes, aux apprentis et aux enfants des deux sexes, en dehors du foyer, un rôle décisif dans le processus de la production socialement organisée, crée la base économique d'une forme supérieure de la famille et de relations entre les sexes. Il va de soi qu'il est tout aussi absurde de considérer comme absolue la forme germano-chrétienne de la famille que de considérer comme telle sa forme romaine-antique, ou grecque-antique, ou orientale, formes qui, d'ailleurs, se rattachant aux autres, constituent, dans l'histoire, une série unique de développement. Il est évident que la formation d'un personnel ouvrier combiné comprenant des personnes des deux sexes et d'âges différents, si elle est sous sa forme élémentaire, spontanée, grossière, capitaliste — l'ouvrier existant pour le processus de la production et non le processus de la production pour l'ouvrier — une cause pestilentielle d'esclavage et de mort, doit devenir au contraire, inévitablement, dans de certaines conditions la cause d'un développement humain (*Le Capital*, tome 1^{er}, fin du chapitre XIII).

Le système des fabriques nous montre le germe de l'éducation de l'avenir qui unira pour tous les enfants au-dessus d'un

certain âge le travail productif à l'instruction et à la gymnastique... et ce ne sera pas une simple méthode poursuivant l'accroissement de la production sociale, mais la seule méthode capable de produire des hommes à développement complet. (*Ibid.*).

Le socialisme de Marx place sur la même assise historique, et non pas seulement au sens de l'explication du passé, mais aussi dans celui de la prévision hardie de l'avenir et d'une audacieuse activité pratique tendant à sa réalisation, les questions de nationalité et d'Etat. Les nations sont le produit inévitable et la forme inévitable de l'époque bourgeoise de l'évolution sociale. La classe ouvrière n'a pas pu s'affermir, mûrir, se constituer autrement que dans les limites de la nation, sans être nationale (bien qu'elle ne le soit pas du tout au sens où l'entend la bourgeoisie). Mais le développement du capitalisme travaille sans cesse à détruire les frontières nationales, supprimant les particularités nationales et substituant les antagonismes de classe aux antagonismes nationaux. Dans les pays capitalistes avancés, c'est donc une vérité absolue que les ouvriers n'ont pas de patrie et que l'union des efforts des ouvriers des pays civilisés tout au moins est une des premières conditions de l'émancipation du prolétariat (*Manifeste Communiste*).

L'Etat, forme organisée de la violence, surgit nécessairement, à un certain degré du développement social, lorsque la société s'est divisée en classes irréconciliablement ennemies, lorsqu'elle ne pourrait pas exister sans un pouvoir formellement situé au-dessus d'elle et jouissant vis-à-vis d'elle d'une certaine indépendance. Né parmi les antagonismes de classe,

...l'Etat devient l'instrument de la classe la plus forte, économiquement dominante, qui devient aussi grâce à lui la classe politiquement dominante et acquiert ainsi de nouveaux moyens de se soumettre et d'exploiter la classe opprimée. Ainsi l'Etat antique fut avant tout l'Etat des propriétaires d'esclaves, l'Etat destiné à maintenir les esclaves dans l'obéissance; l'Etat féodal fut l'organe de la noblesse pour la soumission des paysans as-

servis et l'Etat représentatif d'aujourd'hui est l'instrument de l'exploitation des ouvriers salariés par les capitalistes (Engels, *Les origines de la Famille, de la Propriété privée et de l'Etat* ; les idées exposées dans ce livre sont aussi celles de Marx).

La forme la plus libre et la plus progressive de l'Etat bourgeois, la république démocratique, n'élimine nullement ce fait, ne faisant qu'en modifier la forme (liaison du gouvernement et de la Bourse, vénalité directe et indirecte des fonctionnaires et de la presse, etc., etc.). Amenant à la suppression des classes, le socialisme conduit par là même à l'abolition de l'Etat. Engels écrit dans l'*Anti-Dühring* :

Le premier acte de l'Etat agissant vraiment comme le représentant de la société entière — l'expropriation des moyens de production au profit de la société entière — sera aussi son dernier acte indépendant d'Etat. L'intervention du pouvoir gouvernemental dans les relations sociales deviendra superflue dans un domaine, puis dans un autre, puis dans un troisième et prendra fin d'elle-même. L'administration des hommes sera remplacée par celle des choses et par la régularisation du procès de la production. L'Etat ne sera pas aboli, il mourra de mort naturelle. La société organisant la production sur la base des associations égales et libres de producteurs relèguera la machine de l'Etat à sa véritable place de ce temps : au musée des antiquités, à côté du rouet et de la hache de bronze (ENGELS : *Les origines de la famille*).

Il nous est enfin nécessaire d'indiquer, pour préciser l'attitude du socialisme de Marx envers le petit paysan qui restera tel à l'époque de l'expropriation des expropriateurs, cette déclaration d'Engels exprimant les idées de Marx :

Maitres du pouvoir, nous ne songerons pas à exproprier par la force les petits paysans (avec ou sans indemnité, peu importe), ce que nous serons obligés de faire à l'égard des grands propriétaires fonciers. Notre tâche à l'égard des petits paysans sera d'abord de transformer leur production individuelle et leur propriété individuelle en coopération, mais pas par la contrainte, par l'exemple, et en leur offrant à cette fin le concours de la société. Nous aurons naturellement alors des forces suffisantes pour démontrer au paysan les avantages de cette transformation, avantages qu'il faut dès aujourd'hui lui faire connaître (ENGELS : *La question agraire en Occident, Neue Zeit, 1894.*)

La tactique de la lutte de classe du prolétariat

Fixé dès 1844-45 sur l'une des insuffisances essentielles de l'ancien matérialisme, insuffisance consistant en ce qu'il ne sut pas comprendre les conditions et apprécier la portée d'une activité pratique révolutionnaire, Marx, toute sa vie, consacra parallèlement à ses travaux théoriques, une attention concentrée aux questions de tactique de la lutte de classe du prolétariat. A cet égard toutes les œuvres de Marx nous fournissent la documentation la plus riche et sa correspondance avec Engels, éditée en 1913, en quatre volumes, nous est surtout précieuse. Cette documentation est encore loin d'être réunie, étudiée, classée tout entière. Aussi devons-nous nous borner ici aux remarques les plus générales et les plus brèves, soulignant toutefois que Marx considérait avec raison le matérialisme sans cet aspect comme équivoque, unilatéral et non viable. La fin essentielle de la tactique du prolétariat, Marx la définissait en accord rigoureux avec toutes les prémisses de sa conception matérialiste dialectique. Seule la connaissance objective de l'ensemble des rapports de toutes les classes sans exception d'une société donnée, et par conséquent la connaissance du degré objectif du développement de cette société, ainsi que des rapports existant entre elle et d'autres, peut servir d'appui à une juste tactique de la classe avancée. Au cours de l'étude nécessaire, toutes les classes et tous les pays doivent être considérés non à l'état statique mais à l'état dynamique, c'est-à-dire non à l'état d'immobilité mais à l'état de mouvement (mouvement dont les lois sont déterminées par les conditions économiques de l'existence de chaque classe).

Le mouvement est à son tour considéré non seulement du point de vue du passé mais aussi de celui de l'avenir, et non pas à la piètre manière des évolution-

nistes qui ne voient que des transformations lentes, mais dialectiquement : « Vingt années valent un jour au cours de grands événements historiques, écrivait Marx à Engels, bien qu'il puisse ensuite survenir des jours concentrant en eux vingt années » (*Correspondance*, t. III). A chaque degré de développement, à chaque moment, la tactique du prolétariat doit tenir compte de cette dialectique objectivement inévitable de l'histoire humaine, d'une part, en utilisant, pour développer la conscience, les forces et la capacité de combat de la classe avancée, les époques de stagnation politique ou de développement lent, dit pacifique, et de l'autre en orientant tout ce travail d'utilisation vers le but final du mouvement de la classe donnée et en créant en lui la capacité de résoudre pratiquement les grandes tâches des grandes journées qui concentrent en elles des vingt années. Deux raisonnements de Marx sont surtout importants en cette matière : l'un formulé dans la *Misère de la Philosophie* sur la lutte économique et les organisations économiques du prolétariat, et l'autre formulé dans le *Manifeste communiste* sur les tâches politiques du prolétariat. Voici le premier :

La grande industrie rassemble sur un seul point une masse d'hommes inconnus les uns des autres. La concurrence divise leurs intérêts. Mais la défense des salaires, cet intérêt général vis-à-vis du patron, unit des hommes d'abord isolés, les amène à former des groupes et à se défendre, guidés par une idée commune de résistance en coalition. La coalition des ouvriers en présence du capital toujours uni leur devient plus nécessaire que la défense du salaire... Dans cette lutte, véritable guerre civile, tous les éléments des futures batailles s'unissent et se développent. Arrivée à ce point, la coalition revêt un caractère politique.

Nous avons ici le programme et la tactique de la lutte économique et du mouvement syndical esquissés à l'avance pour quelques dizaines d'années, pour toute la longue époque de préparation des forces du prolétariat à la bataille future.

Il convient de rapprocher de ce texte les nombreux exemples tirés par Marx et Engels du mouvement ouvrier anglais, sur les cas où la prospérité économique suscite des tentatives de corrompre les ouvriers (*Correspondance avec Engels*, t. 1^{er}) et de les détourner de la lutte, sur la façon dont cette prospérité démoralise en général les ouvriers (*Correspondance*, t. II), sur la façon dont s'embourgeoise le prolétariat anglais : « La nation la plus bourgeoise de toutes les nations (il s'agit de la nation anglaise) veut visiblement avoir à la fin des fins, à côté de la bourgeoisie, une aristocratie bourgeoise et un prolétariat bourgeois » (*id.*, t. II) ; « l'énergie révolutionnaire » du prolétariat disparaît (*id.*, t. III), il faudra attendre plus ou moins longtemps que les ouvriers anglais « se débarrassent de leur apparente démoralisation bourgeoise » (*id.*, t. III) ; le mouvement ouvrier anglais manque de « l'ardeur des chartistes » (1866, *id.*, t. III) ; les chefs ouvriers anglais se modèlent sur un « type moyen intermédiaire entre le bourgeois radical et l'ouvrier » (sur Kolywoke, *id.*, t. IV) ; en raison du monopole de l'Angleterre et tant que ce monopole subsistera « il n'y aura rien à faire avec l'ouvrier anglais » (*id.*, t. IV). La tactique de la lutte économique en rapport avec la marche générale (et avec l'issue) du mouvement ouvrier est examinée ici avec une ampleur remarquable d'un point de vue universel, dialectique, authentiquement révolutionnaire.

Le *Manifeste communiste* énonce sur la tactique de la lutte politique le principe essentiel du marxisme : les communistes luttent au nom des fins immédiates et des intérêts de la classe ouvrière, mais défendent aussi l'avenir du mouvement. C'est en vertu de ce principe que Marx soutint en 1848 en Pologne le parti de la *Révolution agraire*, qui avait allumé en 1846 l'insurrection de Cracovie. En Allemagne, en 1848-49, Marx soutint la démocratie révolutionnaire la plus extrême ; il ne

rétracta jamais par la suite ce qu'il avait dit alors sur la tactique. Il considérait la bourgeoisie allemande comme un élément « enclin dès le début à trahir le peuple » (seule l'alliance avec les paysans aurait pu lui permettre d'atteindre pleinement ses fins) « et à conclure un compromis avec les représentants couronnés de la vieille société ».

Voici l'analyse finale donnée par Marx de la situation de classe de la bourgeoisie allemande à l'époque de la révolution démocratique bourgeoise. Cette analyse nous offre, soit dit entre parenthèses, un modèle du raisonnement matérialiste qui considère la société dans son mouvement, et pas seulement par l'aspect du mouvement tourné vers le passé :

Sans foi en lui-même, sans foi dans le peuple, murmurant devant les couches supérieures, tremblant devant les couches inférieures... épouvanté par l'orage mondial, ne faisant nulle part preuve d'énergie, mais portant partout le plagiat... dépourvu d'initiative... — c'est un vieillard maudit condamné à diriger en vertu des intérêts de sa sénilité les premiers élans d'un peuple jeune et sain (*Nouvelle gazette rhénane*, 1848, voir l'*Héritage littéraire*, tome III).

Près de 20 ans après, dans une lettre à Engels (*Correspondance*, t. III), Marx disait que la révolution de 1848 avait échoué, la bourgeoisie ayant préféré la paix dans l'esclavage à la seule perspective de combattre pour la liberté. L'époque des révolutions de 1848-49 close, Marx se dressa contre toutes les tentatives de jouer avec la révolution (Shapper, Willich et la lutte contre eux), exigeant que l'on sût travailler à la nouvelle époque où devaient se préparer sous une « paix » apparente de nouvelles révolutions. Dans quel esprit Marx entendait que ce travail fût dirigé, on le voit par l'appréciation suivante qu'il donna de la situation en Allemagne à l'époque de la pire réaction en 1856 : « Tout dépendra en Allemagne de la possibilité de soutenir la révolution prolétarienne au moyen de quelque

deuxième édition de la guerre des paysans » (*Correspondance* avec Engels, t. II). Tant que la révolution démocratique bourgeoise ne fut pas achevée en Allemagne, Marx porta toute son attention, en matière de tactique du prolétariat socialiste, sur le développement de l'énergie démocratique des paysans. Il considéra, entre autres, Lassalle comme trahissant objectivement le mouvement ouvrier au profit de la Prusse (*Corr.*, t. III), parce que Lassalle faisait des avances aux propriétaires fonciers et au nationalisme prussien.

Il est vil — écrivait Engels en 1865, au cours d'un échange de vues avec Marx, avec qui il préparait une manifestation commune dans la presse — de ne s'attaquer au nom du prolétariat, dans un pays agricole, qu'au bourgeois, oubliant ainsi l'exploitation patriarcale des ouvriers agricoles courbés sous le bâton d'une noblesse féodale (*Corr.*, t. III).

De 1864 à 1870, la révolution bourgeoise démocratique tirant en Allemagne à sa fin, au moment où les classes exploiteuses de Prusse et d'Autriche se disputaient les moyens de terminer cette révolution *par en haut*, Marx ne se bornait pas à condamner Lassalle pour ses coquetteries avec Bismarck, il corrigeait aussi Liebknecht qui tombait dans l'austrophilie et défendait le particularisme; Marx exigeait une tactique révolutionnaire qui combattît tout aussi impitoyablement Bismarck que les austrophiles, une tactique qui ne s'adaptât pas avec complaisance au vainqueur, le *junker* prussien, mais qui recommençât immédiatement les hostilités contre lui, précisément sur le terrain créé par les victoires militaires de la Prusse (*Correspondance* avec Engels, t. III) ¹.

Dans sa célèbre adresse à l'Internationale, du 9 septembre 1870, Marx met en garde le prolétariat français contre toute insurrection prématurée. Mais

1. Marx revient sur ce sujet dans une dizaine de passages de sa *Correspondance*, t. III.

celle-ci s'étant produite (1871), Marx salue avec enthousiasme l'initiative révolutionnaire des masses qui « montent à l'assaut du ciel » (*Lettres à Kugelmann*). La défaite de l'action révolutionnaire fut dans cette conjoncture comme en beaucoup d'autres, du point de vue du matérialisme dialectique, un moindre mal dans le cours général et le dénouement de la lutte prolétarienne que ne l'eût été l'abandon de la position occupée, la capitulation sans combat; cette capitulation eût démoralisé le prolétariat, miné sa combativité. Appréciant à sa juste valeur l'utilisation des moyens légaux de combat à une époque de marasme politique et de domination de la légalité bourgeoise, Marx condamna sans ménagement, de 1867 à 1868, après l'adoption des lois antisocialistes en Allemagne, la phrase révolutionnaire de Most, non sans blâmer tout aussi énergiquement, sinon davantage, l'opportunisme alors prédominant dans la social-démocratie officielle, qui n'avait pas su faire preuve sur l'heure de maîtrise d'elle-même, de fermeté, d'esprit révolutionnaire, et se montrer capable de répondre aux lois d'exception en passant au travail illégal (*Correspondance*, t. iv, lettres de Marx à Engels, cinq passages, voir aussi les lettres à Sorge).

Karl Marx

(*Souvenirs personnels*)¹

I

C'est en février 1865 que je vis Karl Marx pour la première fois. L'Internationale venait d'être fondée² au meeting de Saint-Martin's Hall, et j'arrivais de Paris pour l'entretenir des progrès qu'y faisait notre jeune mouvement. M. Tolain, aujourd'hui sénateur de la République bourgeoise, et l'un de ses représentants à la Conférence de Berlin³, m'avait donné une lettre de recommandation pour lui.

J'avais alors 24 ans. Je n'oublierai jamais l'impression qu'il produisit sur moi, lors de la première visite que je lui fis.

A cette époque, Marx était souffrant, et travaillait au premier volume du *Capital*, qui ne parut que deux ans plus tard, en 1867. Il craignait de ne pouvoir terminer son œuvre et faisait toujours bon accueil aux jeunes, car, disait-il, « il faut que je forme des hommes qui continueront après moi la propagande communiste ».

Karl Marx est un de ces hommes rares qui occupent

1. Ces *Souvenirs* ont paru en 1891 dans la *Neue Zeit*.

2. Le 28 septembre 1864.

3. Conférence convoquée par l'empereur allemand Guillaume II et ayant pour objet la protection des travailleurs (1890).

la première place à la fois dans les sciences et dans l'activité publique. Il les liait, d'ailleurs, d'une façon si étroite qu'il est impossible de le comprendre si on ne voit pas en même temps en lui le savant et le lutteur socialiste. Tout en estimant que toute science doit être cultivée pour elle-même et que, dans la recherche scientifique, on ne doit pas se soucier de ses conséquences éventuelles, il était cependant d'avis que le savant, s'il ne voulait pas s'abaisser lui-même, ne devait pas cesser de participer activement à la vie publique, et s'enfermer dans son cabinet de travail ou dans son laboratoire, comme une souris dans sa cage, sans jamais se mêler à la vie et aux luttes politiques et sociales de son temps.

« La science ne doit pas être un plaisir égoïste : ceux qui ont la chance de pouvoir se consacrer aux études scientifiques doivent être les premiers à mettre leurs connaissances au service de l'humanité ». « Travailler pour l'humanité », était une de ses devises favorites.

Il n'était pas venu au communisme à la suite de considérations sentimentales, quoiqu'il sympathisât profondément avec les souffrances des classes laborieuses : il y était venu par l'étude de l'histoire et de l'économie politique. Il prétendait que tout esprit impartial, que n'influencent pas des intérêts privés ou que n'aveuglent pas des préjugés de classe, devait arriver inévitablement aux mêmes conclusions que lui. Mais s'il étudiait sans idée préconçue le développement économique et politique des sociétés humaines, il n'écrivait cependant que dans la ferme intention de répandre les résultats de ses recherches et de donner une base scientifique au mouvement socialiste qui, à cette époque, se perdait dans les nuages de l'utopie. Il ne se manifestait publiquement que pour travailler au triomphe de la classe ouvrière, dont la mission historique est d'instaurer le communisme, aussitôt qu'elle sera parvenue à la direction politique et économique de la so-

ciété; de même que le rôle historique de la bourgeoisie, parvenue au pouvoir, a été de briser les liens féodaux qui paralysaient l'industrie et l'agriculture, d'établir la libre circulation des hommes et des biens, le libre contrat entre entrepreneurs et ouvriers, de centraliser les moyens de production et d'échange, sans se douter qu'elle préparait ainsi les éléments matériels et intellectuels de la future société communiste.

Marx ne bornait pas son activité au pays dans lequel il était né : « Je suis un citoyen du monde, disait-il, et je travaille là où je me trouve ». Et, en effet, partout où le conduisirent les événements et les persécutions politiques, en France, en Belgique, en Angleterre, il prit une part très active aux mouvements révolutionnaires qui s'y déroulèrent.

Mais ce n'est pas l'agitateur socialiste, c'est le savant qui m'apparut, pour la première fois, dans ce cabinet de travail de Maitland Park Road, où les camarades affluaient de tous les coins du monde civilisé, pour interroger le maître de la pensée socialiste. Cette chambre est devenue historique, et il faut la connaître pour pénétrer dans l'intimité de la vie intellectuelle de Marx.

Elle était située au premier étage, et la large fenêtre, qui y laissait pénétrer une abondante lumière, donnait sur le parc. Des deux côtés de la cheminée et vis-à-vis de la fenêtre il y avait des rayons remplis de livres, surchargés de paquets de journaux et de manuscrits. Vis-à-vis de la cheminée et de l'un des côtés de la fenêtre, il y avait deux tables pleines de papiers, de livres et de journaux. Au milieu de la pièce, à la place la plus éclairée, se trouvaient une petite et très simple table de travail, longue de trois pieds et large de deux pieds et un fauteuil en bois. Entre le fauteuil et les rayons de livres, face à la fenêtre, il y avait un divan en cuir sur lequel Marx s'étendait de temps en temps

pour se reposer. Sur la cheminée, il y avait encore des livres, mêlés à des cigares, des cigarettes, des paquets de tabac, des pèse-lettres, des photographies de ses filles, de sa femme, de Wilhelm Wolff¹ et de Frédéric Engels. Marx était grand fumeur. « *Le Capital* ne me rapportera jamais autant d'argent que m'en ont coûté les cigares que j'ai fumés en l'écrivant », me disait-il. Mais il était encore plus grand gaspilleur d'allumettes : il lui arrivait si souvent d'oublier sa pipe ou son cigare que, pour les rallumer, il usait une quantité incroyable de boîtes d'allumettes.

Marx ne permettait à personne de mettre de l'ordre, ou plutôt du désordre, dans ses livres et ses papiers. En réalité, le désordre n'était qu'apparent : tout était bien à sa place ; il trouvait toujours sans difficulté le livre ou le cahier dont il avait besoin. Même au cours d'une conversation, il s'interrompait souvent pour montrer dans le livre même la citation qu'il venait de faire ou le chiffre qu'il venait d'indiquer. Il ne faisait qu'un avec son cabinet de travail, dont les livres et les papiers lui obéissaient comme s'ils eussent été ses propres membres.

Dans la façon de placer ses livres, il ne tenait aucun compte de la symétrie : les in-quarto, les in-octavo et les brochures étaient confondus les uns avec les autres. Il ne les rangeait pas d'après leurs dimensions, mais d'après leur contenu. Ses livres lui servaient d'instruments de travail, au lieu d'être des objets de luxe. « Ce sont mes esclaves, disait-il, et ils doivent me servir comme je l'entends ». Il les maltraitait sans se soucier de leur format, de leur couverture, de la beauté du papier ou de l'impression, pliait les coins, couvrait les marges de coups de crayon et soulignait les pas-

1. Ami intime de Marx et d'Engels (1809-1864). Fit partie du Parlement de Francfort (1849), où il siégea à l'extrême-gauche. C'est à lui qu'est dédié le premier volume du *Capital*.

sages historiques. Il n'y inscrivait pas de notes, mais seulement, de loin en loin, un point d'exclamation ou d'interrogation, quand il arrivait qu'un auteur passât la mesure. Le système dont il se servait pour souligner lui permettait de retrouver très facilement le passage cherché. Il avait l'habitude de relire, après des années, ses cahiers de notes et les passages soulignés dans ses livres, pour les bien conserver dans sa mémoire, qui était remarquable. Il l'avait exercée dès sa jeunesse, selon le conseil de Hegel, en apprenant par cœur des vers écrits dans des langues qu'il ignorait.

Il connaissait par cœur Henri Heine et Goëthe, qu'il citait souvent dans sa conversation. Il lisait les poètes de toutes les littératures européennes. Tous les ans il relisait Eschyle dans le texte original. Il considérait Eschyle et Shakespeare comme les deux plus grands génies dramatiques de tous les temps. Il avait consacré à Shakespeare, pour lequel il avait une admiration sans bornes, des études approfondies. Il en connaissait tous les personnages sans exception. Toute la famille Marx professait une sorte de culte pour le grand dramaturge anglais; ses trois filles le connaissaient par cœur. Après 1848, voulant se perfectionner dans la connaissance de la langue anglaise, qu'il lisait déjà couramment, il rechercha et classa toutes les expressions particulières à Shakespeare; il en fit de même avec une partie de l'œuvre du polémiste anglais William Cobbet, pour lequel il avait une très grande estime. Dante et Robert Burns étaient parmi ses poètes favoris. Il éprouvait un grand plaisir à écouter ses filles déclamer ou chanter les satires ou les poèmes d'amour du poète écossais.

Cuvier, travailleur infatigable et l'un des maîtres de la science, avait installé au Muséum de Paris, dont il était le directeur, toute une série de cabinets de travail pour son usage personnel. Chacun d'entre eux était

destiné à une sorte d'occupation particulière et contenait les livres, instruments et matériel anatomique nécessaires. Quand il se sentait fatigué d'un travail, Cuvier entraînait dans un autre cabinet et se livrait à un autre genre d'étude. Ce simple changement d'occupations intellectuelles était pour lui, dit-on, un repos. Marx était un travailleur aussi infatigable que Cuvier, mais n'avait pas les moyens comme lui de se faire installer plusieurs cabinets de travail. Il se reposait en allant et venant dans sa chambre; de la porte à la fenêtre, le passage était marqué par une raie où le tapis était usé jusqu'à la corde, et aussi nettement tracée qu'une piste dans une prairie. De temps en temps, il s'étendait sur le divan et lisait un roman; il en lisait jusqu'à deux ou trois à la fois, allant de l'un à l'autre. Il était, comme Darwin, grand liseur de romans. Il aimait surtout ceux du dix-huitième siècle et particulièrement le *Tom Jones*, de Fielding. Les auteurs modernes qui le tentèrent le plus étaient Paul de Kock, Charles Lever, Alexandre Dumas père et Walter Scott. Il considérait *Old Mortality*, de ce dernier auteur, comme une œuvre magistrale. Il aimait les contes gais et les récits d'aventures. Ses romanciers préférés étaient Cervantès et Balzac. Il voyait dans *Don Quichotte* l'épopée de la chevalerie mourante, dont les vertus allaient devenir, dans le monde bourgeois naissant, un objet de moquerie et de ridicule. Il avait une telle admiration pour Balzac qu'il se proposait d'écrire un ouvrage critique sur la *Comédie humaine*, dès qu'il aurait terminé son œuvre économique. Balzac ne fut pas seulement l'historien de la société de son temps, mais aussi le créateur de types prophétiques qui, à l'époque de Louis-Philippe, n'existaient encore qu'à l'état embryonnaire et ne se développèrent complètement qu'après sa mort, sous Napoléon III. Marx lisait couramment toutes les langues européennes et en écrivait trois : l'allemand, le français et l'anglais, à l'étonnement

de ceux qui possédaient ces langues. « Une langue étrangère est une arme dans la lutte pour l'existence », avait-il l'habitude de dire. Il avait pour les langues une grande facilité dont héritèrent ses filles. A l'âge de 50 ans, il entreprit l'étude du russe, et, quoique cette langue n'eût aucun rapport étymologique avec les autres langues modernes qu'il connaissait, il en savait assez au bout de six mois pour pouvoir lire dans le texte les poètes et écrivains russes qu'il aimait le plus : Pouchkine, Gogol et Chtchédrine. Ce qui le détermina à entreprendre l'étude du russe, ce fut le désir de lire les documents rédigés par les commissions d'enquêtes officielles, documents dont le gouvernement du tsar empêchait la divulgation, à cause de leurs révélations effroyables. Des amis dévoués les avaient envoyés à Marx, qui fut certainement le seul économiste de l'Europe occidentale à en avoir connaissance.

Outre les poètes et les romanciers, Marx avait encore un autre genre de distraction : les mathématiques, qu'il aimait tout particulièrement. L'algèbre était pour lui un réconfort moral et lui servit de refuge aux moments les plus douloureux de son existence mouvementée. Pendant la dernière maladie de sa femme, il lui fut impossible de s'occuper, comme à l'ordinaire, de ses travaux scientifiques; il ne pouvait échapper à l'impression que les souffrances de sa compagne exerçaient sur son esprit qu'en se plongeant dans les mathématiques. C'est pendant cette douloureuse période qu'il rédigea un travail sur le calcul infinitésimal, travail d'une grande valeur s'il faut en croire les mathématiciens qui le connaissent, et qu'on se propose de publier avec ses œuvres complètes. Il retrouvait dans les mathématiques supérieures le mouvement dialectique sous sa forme la plus logique et la plus simple en même temps. D'après lui, une science n'était vraiment développée que quand elle pouvait utiliser les mathématiques.

La bibliothèque de Marx, qui comptait plus de mille volumes, soigneusement rassemblés au cours d'une longue vie consacrée aux recherches scientifiques, ne lui suffisait cependant pas, et c'est pourquoi il fut pendant prisait très fort le catalogue. Ses adversaires eux-mêmes des années un hôte assidu du British Museum, dont il étaient obligés de reconnaître l'étendue et la profondeur de son savoir, non seulement dans son domaine spécial, l'économie politique, mais aussi dans le domaine de l'histoire, de la philosophie et de la littérature universelle.

Quoiqu'il se couchât à une heure très avancée de la nuit, il était toujours debout entre huit et neuf heures du matin, absorbait son café noir, parcourait les journaux et se rendait ensuite dans son cabinet de travail, où il restait jusqu'à deux ou trois heures après minuit. Il n'interrompait son travail que pour prendre ses repas et faire, le soir, une promenade, du côté de Hampstead Heath, quand le temps le permettait. Dans la journée, il dormait une heure ou deux sur son canapé. Pendant sa jeunesse, il lui arrivait fréquemment de consacrer des nuits entières au travail. Le travail lui était devenu une passion; il l'absorbait tellement qu'il en oubliait souvent le manger. A l'heure des repas, il fallait l'appeler plusieurs fois avant qu'il descendit dans la salle à manger. Et à peine avait-il avalé la dernière bouchée qu'il remontait dans son cabinet. C'était un très petit mangeur; il souffrait même d'un manque d'appétit qu'il s'efforçait de combattre au moyen de mets fortement épicés, tels que le jambon, le poisson fumé, le caviar et les cornichons. Son estomac payait pour l'activité colossale de son cerveau. Il sacrifiait tout le corps au cerveau : penser était sa plus grande jouissance. Je l'ai souvent entendu répéter le mot de Hegel, le maître de la philosophie du temps de sa jeunesse : « La pensée criminelle d'un bandit est plus grande et plus noble que toutes les merveilles du ciel ».

Il devait être d'une constitution extrêmement vigoureuse pour pouvoir supporter ce genre de vie exténuant et ce travail intellectuel épuisant. Il était d'ailleurs très fort, d'une taille au-dessus de la moyenne, les épaules larges, la poitrine bien développée et les membres bien proportionnés, quoique le tronc fût un peu trop long par rapport aux jambes, ce qui est fréquent dans la race juive. S'il avait fait de la gymnastique dans sa jeunesse, il serait devenu extrêmement fort. Le seul exercice physique qu'il pratiquât régulièrement était la marche; il pouvait marcher ou gravir des collines pendant des heures entières, en bavardant et en fumant, sans en ressentir la moindre fatigue. On peut dire qu'il travaillait en marchant dans sa chambre; il ne s'asseyait un instant que pour écrire ce qu'il avait élaboré dans son cerveau en marchant. Il aimait beaucoup bavarder en marchant, s'arrêtant de temps en temps, quand la conversation s'animait ou prenait une tournure intéressante.

Pendant des années, je l'ai accompagné dans ses promenades à Hampstead Heath; c'est au cours de ces marches à travers les prairies que je fis mon éducation économique. Sans même le remarquer, il développait devant moi tout le contenu du premier volume du *Capital*, au fur et à mesure qu'il écrivait. D'ordinaire, à peine rentré, je notais immédiatement ce que je venais d'entendre; au début, il m'était très difficile de suivre cette pensée profonde et complexe. Malheureusement, j'ai perdu ces précieuses notes; après la Commune, la police s'empara des papiers que je possédais à Paris et à Bordeaux, et les brûla. Je regrette surtout la perte des notes que j'avais écrites un soir où Marx m'avait exposé, avec cette richesse de développement qui lui était particulière, sa géniale théorie du développement de la société humaine. Ce fut pour moi comme si un voile se déchirait devant mes yeux. Pour

la première fois, je compris clairement la logique de l'histoire mondiale et les causes matérielles des manifestations, si contradictoires en apparence, du développement de la société et de la pensée humaines. J'en fus comme aveuglé et conservai cette impression pendant des années entières. C'est la même impression qu'éprouvèrent les socialistes de Madrid, lorsque, avec mes faibles moyens, je développai devant eux cette théorie, la plus géniale des théories de Marx et, sans aucun doute, la plus géniale qui soit jamais sortie du cerveau humain.

Le cerveau de Marx était armé d'une quantité inouïe de faits tirés de l'histoire et des sciences naturelles, ainsi que de théories philosophiques, le tout amassé au cours d'un long travail intellectuel; et il savait admirablement s'en servir. On pouvait l'interroger sur n'importe quel sujet : on recevait la meilleure réponse qu'on pût souhaiter, toujours accompagnée de réflexions philosophiques d'ordre général. Son cerveau était comme un navire sous pression : toujours prêt à partir dans n'importe quelle direction de l'océan de la pensée. Certes, le *Capital* révèle une intelligence d'une vigueur et d'une richesse extraordinaires; mais pour moi, comme pour tous ceux qui l'ont connu de près, ni le *Capital*, ni aucun de ses autres écrits n'indiquent toute la profondeur de son génie et de sa science. Il était très au-dessus de ses œuvres.

J'ai travaillé avec Marx; je n'étais que le secrétaire à qui il dictait, mais j'ai souvent eu l'occasion d'observer sa façon de penser et d'écrire. Le travail lui était à la fois facile et difficile : facile, parce que les faits et les idées concernant le sujet à traiter se présentaient du premier coup en foule à son esprit; difficile, parce que, précisément, cette abondance empêchait une exposition complète de ses idées.

Vico disait : « Les choses ne sont des corps que

pour Dieu; mais, pour les hommes qui ne voient que l'extérieur, ce ne sont que des surfaces ».

Marx saisissait les choses à la façon du Dieu de Vico; il n'en voyait pas seulement la surface, il en pénétrait l'intérieur, en étudiait tous les éléments dans leurs actions et réactions réciproques, isolait chacun d'eux et étudiait l'histoire de leur développement. Puis, de la chose elle-même, il passait au milieu et observait l'effet de celui-ci sur celle-là, et réciproquement. Il remontait à l'origine de la chose, en suivait le développement, ainsi que les répercussions les plus éloignées. Il n'y voyait pas un phénomène en soi, sans rapport avec son milieu, mais un monde complexe, en mouvement perpétuel, et il voulait exprimer toute la vie de ce monde, dans ses actions et réactions variées et en voie de transformation perpétuelle. Les écrivains de l'école de Flaubert et de Goncourt se plaignent de la difficulté qu'il y a à rendre exactement la réalité, et cependant ce qu'ils veulent décrire, ce n'est que la surface dont parle Vico, l'impression que les choses produisent sur eux. Leur travail littéraire n'est qu'un jeu d'enfant, en comparaison du travail accompli par Marx. Il fallait une puissance intellectuelle extraordinaire pour saisir la réalité et un art non moins extraordinaire pour la décrire. Jamais Marx n'était content de son travail, toujours il y changeait quelque chose, et toujours il pensait que l'exposition était inférieure à la représentation. Une étude psychologique de Balzac que Zola a honteusement plagiée : *Le chef-d'œuvre inconnu*, fit une profonde impression sur lui, parce qu'elle décrivait des sentiments qu'il avait lui-même éprouvés. On y voit un peintre génial tellement torturé par le besoin de rendre les choses telles qu'elles se reflètent dans son cerveau qu'il apporte à son tableau des retouches perpétuelles, tant et si bien qu'à la fin, ce n'est plus qu'une masse informe de couleurs qui, cependant,

à ses yeux voilés, est la représentation la plus parfaite de la réalité.

Marx unissait les deux qualités du penseur génial. Il savait à merveille dissocier un objet en ses divers éléments et le reconstruire ensuite dans tous ses détails et ses différentes formes de développement, et en découvrir l'intime harmonie. Sa démonstration ne s'appuyait pas sur des abstractions ainsi que le lui ont reproché des économistes étroits. Il n'employait pas la méthode des géomètres qui, après avoir tiré leurs définitions du milieu environnant, font complètement abstraction de ce milieu lorsqu'il s'agit d'en tirer les conséquences. On ne trouvera pas, dans le *Capital*, une seule définition, une seule formule, mais une série d'analyses de la plus grande finesse, rendant les nuances les plus fugitives et les moins visibles à l'œil nu. Marx commence par la constatation de ce fait évident que la richesse des sociétés, où domine le mode de production capitaliste, apparaît comme une immense accumulation de marchandises. La marchandise — fait concret et non abstraction mathématique — est donc l'élément, le noyau de la richesse capitaliste. Marx prend la marchandise, la tourne et la retourne dans tous les sens, en pénètre l'intérieur, découvre les uns après les autres tous ses secrets, dont les économistes officiels n'avaient pas eu la moindre idée, bien qu'ils soient cependant plus nombreux et plus profonds que les mystères de la religion catholique. Après avoir examiné la marchandise sous toutes ses faces, il l'observe, quant à ses rapports avec les autres marchandises, dans l'échange. Puis il remonte à sa production et aux conditions historiques de cette production. Il étudie les différentes formes de la marchandise et montre comment elle passe d'une forme à l'autre, comment un mode produit nécessairement l'autre. La série de développement logique des phénomènes est représentée avec un art si parfait qu'on croi-

rait presque que Marx l'a inventée et, cependant, elle est tirée de la réalité et ne fait qu'exprimer le mouvement dialectique de la marchandise.

Marx travaillait toujours avec une conscience extrême. Il ne donnait jamais un fait ou un chiffre qu'il ne pût appuyer sur les meilleures autorités. Il ne se contentait pas de renseignements de seconde main, mais il allait toujours à la source même, quelque effort que cela pût lui coûter. Il était capable de courir au British Museum pour vérifier, d'après le livre même, le fait le plus insignifiant. Jamais ses critiques n'ont pu lui reprocher la moindre inexactitude et lui prouver que, dans sa démonstration, il s'appuyait sur des faits ne résistant pas à un examen rigoureux. L'habitude de remonter aux sources l'a amené à lire les écrivains les moins connus et qui ne sont cités que de lui seul. Le *Capital* contient une telle quantité de citations d'écrivains inconnus qu'on serait tenté de croire que l'auteur a pris plaisir à étaler ses connaissances. Mais il n'en est rien. « J'exerce la justice historique, disait Marx, j'accorde à chacun ce qui lui revient ». Il considérait, en effet, qu'il était de son devoir de nommer l'écrivain, quelque inconnu ou insignifiant qu'il pût être, qui avait été le premier à exprimer une idée, ou chez qui l'on en avait trouvé l'expression la plus exacte.

Sa conscience littéraire était aussi sévère que sa conscience scientifique. Non seulement il ne se serait jamais appuyé sur un fait dont il n'était pas sûr, mais il ne se serait jamais permis de traiter un sujet qu'il n'avait pas étudié à fond, il ne publiait rien qui ne fût refait à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la forme adéquate. Il ne pouvait supporter l'idée de paraître incomplet devant le public. Ce lui eût été un martyre d'être obligé de montrer ses manuscrits avant qu'il y eût mis la dernière main. Ce sentiment

était si fort en lui qu'il me dit un jour qu'il préférerait brûler ses manuscrits que de les laisser incomplets.

Sa méthode de travail lui imposait des tâches dont les lecteurs de ses ouvrages ne peuvent se faire une idée. C'est ainsi que, pour écrire les quelque vingt pages du *Capital* sur la législation ouvrière anglaise, il dut parcourir toute une bibliothèque de livres bleus, contenant les rapports des commissions d'enquête et des inspecteurs de fabriques d'Angleterre et d'Ecosse. Il les lut du commencement à la fin, comme en font foi les nombreux coups de crayon qu'il y fit. Il comptait ces rapports parmi les documents les plus importants pour l'étude du régime de production capitaliste, et avait une si haute opinion des hommes qui les rédigèrent qu'il doutait qu'on pût trouver alors dans aucun autre pays d'Europe « des hommes aussi capables, aussi impartiaux que les inspecteurs de fabriques d'Angleterre ». Il leur a hautement manifesté son estime dans la préface de son *Capital*.

Marx trouva un matériel considérable dans ces livres bleus, que la plupart des membres de la Chambre des communes, comme de la Chambre des lords, à qui ils étaient distribués, n'utilisaient que comme des cibles, sur lesquelles on tire pour mesurer, d'après le nombre des pages que la balle traverse, la force de percussion de l'arme. D'autres les vendent au poids, et c'est le mieux qu'ils puissent faire, car cela permit à Marx de les acheter à bon marché, avec tout un lot de vieux papiers, chez un marchand de Long Acre, chez qui il allait de temps en temps. Le professeur Beesly¹ a dit un jour que Marx est l'homme qui a le plus utilisé les enquêtes officielles de l'Angleterre et les a fait connaître au monde. C'est que le professeur Beesly igno-

1. Positiviste anglais. C'est lui qui présida le meeting où fut fondée l'Internationale.

rait que, dès avant 1845, Engels avait tiré de nombreux documents des livres bleus pour son livre sur *la situation des classes laborieuses en Angleterre*.

II

Pour apprendre à connaître et à aimer le cœur qui battait sous l'enveloppe du savant, il fallait voir Marx, quand il avait fermé ses livres et ses cahiers, au sein de sa famille et, le dimanche soir, au milieu de ses amis. A ces moments-là, il se révélait le compagnon le plus agréable qui fût, plein de gaieté et d'humour, et il aimait à rire. Ses yeux noirs, ombragés par d'épais sourcils, brillaient de joie et d'ironie moqueuse, chaque fois qu'il entendait un bon mot ou une répartie spirituelle.

C'était un père tendre et indulgent. « *Les enfants doivent faire l'éducation des parents* », avait-il l'habitude de dire. Jamais il n'a fait sentir à ses enfants qui l'aimaient à la folie, la moindre parcelle d'autorité. Il ne leur donnait jamais d'ordre, mais leur demandait comme un service ce qu'il désirait d'eux, ou bien les persuadait de ne pas faire ce qu'il ne voulait pas qu'ils fissent. Et, cependant, il était obéi comme rarement père ne le fut. Ses filles le considéraient comme un camarade. Elles ne l'appelaient pas « Père » mais « Mohr ¹ », un surnom qu'on lui avait donné à cause de son teint mat, de sa barbe et de ses cheveux noirs. Par contre, les membres de la Ligue des communistes d'avant 1848 l'appelaient « le père Marx » bien qu'il n'eût pas encore, à cette époque, atteint la trentaine.

Il lui arrivait de jouer pendant des heures avec ses enfants. Ceux-ci se rappellent encore les batailles navales et les incendies de flottes entières de bateaux en papier qu'il fabriquait pour eux, et qu'il livrait ensuite

1. En allemand, nègre Maure.

aux flammes dans un grand baquet, à leur plus grande joie. Le dimanche, ses filles ne lui permettaient pas de travailler; il leur appartenait pour toute la journée. Lorsqu'il faisait beau, toute la famille partait pour une grande promenade à travers champs. On s'arrêtait en route dans une auberge, pour boire de la bière de gingembre et manger un peu de pain et de fromage. Lorsque ses filles étaient encore petites, il leur raccourcissait la promenade, en leur racontant des contes de fées qui n'en finissaient jamais, contes qu'il inventait en marchant et qu'il allongeait selon la longueur de la route, de sorte que les petites, en l'écoutant, en oublièrent leur fatigue. Marx possédait une imagination poétique incomparable; ses premières œuvres littéraires furent des poésies. Madame Marx gardait soigneusement les œuvres de jeunesse de son mari, mais ne les montrait à personne. Les parents de Marx avaient rêvé pour leur fils la carrière d'homme de lettres ou de professeur, mais il s'abassa à leur avis, en se consacrant à l'agitation socialiste et en s'occupant d'économie politique, science qui, à cette époque, était très peu estimée en Allemagne. Marx avait promis à ses filles d'écrire pour elles un drame sur les Gracques. Malheureusement il ne put tenir parole; il eût été intéressant de voir comment, lui qu'on appelait le « chevalier de la lutte de classe », eût traité ce terrible et grandiose épisode de la lutte des classes dans le monde antique. Marx avait en tête un grand nombre de projets qu'il ne put jamais réaliser. Il se proposait, entre autres, d'écrire une logique et une histoire de la philosophie; celle-ci avait été dans sa jeunesse son étude favorite. Il lui eût fallu vivre cent ans pour exécuter ses projets littéraires et pouvoir donner au monde une partie des trésors que contenait son cerveau.

Toute sa vie durant, sa femme lui fut une compagne dans le vrai sens du mot. Ils s'étaient connus

enfants, avaient grandi ensemble. Marx n'avait pas plus de 17 ans lorsqu'il se fiança avec elle. Les jeunes gens attendirent neuf ans avant de se marier, en 1843, et depuis ils ne se quittèrent plus. Madame Marx est morte peu de temps avant son mari. Quoiqu'elle fût née et eût été élevée dans une famille d'aristocrates allemands, personne n'avait à un plus haut degré qu'elle le sentiment de la justice. Les différences et les classifications sociales n'existaient pas pour elle.

Dans sa maison et à sa table, elle recevait des ouvriers en costume de travail avec la même politesse que s'il se fût agi de princes. Un grand nombre d'ouvriers de tous les pays ont joui de son hospitalité, et je suis convaincu qu'aucun d'eux ne s'est jamais douté que la femme qui les recevait avec une si simple et si franche cordialité descendait par les femmes, de la famille des ducs d'Argyll, et que son frère avait été ministre du roi de Prusse. Madame Marx ne s'en souciait pas le moins du monde. Elle avait tout quitté pour suivre son Karl et jamais, même au sein de la plus noire misère, elle ne regretta ce qu'elle avait fait.

Elle avait un esprit vif et enjoué. Les lettres qu'elle adressa à ses amis et qui sont écrites d'une plume légère, sont de véritables petits chefs-d'œuvre et révèlent un esprit vif et original. C'était une véritable fête de recevoir une lettre de madame Marx. Jean-Philippe Becker en a publié plusieurs. Henri Heine, l'impitoyable satirique, craignait l'ironie de Marx, mais il avait une grande admiration pour l'intelligence vive et fine de sa femme. A l'époque du séjour du ménage Marx à Paris, il le visitait d'une façon assidue. Marx avait une si haute opinion de l'intelligence et de l'esprit critique de sa femme qu'il me disait en 1866, qu'il lui avait toujours communiqué ses manuscrits, et qu'il attachait une grande valeur à son jugement. Madame Marx recopiait les manuscrits de son mari pour l'impression.

Madame Marx eut beaucoup d'enfants. Trois d'entre eux moururent en bas âge, au cours de la période de privations que le ménage traversa après la Révolution de 1848, lorsque, réfugié à Londres, il dut habiter dans deux petites chambres de Dean-street, Soho Square. Je n'ai connu que les trois filles de la famille. Lorsque je fus introduit pour la première fois chez Marx, en 1865, la plus jeune, Eléonore, était une charmante enfant avec un caractère de garçon. Marx prétendait que sa femme s'était trompée de sexe, en la mettant au monde comme fille. Les deux autres filles constituaient la plus charmante et la plus harmonieuse contradiction qu'on pût imaginer. L'aînée, Mme Charles Longuet, avait, comme son père, le teint mat, les cheveux et les yeux très noirs. La seconde, Mme Lafargue, était rose et blonde, son opulente chevelure dorée brillait comme si le soleil couchant s'y fût réfugié; elle ressemblait à sa mère.

A côté de ceux que nous venons de nommer, la famille Marx comptait encore un membre important : Mlle Hélène Demuth. Issue d'une famille de paysans, elle était entrée toute jeune, presque enfant encore, au service de Mme Marx, alors que celle-ci était encore jeune fille, longtemps avant son mariage avec Marx. Lorsque sa maîtresse se maria, Hélène Demuth ne voulut pas la quitter et se consacra à la famille Marx avec un tel dévouement qu'elle s'en oubliait elle-même. Elle accompagna Mme Marx et son mari dans tous leurs voyages à travers l'Europe, et partagea leurs expulsions. Son esprit domestique lui permettait de traverser les situations les plus difficiles. C'est à son esprit d'ordre, d'économie, à son habileté que la famille Marx dut de n'avoir pas à se priver du minimum nécessaire à l'existence. Elle savait tout faire : elle faisait la cuisine, mettait tout en ordre dans la maison, habillait les enfants, coupait et cousait les habits avec l'aide de Mme Marx. Elle était en même temps l'économe et le majordome

de la maison qu'elle dirigeait. Les enfants l'aimaient comme une mère, et elle avait sur eux une autorité maternelle, parce qu'elle avait pour eux un amour maternel. Mme Marx considérait Hélène comme une amie intime et Marx avait pour elle une amitié particulière; il jouait aux échecs avec elle et il lui arrivait souvent de perdre la partie. L'amour d'Hélène pour la famille Marx était aveugle; tout ce que faisaient les Marx était bien; il ne pouvait pas en être autrement. Qui critiquait Marx avait affaire à elle. Quiconque jouissait de la sympathie de la famille, elle le prenait sous sa protection maternelle. Elle avait, pour ainsi dire, adopté toute la famille Marx. Mlle Hélène a survécu à Marx et à sa femme. Elle consacre aujourd'hui¹ ses soins à la maison d'Engels, qu'elle a connu dans sa jeunesse et sur qui elle étend l'amour qu'elle avait pour la famille de Marx.

D'ailleurs, Engels était également de la famille. Les filles de Marx l'appelaient leur second père, il était l'*alter ego* de Marx. Pendant longtemps on ne sépara pas en Allemagne leurs deux noms, que l'histoire réunira pour toujours. Marx et Engels ont réalisé, dans notre siècle, l'idéal de l'amitié que dépeignent les poètes de l'antiquité. Dès la jeunesse, ils se sont développés ensemble et, parallèlement, ont vécu dans la plus intime communauté des idées et des sentiments, participé à la même agitation révolutionnaire et travaillé ensemble tant qu'ils ont pu rester ensemble. Ils eussent probablement travaillé ensemble toute leur vie si les événements ne les avaient pas obligés à vivre près de vingt ans séparés.

Après l'échec de la Révolution de 1848, Engels dut se rendre à Manchester, tandis que Marx était obligé de rester à Londres. Ils continuèrent cependant à mener une vie intellectuelle commune, en se communiquant

1. Ces lignes furent écrites en 1891, et Engels ne mourut que quatre ans plus tard en 1895.

presque journellement leur opinion sur les événements politiques et économiques du jour, ainsi que leurs travaux intellectuels. Dès qu'Engels put se libérer de son travail, il se hâta de quitter Manchester et de s'établir à Londres, à dix minutes seulement de la maison de Marx. De 1870 jusqu'à la mort de son ami, il ne se passa pas un seul jour où les deux hommes ne se soient vus tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

Ce fut une véritable fête pour la famille Marx quand Engels annonça qu'il allait quitter Manchester. On parla longtemps à l'avance de sa venue et, le jour de son arrivée, Marx était tellement impatient qu'il ne pouvait travailler. Les deux amis restèrent toute la nuit assis à fumer et à boire, en se racontant tous les événements survenus depuis leur dernière entrevue.

Marx mettait l'opinion d'Engels au-dessus de toutes les autres, car Engels était l'homme qu'il considérait comme le seul capable d'être son collaborateur. Engels était pour lui tout un public; pour le persuader, pour le gagner à ses idées, aucun travail n'était trop pénible pour Marx. Je l'ai vu parcourir des livres entiers afin de retrouver les faits dont il avait besoin pour modifier l'opinion d'Engels sur un point secondaire, que j'ai oublié depuis, de la croisade des Albigeois. Conquérir l'adhésion d'Engels était un triomphe pour lui.

Marx était fier d'Engels. Il me décrivait avec satisfaction toutes les qualités morales et intellectuelles de son ami; il alla avec moi à Manchester exprès pour me le montrer. L'extraordinaire variété des connaissances scientifiques d'Engels le transportait d'admiration. Il craignait sans cesse qu'un accident ne lui survînt. « Je tremble toujours, me disait-il, qu'il ne lui arrive malheur au cours de l'une de ces chasses auxquelles il prend part avec passion, galopant à bride abattue à travers champs ».

Marx était aussi bon ami que bon époux et bon

père, mais il eut le bonheur de trouver dans sa femme, dans ses filles, dans Hélène et Engels des êtres qui méritaient d'être aimés par un homme tel que lui.

III

Marx, qui avait commencé par être l'un des chefs de la bourgeoisie radicale, se vit bientôt abandonné dès que son opposition se fit décisive, et traité comme un ennemi, dès qu'il devint socialiste. Après l'avoir insulté, calomnié, expulsé de son pays natal, on organisa contre lui et ses travaux la conspiration du silence. Le 18-Brumaire qui montre que, de tous les historiens et hommes politiques de l'année 1848, Marx est le seul qui ait compris et exposé clairement les véritables causes et conséquences du coup d'Etat du 2 décembre 1851, resta complètement ignoré. Pas un journal bourgeois ne le mentionna, malgré son caractère d'actualité. Il en fut de même pour *Misère de la philosophie*, réponse à la *Philosophie de la misère* de Proudhon, ainsi que pour la *Critique de l'économie politique*. Mais la création de l'Internationale et l'apparition du premier volume du *Capital* rompirent cette conspiration du silence, qui avait duré quinze ans. Il n'était d'ailleurs plus possible d'ignorer Marx. L'Internationale grandissait de jour en jour et remplissait le monde du bruit de ses actions. Quoique Marx se tint à l'arrière-plan, on découvrit bientôt qu'il en était le vrai régisseur. En Allemagne, le parti social-démocrate était fondé et devint bientôt une force que Bismarck s'efforça de conquérir avant qu'elle passât à l'attaque. Schweizer, le partisan de Lassalle, publia une série d'articles d'une grande valeur dans lesquels il faisait connaître le *Capital* au public ouvrier. Sur la proposition de Jean-Philippe Becker, le congrès de l'Internationale décida d'attirer l'attention des socialistes de tous les pays sur le *Capital*, comme étant la *Bible de la classe ouvrière*.

Après l'insurrection du 18 mars 1871, dans laquelle on voulait voir la main de l'Internationale, et après la défaite de la Commune, que le Conseil général de l'Internationale défendit contre les attaques de la presse bourgeoise de tous les pays, le nom de Marx devint célèbre dans le monde entier. Il fut reconnu comme le théoricien irréfutable du socialisme scientifique et l'organisateur du premier mouvement ouvrier international. *Le Capital* devint le livre de chevet des socialistes de tous les pays; tous les journaux socialistes et ouvriers en popularisèrent les enseignements et, en Amérique, au cours d'une grande grève, à New-York, on en publia des passages sous forme de tracts, pour encourager les ouvriers à la résistance et leur prouver le bien-fondé de leurs revendications. *Le Capital* fut traduit dans les principales langues d'Europe, en russe, en français, en anglais. On en publia des extraits en allemand, en italien, en français, en espagnol et en hollandais. Et chaque fois qu'en Europe ou en Amérique des adversaires tentaient d'en contredire les thèses, les économistes socialistes trouvaient immédiatement une réponse qui leur fermait la bouche. *Le Capital* est devenu aujourd'hui, en réalité, comme l'a dit le congrès de l'Internationale, *la Bible de la classe ouvrière*.

Mais la part active que Marx prenait au mouvement socialiste, lui laissait peu de temps pour ses travaux scientifiques. La mort de sa femme et de sa fille aînée, Mme Longuet, devait exercer sur ses travaux une influence décisive.

Marx était profondément attaché à sa femme, dont la beauté avait été sa joie et sa fierté, dont la douceur et le dévouement l'avaient aidé à supporter la misère liée à sa vie mouvementée de socialiste révolutionnaire. La maladie qui emporta Mme Marx devait abrégér les jours de son mari. Au cours de cette longue et douloureuse maladie, Marx, épuisé par les émotions, les veilles,

le manque d'air et d'exercice, contracta une bronchite qui faillit l'emporter.

Mme Marx mourut le 2 décembre 1881, en communiste et matérialiste ainsi qu'elle avait toujours vécu. La mort ne l'effraya pas. Lorsqu'elle sentit que la fin approchait, elle cria : « Karl, mes forces sont brisées ! ». Ce furent ces dernières paroles. Elle fut enterrée, le 5 décembre, au cimetière d'Highgate, dans la section des « maudits » (*unconsecrated ground*, terre profane). Conformément aux habitudes de toute sa vie et de celles de Marx, on évita soigneusement de lui faire des funérailles publiques. Seuls, quelques amis intimes accompagnèrent la dépouille mortelle au lieu de son dernier repos. Avant la séparation, le vieil ami de Marx, Engels, prononça les paroles suivantes sur le bord de la tombe.

« Mes amis ! La femme de cœur que nous enterrons était née à Salzwaedel, en 1814. Son père, le baron de Westphalen, fut, quelque temps après envoyé à Trèves, en qualité de conseiller du gouvernement et se lia étroitement avec la famille Marx. Les enfants grandirent ensemble. Ces deux riches natures s'accordèrent. Lorsque Marx entra à l'Université, le lien des deux futurs époux était déjà formé.

« Le mariage eut lieu en 1843, après la disparition de la première *Gazette rhénane*, un moment rédigée par Marx. A partir de cette date, Jenny Marx a non seulement partagé le sort, les travaux et les luttes de son mari, mais elle y a participé avec la plus parfaite compréhension et la passion la plus ardente.

« Le jeune ménage se rendit à Paris, en exil volontaire, qui se transforma bientôt en exil réel. Le gouvernement prussien les y poursuivit aussi. Je dois ajouter avec regret qu'un homme comme Alexandre Humboldt s'abaissa jusqu'à participer à l'ordre d'expulsion lancé contre Marx. La famille se rendit à Bruxelles. Survint la révolution de Février. Pendant les troubles qui s'en-

suivirent à Bruxelles, non seulement Marx, mais sa femme, furent jetés en prison sans aucun motif.

« Le mouvement révolutionnaire de 1848 échoua dès l'année suivante. De nouveau l'exil, d'abord à Paris, puis sur une nouvelle intervention du gouvernement français, à Londres. Et cette fois, ce fut en effet pour Jenny Marx, l'exil dans toute son horreur. Elle eût surmonté les souffrances matérielles qui causèrent la mort de ses deux garçons et d'une fille. Mais que le gouvernement et l'opposition bourgeoise, depuis les libéraux jusqu'aux démocrates, s'accordassent pour se coaliser contre son mari, le poursuivre des calomnies les plus basses, les plus misérables, que toute la presse se fermât à lui, lui interdisant ainsi toute possibilité de défense, de sorte qu'il se trouvait complètement désarmé devant de méprisables ennemis, l'affecta profondément. Et cela dura longtemps.

« Mais non pas toujours ! Les circonstances permirent de nouveau au prolétariat européen de se mouvoir en quelque sorte d'une façon indépendante. L'Internationale fut créée. De pays en pays la lutte de classe du prolétariat s'étendit, que son mari dirigea au tout premier rang. Une période commença, qui comporta maintes souffrances. Les calomnies qui avaient plu sur Marx se dissipèrent comme des fétus de paille dans la tempête; ses enseignements, que tous les partis réactionnaires, depuis les féodaux jusqu'aux démocrates, s'étaient efforcés, avec une peine infinie, d'étouffer, furent répandus dans tous les pays civilisés et dans toutes les langues. Le mouvement prolétarien, auquel Mme Marx avait lié toute son existence, ébranla le vieux monde jusque dans ses fondements, depuis la Russie jusqu'à l'Amérique, et progressa de plus en plus, en dépit de toutes les résistances. Et l'une de ses dernières joies lui fut donnée par la preuve de force indomptable que nos ouvriers allemands ont fournie lors des dernières élections au Reichstag.

« Ce qu'une telle femme possédant un esprit si vif et si critique, une telle intelligence politique, une telle force de caractère, un tel dévouement pour les camarades en lutte, a fait pendant quarante ans, cela n'a pas été rendu public dans les annales de la presse contemporaine. Il faut l'avoir vu soi-même. Mais ce que je sais, c'est que, de même que les femmes des réfugiés de la Commune se souviendront encore longtemps d'elle, de même, nous autres, nous regretterons plus d'une fois ses conseils prudents et hardis, hardis sans forfanterie, prudents sans jamais, toutefois, faire de concessions sur le chapitre de l'honneur.

« Je n'ai pas besoin de parler de ses qualités personnelles. Les amis l'ont connue et ne l'oublieront pas. S'il y eut jamais une femme pour qui le plus grand bonheur était de rendre les autres heureux, ce fut cette femme. »

Après la mort de sa compagne, la vie de Marx ne fut qu'un enchaînement de souffrances physiques et morales, qu'il supporta stoïquement et qui ne firent que s'aggraver avec la mort de sa fille aînée, Mme Longuet, qui survint soudainement un an après. Il en fut brisé et ne s'en releva pas. Il expira assis devant sa table de travail, le 14 mars 1883, dans sa 65^e année.

Souvenirs d'un ouvrier sur Karl Marx¹

Depuis la mort de notre grand champion, on a beaucoup écrit sur lui, sur sa vie, sur son œuvre, autant ses partisans que ses ennemis.

Mais les auteurs de ces écrits, pour la plupart, n'étaient pas, comme diraient les trade-unionistes, des ouvriers *bona fide* ; ils appartenaient plutôt, par leur origine et leur condition sociale, à la classe dite moyenne.

On ne trouvera donc pas mauvais qu'en ma qualité d'ouvrier, de chevalier plébéien de l'aiguille, à l'occasion du dixième anniversaire de la mort de notre grand champion, je recueille pour mes jeunes camarades quelques-uns des souvenirs des années où je fus avec Marx en contact personnel, et qui auront pour but de définir l'impression que Marx fit alors sur moi et sur d'autres, et de compléter ainsi le tableau de sa vie.

J'étais encore tout jeune lorsque j'entendis parler de Marx pour la première fois, dans les colonnes de la *Deutsche Brüsseler Zeitung* (Gazette allemande de Bruxelles)², vers le milieu de la décade 1840-1850. Je me familiarisai avec son enseignement en 1847, à l'occasion de la discussion et de l'adoption du *Manifeste*

1. Écrit en mars 1893.

2. La *Deutsche Brüsseler Zeitung* fut fondée à Bruxelles le 1^{er} janvier 1847, par Bornstedt ; Marx et Engels — et aussi Mazzini — y collaboraient.

communiste. Je travaillais à cette époque à Londres et faisais partie du *Club communiste d'éducation*, qui avait son siège 191, Drury Lane. C'est là qu'on tint, à la fin de novembre et au début de décembre 1847, une conférence des membres du comité central de la Ligue des communistes à laquelle participèrent Karl Marx et Frédéric Engels, venu tout exprès de Bruxelles¹ pour développer devant les membres du comité central leur point de vue sur le communisme moderne et ses rapports avec le mouvement ouvrier. A ces séances, qui se tenaient naturellement le soir, n'assistaient que les délégués dont je n'étais pas, mais nous étions au courant de ces séances et attendions avec impatience la fin des discussions. En effet, nous apprîmes bientôt qu'après de longs débats, le congrès s'était prononcé à l'unanimité pour les principes exposés par Marx et Engels et avait chargé ces derniers de rédiger et de publier un manifeste en ce sens. Lorsque, quelque temps plus tard, au début de 1848, le manuscrit arriva à Londres, je contribuai pour ma modeste part à la publication de ce document historique, en portant le manuscrit à l'imprimerie, d'où je transmettais les épreuves à Karl Schapper, le fondateur du « Groupe communiste d'éducation », lequel les corrigeait.

En 1848, après la révolution de Février, parut à Cologne la *Nouvelle Gazette rhénane*, rédigée par Karl Marx et Frédéric Engels avec la collaboration d'un certain nombre de membres de la Ligue des communistes et de démocrates avancés. Je me rendis également de Londres à Cologne et fis tout ce qui était en mon pouvoir pour soutenir nos camarades dans leur propagande.

1. Marx était venu à Londres de Bruxelles où il résidait depuis son expulsion de France. Mais Engels était venu de Paris, comme représentant des groupes communistes allemands de cette ville. Nous croyons que Lessner se trompe quand il parle d'une simple conférence des membres du comité central de la Ligue des communistes; il s'agissait bien, semble-t-il, d'un congrès général.

Je distribuais la *Nouvelle Gazette rhénane* dans tous les ateliers où je travaillais et en lisais souvent, pendant le travail, des articles qui suscitèrent presque tous un grand enthousiasme. Au mois de mai 1849, après que le gouvernement prussien eut intenté à la *Nouvelle Gazette rhénane* une douzaine de procès, le journal fut frappé d'interdit, et Marx expulsé de Cologne. Peu après, je subis le même sort. En 1851, je fus arrêté à Mayence. Après être resté plus de deux ans en prison préventive, je fus condamné¹, lors du fameux procès des communistes de Cologne, à trois années de forteresse, que je fis à Graudenz et à Silberberg à la frontière de Silésie.

Pendant l'instruction du procès, Marx fit de Londres tout ce qu'il put pour nous sauver, mais ses efforts, ainsi que ceux de ses amis, échouèrent contre les dépositions du commissaire de police Stieber et autres sauveurs de l'Etat, contre les préjugés de classe des jurés, et, je dois malheureusement ajouter, contre les bêtises d'autres gens, bêtises dont on nous rendit responsables.

Il existait déjà à cette époque un certain nombre de soi-disant « hommes d'action » ultra-révolutionnaires pour lesquels rien n'était trop radical, et qui professaient cette idiotie qu'on peut faire la révolution quand on veut, au moyen de *putsch* et autres actions de ce genre. Mais les neuf dixièmes de ces gens-là n'étaient que des héros en paroles, qui n'ont jamais rien fait dans le mouvement, et les plus enragés et les plus extrémistes d'entre eux qui parlaient à tout moment de saisir les exploiters à la gorge, sont devenus aujourd'hui les pires exploiters. Un certain nombre d'entre eux ont été si loin qu'ils se promenaient plus tard en équipage à travers les rues de Londres.

1. Le 12 novembre 1852, Lessner arrêté en 1851, n'est donc pas resté « plus de deux ans » en prison préventive.

Après ma sortie de la forteresse, en 1856, je retournai à Londres, et c'est là que je fis la connaissance personnelle de Marx.

En 1850, ce dernier était sorti avec ses amis du groupe communiste de Londres parce que les faiseurs de révolution, dirigés par Willich, y tenaient le haut du pavé. Mais, après l'expulsion de Kinkel, l'un des partisans de Willich, j'engageai Marx à retourner au groupe afin d'y faire des conférences sur des questions politiques et économiques¹, Liebknecht² et d'autres camarades rentrèrent également au groupe.

Pour lutter contre le journal *Hermann*, qui avait été créé par Kinkel et qui, à l'époque de la guerre italienne, défendait Bonaparte, nous fondâmes au printemps de 1859, le journal *Le Peuple*. Prié d'y collaborer, Marx y écrivit un certain nombre d'articles très intéressants sur l'attitude de la Prusse, et fit même une collecte parmi ses amis pour soutenir ce journal. Au cours de cette année, parut le premier tome de la *Critique de l'économie politique*, et, l'année suivante, Marx publia sa brochure intitulée *Monsieur Vogt*, dans laquelle il démasquait les menées bonapartistes de ce monsieur et de ses « patrons et complices ». Cette brochure, que Marx se vit obligé de rédiger pour répondre aux infâmes calomnies répandues par M. Vogt et ses amis, contient des matériaux considérables sur l'histoire de l'émigration de 1848, ainsi qu'un exposé extrêmement précieux des intrigues diplomatiques des cabinets européens.

1. Le 15 septembre 1850, Marx était sorti en faisant claquer les portes du comité central de la Ligue des communistes, dont le siège fut alors transporté à Cologne, ce qui provoqua une scission dans la ligue, laquelle posséda quelque temps deux comités centraux : l'un à Cologne (fraction Marx), l'autre à Londres (fraction Willich-Schapper).

Il ne faut pas confondre, semble-t-il, le groupe ouvrier allemand de Londres, où Marx consentit à retourner plus tard sur les instances de Lessner, avec la Ligue des communistes qui, lorsque Lessner sortit de prison (1856), n'existait plus depuis quatre ans.

2. Wilhelm Liebknecht, père de Karl Liebknecht (1826-1900).

En 1864, l'Internationale fut enfin fondée, et, du fait que je participai activement à sa fondation et fus nommé membre du conseil général, j'entrai en rapports encore plus étroits avec Marx.

Marx attachait une grande importance au contact et à la conversation des ouvriers. Il recherchait toujours la compagnie de ceux qui lui parlaient ouvertement et lui épargnaient les flatteries. Il s'efforçait toujours de connaître l'opinion des ouvriers sur le mouvement. Il était toujours prêt à discuter avec eux les questions politiques et économiques les plus importantes. Il s'apercevait très rapidement si l'on comprenait suffisamment ces questions, et plus c'était le cas, plus il s'en réjouissait. A l'époque de la fondation de l'Internationale, il ne manquait à aucune des séances du Conseil général, et, après les séances, nous avions l'habitude, Marx et la plupart des membres du Conseil, d'aller dans un bon cabaret pour y discuter à notre aise devant un verre de bière. Lorsque nous nous en retournions, Marx parlait souvent de la journée normale de travail, et surtout de la journée de huit heures, en faveur de laquelle nous faisons déjà, en 1866, beaucoup de propagande et qui fut inscrite dans le programme de l'Internationale au congrès de Genève, en septembre 1866.

Marx disait souvent : « Nous réclamons la journée de huit heures, mais nous-mêmes travaillons souvent plus du double en 24 heures ». En effet, Marx travaillait malheureusement beaucoup trop. Ce que l'Internationale seule lui aurait coûté de temps et d'énergie, il est impossible à qui ne l'a pas vu de s'en faire une idée. Et, en outre, Marx devait travailler pour gagner sa vie et passait de longues heures au British Museum à rassembler des matériaux pour ses études historiques et économiques. Lorsqu'il rentrait du British Museum, à son logement situé au nord de Londres, Maitland Park Road, Haverstock Hill, il venait souvent chez moi, car

j'habitais près de la bibliothèque, pour discuter une question quelconque, concernant l'Internationale. De retour chez lui, il prenait son repas, après lequel il s'étendait un peu pour se remettre ensuite au travail, souvent et même trop souvent, jusque tard dans la nuit, parfois même jusqu'au matin; et il faut encore ajouter que, fréquemment, le temps de son court repos était coupé par des visites de camarades.

La maison de Marx était ouverte à tous les camarades. Je n'oublierai jamais les heures agréables que j'ai passées, ainsi que d'autres, dans sa famille. Là brillait la remarquable Mme Marx, grande, d'une beauté rare, d'une apparence distinguée, mais si extraordinairement bonne, aimable, spirituelle et tellement dénuée de toute fierté et de toute raideur, qu'on se sentait chez elle comme auprès d'une mère ou d'une sœur. Tout son être rappelait les paroles du poète populaire écossais, Robert Burns : « *Woman, lovely woman, heaven destined you to temper man* » (Femme, charmante femme, le ciel t'a destinée à adoucir l'homme). Elle était pleine d'enthousiasme pour le mouvement ouvrier, et le moindre succès remporté dans la lutte contre la bourgeoisie la comblait d'aise et de joie.

De même les trois filles de Marx prirent dès la plus tendre jeunesse le plus grand intérêt au mouvement ouvrier, qui formait toujours le principal sujet de conversation dans la maison de Marx. Les rapports entre Marx et ses filles étaient les plus tendres et les plus libres qu'on puisse concevoir. Les jeunes filles traitaient leur père comme un frère ou un ami, car Marx dédaignait les attributs extérieurs de l'autorité paternelle. Dans les affaires sérieuses, il était le conseiller de ses enfants et, quand il en avait le temps, leur camarade de jeu. Il disait souvent que ce qui lui plaisait le plus dans le Christ de la Bible, c'était son grand amour pour les enfants. Quand Marx n'avait rien à faire dans la ville

et qu'il allait se promener dans la direction d'Hampstead Heath, on pouvait voir souvent l'auteur du *Capital* tourner en rond avec toute une bande de gamins.

Comme tous les hommes vraiment supérieurs, Marx était absolument dénué de vanité ; il appréciait tout effort sincère et toute pensée indépendante. Ainsi que je l'ai déjà dit, il s'efforçait toujours de connaître l'opinion des plus simples ouvriers sur le mouvement. C'est ainsi qu'il se rendait souvent chez moi l'après-midi, pour m'emmener faire une promenade avec lui et discuter de toute sorte de choses. Naturellement, je le laissais parler aussi longtemps que possible, car c'était un véritable plaisir de l'entendre développer ses idées. Sa conversation me passionnait à tel point que je ne me séparais de lui qu'à regret. C'était un compagnon si agréable qu'il attirait et, pourrait-on dire, charmaît quiconque l'approchait. Son humour n'était pas malicieux, son rire était extrêmement cordial. Nos camarades réussissaient-ils, dans un pays quelconque, à remporter une victoire, il manifestait sa joie de la façon la plus libre et la plus bruyante entraînant avec lui tout son entourage. Il se réjouissait du moindre succès électoral de nos camarades d'Allemagne, de toute grève gagnée ; comme il se serait réjoui des manifestations monstres de mai dernier ! Il ne faisait que rire des attaques de ses adversaires et il fallait voir avec quelle ironie et quels sarcasmes il parlait d'eux ! Il manifestait une indifférence parfaite à l'égard des ouvrages qu'il avait publiés. Quand on parlait de ses écrits, il me disait : « Si tu veux avoir mes ouvrages, va chez Lassalle, il les a tous collectionnés. Je n'en possède pas un seul exemplaire ». Cela était tellement vrai qu'il lui arrivait souvent de venir chez moi pour me demander de lui prêter pour quelque temps l'un ou l'autre de ses ouvrages dont il n'avait pas chez lui un seul exemplaire !

Une bonne partie des œuvres de Marx restèrent

longtemps complètement inconnues des masses, et ne sont, aujourd'hui encore, qu'insuffisamment appréciées, surtout celles qu'il écrivit avant la Révolution de 48 et quelques années après, et qui ne pouvaient être répandues à cette époque qu'au prix des plus grandes difficultés. Même ses autres œuvres sont peu connues du grand public, car il ne fit jamais de bruit autour d'elles. Pour ceux qui ont travaillé depuis le début avec Marx et Engels, cela semble très comique d'entendre dire que la fondation de l' « Association générale des travailleurs allemands » ¹ (*Allgemeine Deutsche Arbeiterverein*) marque le début du mouvement ouvrier actuel. Cette fondation ne remonte en effet qu'à 1863, c'est-à-dire à une époque où Marx, Engels et d'autres travaillaient déjà depuis une vingtaine d'années. Je ne dis naturellement pas cela contre Lassalle, que j'ai vu de près de 1848 à 1850, dont j'ai toujours estimé la force considérable, et je reconnais volontiers l'influence de son action, grâce à laquelle il réussit à faire faire au mouvement un si grand pas en avant. La dernière fois que je le vis, ce fut en octobre et novembre 1852, pendant les débats du procès des communistes de Cologne, auquel il assista en qualité de spectateur. Lors de ses nombreuses visites à Londres, je ne l'ai pas vu. Il ne venait jamais au groupe ouvrier et, chez Marx, je n'ai pas eu l'occasion de le rencontrer.

Au début d'octobre 1868 ², Marx me communiqua avec une grande joie que le premier volume du *Capital* avait été traduit en russe et était sous presse à Saint-Pétersbourg. Il attachait une très grande importance au mouvement russe de cette époque et manifestait une grande estime pour les hommes qui faisaient là-bas tant de sacrifices pour l'étude et la propagation d'œuvres

1. Fondée en 1863, par Lassalle.

2. C'est quatre ou cinq ans plus tard (vers 1873) que le *Capital* fut traduit en russe par Hermann Lopatine.

théoriques, et pour leur compréhension des idées modernes. Lorsque l'exemplaire russe lui parvint de Saint-Pétersbourg, ce fut une véritable fête pour lui, sa famille et ses amis.

Après chaque défaite des ouvriers dans la lutte contre la classe exploiteuse, Marx prenait la défense des vaincus avec une force incomparable contre les attaques de leurs adversaires. Il en fut ainsi après les journées de juin, de Paris, en 1848; ainsi, après la défaite de la Révolution de 48 en Allemagne; ainsi, après l'écrasement de la Commune en 1871, alors que tous les réactionnaires du monde entier, et même une grande partie des ouvriers arriérés s'en prenaient avec la dernière violence aux défenseurs de la Commune massacrés et traqués.

L'Adresse du Conseil général de l'Association internationale des Travailleurs, intitulée : « *La guerre civile en France* » montre avec quelle force et quelle énergie il le fit. Tant il est vrai que c'est au moment de la défaite que l'on connaît ses véritables amis !

Après la défaite de la Commune, l'activité que déployait Marx dans l'Internationale le fatiguait de plus en plus et lui procurait de moins en moins de satisfaction. Toute révolution porte à la surface, à côté de la masse des braves combattants, un certain nombre d'éléments indésirables, d'aventuriers de toutes sortes, qui espèrent en tirer, d'une façon ou d'une autre, un profit personnel. Il y en avait un certain nombre parmi les réfugiés de la Commune, et comme ils n'arrivaient pas à leurs fins, ils utilisaient toutes les occasions de provoquer des discussions. A cela vinrent s'ajouter les dissensions parmi les communards eux-mêmes. Blanquistes, proudhonistes, autonomistes, anarchistes et tous les autres *istes* possibles et imaginables se prenaient aux cheveux à chaque instant. Ces discussions pénétrèrent jusque dans le Conseil général de l'Internationale, où

se déroulèrent des séances extrêmement orageuses ; Marx avait les plus grandes difficultés à ramener les gens à la raison. Il est impossible de décrire la patience dont il fit preuve dans ces circonstances. Mais, souvent, les vues absurdes et les plans ineptes des communards le mettaient hors de lui.

Mais les plus impatients et les plus difficiles à ramener à la raison étaient les blanquistes. Ils avaient la révolution dans leur poche et distribuaient des arrêts de mort à droite et à gauche.

Jusque-là cela n'était que drôle. Mais les dissensions entre les Français se répercutèrent chez les représentants des autres nations. A cela vinrent s'ajouter les intrigues de Bakounine ; les séances de High Holborn, où se réunissait alors le Conseil général, étaient les plus mouvementées et les plus orageuses qu'on puisse concevoir. Différences de langues, de tempéraments, de conceptions... il fallait un travail de géant pour surmonter tout cela. Ceux qui accusent Marx d'intolérance auraient dû voir comment il savait se mettre à la portée des gens et les convaincre de la fausseté de leur raisonnement.

D'un certain point de vue, tout révolutionnaire doit être intolérant, et, à mon avis, Marx a rendu un grand service au mouvement en faisant tout son possible pour écarter de l'Internationale les éléments ambitieux ou louches. En effet, au début, l'Internationale voyait affluer dans son sein toute sorte d'individus équivoques, comme le pasteur athée Bradlaugh. C'est surtout grâce à Marx que l'on put faire comprendre à ces gens que l'Association internationale des Travailleurs n'était pas une pépinière de sectes religieuses.

Marx eut la grande satisfaction de voir ses deux filles aînées, Jenny et Laura, épouser d'excellents camarades. Jenny épousa Charles Longuet, et Laura, Paul Lafargue. Mais il ne lui fut pas donné, pas plus qu'à

sa femme, d'assister au mariage de sa plus jeune fille, Eléonore, avec un socialiste de grande valeur, le D^r Edward Aveling¹. Avec quelle sollicitude il aurait suivi la propagande faite par ses enfants en faveur de l'émancipation de la classe ouvrière; avec quelle joie il aurait salué les immenses succès remportés par le mouvement ouvrier pendant ces dix dernières années !

En 1882, la mort de sa fille aînée, qui possédait toutes les qualités de sa mère, atteignit notre ami Marx à une époque extrêmement dure et décisive pour lui. A peine un an auparavant, le 2 décembre 1881, il avait perdu sa courageuse compagne. Il ne devait pas se relever de ces coups. Marx souffrait à cette époque d'une mauvaise toux; c'était à croire, en l'entendant tousser, que son corps large et puissant allait éclater en morceaux. Cette toux l'épuisait d'autant plus que sa constitution était déjà minée depuis des dizaines d'années par un surmenage prolongé. Déjà, vers 1875, le médecin lui avait interdit de fumer et ç'avait été pour lui, fumeur passionné, un sacrifice incomparable que d'être obligé de renoncer au tabac. La première fois que je le vis après cette défense de son docteur, il me racontait qu'il avait complètement cessé de fumer depuis tant de jours et tant de semaines. Cela lui semblait incroyable qu'il eût pu y réussir. On comprendra quelle fut sa joie lorsque le médecin lui permit de fumer à nouveau un cigare par jour.

Que Karl Marx soit mort trop tôt, tout le monde sera d'accord là-dessus. Depuis longtemps ses amis étaient préoccupés de sa santé, car Marx ne savait pas se ménager lorsque ses travaux scientifiques et l'intérêt du mouvement ouvrier était en jeu. Aucun de ses amis, pas même les membres de sa famille, ne pouvait exer-

1. Ce mariage fut loin d'être heureux. Eléonore Marx-Aveling, déçue, désespérée, se suicida le 31 mars 1898 (à 42 ans).

cer en cela la moindre influence sur lui. Quel amas de connaissances s'en sont allées avec lui dans la tombe. Il faut, pour s'en convaincre, se reporter à ses écrits posthumes, quoiqu'ils ne contiennent pas la dixième partie de ce qu'il projetait d'écrire. Mais, du moins, ces écrits nous restent et nous pouvons y puiser.

Ce n'est pas pour nous une mince satisfaction de savoir que le plus ancien et le meilleur ami de Karl Marx, Frédéric Engels, est encore parmi nous, robuste de corps et sain d'esprit. Il nous fera connaître encore une grande partie des écrits posthumes de Marx.

Tandis que Marx nous offre ainsi, même après sa mort, de nouvelles connaissances, de nouvelles idées, ses enseignements se répandent de plus en plus parmi les combattants prolétariens : partout, le mouvement ouvrier s'inspire de ses enseignements. Marx n'a pas fait que jeter dans les masses la parole formidable : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! », il a créé par son enseignement la base sur laquelle cette union peut se réaliser et se réalise en fait. L'Internationale, dont il était l'âme, est ressuscitée plus forte, plus puissante encore que la première, et la bannière autour de laquelle se rassemblent les bataillons ouvriers du monde entier, c'est la bannière que Marx a levée en 1848, et portée pendant toute une génération à la tête du prolétariat militant. C'est sous cette bannière que l'armée prolétarienne marche aujourd'hui de victoire en victoire.

Marx et les enfants

Marx, comme toutes les fortes et saines natures, aimait extraordinairement les enfants. Il n'était pas seulement le père le plus tendre, capable d'être, pendant des heures, enfant avec ses enfants, il se sentait attiré, comme magnétiquement, vers les enfants étrangers, surtout les enfants abandonnés et misérables, qu'il rencontrait sur son chemin. Cent fois lorsqu'il parcourait les quartiers pauvres, il se détachait soudain de nous pour aller caresser les cheveux de quelque enfant assis, en haillons, au seuil d'une porte et lui glisser un penny ou un demi-penny dans ses menottes. A l'égard des mendiants il était devenu méfiant, car à Londres la mendicité a pris un caractère vraiment professionnel ; c'est devenu un métier qui rapporte de l'or, bien que ceux qui l'exercent ne reçoivent que du cuivre. Marx ne donna pas longtemps dans le panneau des mendiants et des mendiante, auxquels au commencement il ne refusait jamais, tant qu'il avait quelque chose à donner. Contre ceux en particulier qui l'avaient rançonné par le savant étalage de leur maladie et de leur détresse artificielles, il avait même un véritable courroux, car il considérait l'exploitation de la pitié humaine comme une infamie particulièrement vile et comme une escroquerie de la pauvreté. Mais si un mendiant ou une mendiante s'approchait de lui avec un enfant gémissant, Marx était

perdu sans ressource. Quelque évidente que fût la malice empreinte sur le visage du mendiant ou de la mendicante, Marx ne résistait pas aux yeux suppliants de l'enfant.

Pour la faiblesse physique et la détresse il ressentait toujours la plus vive sympathie, la plus vive compassion. Qu'un homme battît sa femme — et battre les femmes était alors fort à la mode à Londres — il l'aurait fait rouer de coups jusqu'à la mort avec délices. Avec sa nature impulsive, il lui était impossible de se dominer dans de telles occasions, et souvent il nous mettait dans l'embarras.

Un soir j'étais avec lui sur le siège d'un omnibus, nous allions à Hampstead Road, lorsque, à une station, nous aperçûmes un rassemblement tumultueux devant une taverne d'où sortait une voix de femme qui criait : A l'assassin ! Au secours ! Marx sauta précipitamment de la voiture, et moi après lui. Je voulais le retenir, autant essayer d'attraper une balle au vol. En un clin d'œil nous fûmes au centre du rassemblement, et les vagues humaines se refermèrent derrière nous. « Qu'y a-t-il ? » Ce qu'il y avait, nous ne le vîmes que trop tôt. Une femme ivre s'était prise de querelle avec son mari qui voulait l'emmenner à la maison; elle résistait et criait comme une possédée. Mieux valait s'éloigner, il n'y avait aucune raison d'intervenir. Nous le vîmes bien. Mais le couple qui se battait, le vit aussi; il fit la paix et avança vers nous, tandis que la foule refermait son cercle de plus en plus compact autour de nous et prenait une attitude menaçante à l'égard des « maudits étrangers ». La femme bondit, furieuse, sur Marx, cherchant à le prendre à sa magnifique barbe noire. Je m'efforçai d'apaiser l'orage, mais vainement. Sans l'intervention de deux vigoureux constables, qui apparurent fort à propos sur le champ de bataille, nous aurions payé cher notre tentative d'intervention philanthropique. Nous

fûmes contents de pouvoir, sains et saufs, remonter sur un omnibus et rentrer chez nous. Plus tard, Marx se montra un peu plus prudent dans ces sortes d'interventions.

*
**

Il faut avoir vu Marx avec ses enfants pour se faire une idée exacte de la profondeur d'affection et de la simplicité de ce héros de la science. Dans ses minutes de loisir, pendant ses promenades, il les emmenait avec lui, jouait avec eux aux jeux les plus joyeux, les plus extravagants; bref, un véritable enfant parmi des enfants. A Hampstead Heath nous jouions de temps à autre aux « cavaliers ». Marx prenait une de ses fillettes sur ses épaules, je prenais l'autre et nous sautions, nous trottions à qui mieux mieux; de temps à autre nous nous livrions à un petit combat de cavalerie. Car les petites filles étaient gaillardes comme des garçons et pouvaient supporter une bourrade sans pleurer.

Pour Marx, la société des enfants était un besoin réparateur, une détente pleine de fraîcheur. Lorsque ses propres enfants eurent grandi ou furent morts, ses petits-fils les remplacèrent. Jenny, qui se maria avec Longuet, un des proscrits de la Commune, quelques années après l'insurrection parisienne, amena dans la maison de Marx plusieurs enfants, de petits gars terribles. Notamment Jean ou Johnny, qui va bientôt, comme volontaire d'un an, « faire du service obligatoire » en France, était le favori du grand-père. Il pouvait faire de ce dernier tout ce qu'il voulait et le savait bien. Un jour que j'étais en visite à Londres, Johnny, que ses parents de Paris avaient envoyé là — ce qui arrivait chaque année plusieurs fois — eut l'idée spirituelle de transformer « Mohr » en omnibus et se mit à califourchon sur ses épaules, tandis qu'Engels et moi étions promus au rang de chevaux de l'omnibus. Et lorsque nous

fûmes bien attelés, ce fut une chasse, je veux dire une course sauvage dans le petit jardin de la maison, derrière le cottage de Marx dans Maitland Park Road. Peut-être d'ailleurs était-ce dans la petite maison d'Engels à Regent Park, car les maisons ordinaires de Londres, surtout les jardins, se ressemblent à s'y méprendre. Quelques mètres carrés de gravier et d'herbe ; là-dessus une couche si épaisse de « neige noire » londonienne, c'est-à-dire de flocons de suie voltigeant çà et là, qu'il est impossible de distinguer où commencent et où finissent l'herbe et le gravier, tel est le « jardin » de Londres.

Et l'on partait. Hue ! Dia ! Et c'étaient des cris internationaux : de l'allemand, du français, de l'anglais : *Go on ! Plus vite ! Hurrah !* Et voilà « Mohr » obligé de galoper au point que la sueur lui coulait du front, et si Engels ou moi nous essayions d'aller lentement, le fouet du conducteur impitoyable s'abattait en sifflant sur nous : « Eh bien, mauvais cheval, en avant ! ». Et cela continuait jusqu'au moment où Marx n'en pouvant plus, parlementait et concluait un armistice avec Johnny.

*
**

C'était touchant et en même temps parfois comique de voir comment Marx, qui, dans les entretiens sur l'économie et la politique, ne reculait pas devant les expressions et les tournures les plus fortes, voire cyniques, s'exprimait en présence des enfants et des femmes ; il avait alors une délicatesse que certaines gouvernantes anglaises auraient pu lui envier. Quand la conversation tombait sur un sujet épineux, il était pris d'une agitation nerveuse, s'agitait sur sa chaise, fort gêné, et pouvait rougir comme une fillette de six ans. Nous autres, jeunes proscrits, nous étions pétulants, aimant à chanter des chansons grivoises. Il arriva un jour, que l'un de nous qui avait une très jolie voix — ce que

je ne saurais dire des autres, car les hommes politiques, en particulier les communistes et les socialistes, semblent être brouillés avec la muse de la musique — se mit à entonner dans le salon de Marx la belle chanson, pas très chaste à la vérité, « Jeune, jeune compagnon ». Mme Marx n'était pas là, autrement nous ne l'aurions pas osé; on ne voyait ni Madeleine, ni les jeunes filles, de sorte que nous croyions être « entre nous ». Marx qui avait, au commencement, accompagné de la voix, ou plus justement crié avec les autres, s'agita tout à coup; en même temps j'entendis du bruit dans la chambre voisine, ce qui décelait la présence de plusieurs personnes. Marx, qui sans doute avait également entendu le bruit, se balança quelques minutes sur sa chaise, témoignant par son attitude un grand embarras, puis se levant brusquement et le visage empourpré, il murmura : « Silence ! silence ! les jeunes filles ».

Les jeunes filles étaient encore à la vérité si jeunes que la chanson « Jeune, jeune compagnon » ne pouvait mettre en péril leur pudeur. Nous sourîmes un peu. Il balbutia qu'on n'avait pas le droit de chanter de telles chansons devant les enfants. Et le « Jeune, jeune compagnon » et d'autres chansons du même genre ne furent plus jamais chantées par nous dans la maison de Marx.

Pour de telles choses, Mme Marx entendait encore moins que lui la plaisanterie. Elle avait un regard qui nous figeait la parole sur les lèvres, dès qu'elle remarquait un soupçon d'effronterie.

Mme Marx avait peut-être sur nous plus d'autorité que Marx lui-même. « Cette dignité, cette hauteur », qui en réalité n'écartait pas la familiarité, mais toute inconvenance, tout propos malséant, agissait avec une force magique sur nous, tout sauvages et tout farouches que nous étions. Je me souviens de la frayeur qu'elle inspira un jour au « Loup rouge » — ne pas

confondre avec le « loup de prison », *Lupus*¹. Celui-ci, qui avait pris les manières parisiennes et était très myope, remarqua un soir dans la rue une gracieuse silhouette féminine qu'il se mit à suivre. Quoiqu'il ne cessât de tourner et de virer autour de la femme voilée, celle-ci ne fit aucune attention à lui ; il s'enhardit alors jusqu'à approcher son visage si près de celui de l'inconnue que, malgré sa myopie, il put en distinguer les traits et, « le diable m'emporte, me raconta-t-il tout agité le lendemain, c'était Madame Marx elle-même. — Eh bien ! que t'a-t-elle dit ? — Rien du tout, voilà le malheur. — Et qu'as-tu fait ? T'es-tu excusé ? — Le diable m'emporte ! je me suis enfui. — Mais il faut t'excuser ! Voyons la chose n'est pas si grave... »

Mais ce diable de « Loup rouge », renommé pourtant pour son cynisme imperturbable, n'osa pas pendant plus de six mois remettre les pieds dans la maison de Marx, bien que je lui eusse raconté le jour suivant que Mme Marx, comme je tâtais le terrain, était partie d'un grand éclat de rire au souvenir de la mine déconfite et apeurée du « Loup rouge » malheureux dans son rôle de Don Juan.

Mme Marx fut la première personne qui m'apprit à connaître le pouvoir éducatif de la femme. Ma mère était morte si tôt que je n'avais d'elle qu'une idée vague, imprécise et, par la suite, je me trouvai écarté complètement, sauf une courte période de ma plus tendre enfance, de toute société féminine qui aurait pu me rehausser et contribuer à calmer et à polir mon caractère.

Avant de rencontrer Mme Marx, je n'avais pas saisi la vérité des paroles de Goethe :

1. Le Loup rouge était Ferdinand Wolf (*Wolf*, en allemand, signifie *loup*), collaborateur de la *Nouvelle Gazette rhénane*. Quant au « loup de prison », c'était Wilhelm Wolf à qui Marx a dédié le *Capital*.

« Veux-tu apprendre exactement ce qui convient, adresse-toi à de nobles femmes ! »

Elle fut pour moi tantôt Iphigénie qui humanise et éduque les barbares, tantôt Eléonore qui donne le calme à celui qui s'affaisse ou qui doute. C'était à la fois une mère, une amie, une confidente, une conseillère. Elle fut et elle reste pour moi l'idéal de la femme. Et, je le répète ici, si je n'ai pas sombré à Londres — spirituellement et physiquement — c'est en grande partie à elle que je le dois, à elle qui, alors que je croyais couler à fond dans l'océan mugissant de ma misère d'exilé, m'est apparue comme Leucothée au naufragé Odusseus et m'a redonné le courage de revenir à la surface.

Par les champs et les landes

O nos excursions à Hampstead Heath ! Dussé-je vivre mille ans que je ne pourrais les oublier. La lande de Hampstead, qui s'étend de l'autre côté de la colline de Primrose, est connue du monde extra-londonien grâce au Pickwick de Dickens ; encore aujourd'hui c'est un lieu pittoresque, en grande partie inhabité, parsemé de genêts épineux et de bouquets d'arbres, avec des chalets et des montagnes en miniature, où chacun peut errer et s'ébattre à sa guise sans crainte d'être appréhendé par les gardiens de la sacro-sainte propriété et d'être emprisonné pour délit de *trespassing*, ou intrusion dans le domaine d'autrui. Encore aujourd'hui Hampstead Heath est la promenade favorite des Londoniens : le dimanche, lorsqu'il fait beau, on y voit une foule d'hommes en noir et de femmes en couleurs claires, ces dernières mettant à l'épreuve, avec une prédilection particulière, la patience des ânes et des chevaux de selle, fort endurants en général.

Il y a quarante ans, la lande de Hampstead était encore plus vaste qu'à présent et paraissait encore plus sauvage, plus « nature ». Notre plus grand plaisir était d'aller y passer la journée du dimanche ; les enfants en parlaient toute la semaine et nous autres, jeunes et vieux, en étions tout joyeux. Le voyage à lui seul était une fête.

Les fillettes marchaient à merveille, infatigables et vives comme des chattes. De Deanstreet, où demeuraient les Marx (cette rue se trouvait à quelques pas de Churchstreet, où j'habitais), il y avait une bonne heure et quart de marche jusqu'à Hampstead. Et, d'habitude, à 11 heures du matin, on se mettait déjà en route.

Certes, il nous arrivait d'être en retard, car à Londres on n'a pas l'habitude de se lever de bonne heure ; en outre, les préparatifs de toute sorte, à commencer par la toilette des enfants, et la confection minutieuse du panier à provisions demandaient toujours un certain temps.

Oh ! ce panier ! Des « yeux de l'esprit » je le vois posé, ou plutôt accroché devant moi, aussi vivant, aussi attirant, aussi appétissant que si je l'avais contemplé hier encore entre les mains de Lenchen.

Ce panier était tout un magasin d'alimentation ; lorsqu'on a affaire à des estomacs solides et bien portants et que trop souvent la bourse est dégarnie de la menue monnaie indispensable (en général, il ne pouvait être question alors de fortes sommes), la question alimentaire commence à jouer un rôle de première importance. Elle le savait bien, la noble Lenchen, pleine de compassion pour nous autres, fréquemment épuisés par les privations et par conséquent hôtes continuellement affamés. Un énorme morceau de veau constituait le mets de résistance, consacré par la tradition pour les excursions dominicales à Hampstead ; un panier de dimensions inconnues à Londres, que Lenchen avait rapporté de Trèves, était destiné à transporter ce précieux trésor. On emportait du thé, du sucre, parfois des fruits. On achetait du pain et du fromage à la prairie même où, comme dans les cafés-jardins berlinois, on pouvait obtenir de la vaisselle, de l'eau chaude, du lait et aussi du pain, du fromage, du beurre et de la bière, des écrevisses et des crabes pêchés sur place, des escargots, le tout au

fur et à mesure des besoins et suivant le capital disponible. On pouvait toujours se procurer de la bière, à l'exception de la courte période pendant laquelle une bande de tartufes aristocrates, entassant dans leurs maisons et leurs clubs tous les spiritueux du monde entier et faisant de chaque jour de l'année une fête perpétuelle, avait essayé, en prohibant la vente de la bière le dimanche, de pousser la « plèbe » dans la voie de la vertu et des bonnes mœurs. Mais le peuple londonien n'entend pas la plaisanterie lorsqu'il s'agit de son ventre. Le premier dimanche qui suivit la déposition du bill, il se rendit par centaines de milliers à Hyde Park et envoya à l'adresse des pieux aristocrates des deux sexes qui s'y promenaient en voiture ou à cheval un ironique et si formidable *Go to church !* (allez à l'église !) que les vertueux cavaliers et belles dames en furent tout épouvantés. Le dimanche suivant, ce ne fut plus un quart de million, mais un demi-million de voix qui poussèrent des *Go to church !* plus redoutables. Pour le troisième dimanche, le bill était rapporté.

Nous autres, les bannis, nous avons soutenu de toutes nos forces cette « révolution ecclésiastique », et Marx, qui s'emballait facilement en pareils cas, faillit être envoyé au poste par un policeman ; fort heureusement, ses ardentes tirades sur la nécessité de la bière influencèrent favorablement le brave gardien de la loi.

Aussi, comme je viens de le dire, le triomphe de l'hypocrisie fut de courte durée et, à l'exception de ce bref interrègne, nous pouvions nous délecter à la perspective d'une boisson rafraîchissante tout en cheminant sur la route presque entièrement dépourvue d'ombrage qui conduit à Hampstead.

Le parcours s'effectuait dans l'ordre suivant. Je formais l'avant-garde avec les deux fillettes, leur racontant toutes sortes d'histoires ou faisant de la gymnastique, ou encore cueillant des fleurs des champs qui étaient

alors moins rares qu'à présent. Nous étions suivis de quelques amis, le gros de l'armée venait ensuite : Marx, sa femme et quelque invité du dimanche requérant une attention spéciale ; Lenchen constituait l'arrière-garde avec l'hôte le plus affamé qui l'aidait à porter le panier. Lorsque nous étions plus nombreux, la compagnie se divisait en deux colonnes ; cet ordre de marche se modifiait suivant l'humeur ou la nécessité.

Arrivés à Hampstead, nous cherchions avant tout un chalet un lieu favorable au repos ; dès que le choix en considération tout ce qui avait trait au thé et à la bière.

Mais, après s'être réconfortée, la compagnie cherchait un lieu favorable au repos ; dès que le choix en avait été fait, chacun et chacune (à moins que l'on ne préférât faire la sieste) sortait le journal du jour acheté en route et l'on se plongeait dans la lecture et les conversations sur des sujets politiques ; les enfants, qui avaient déjà trouvé des camarades de jeu, jouaient à cache-cache dans les touffes de genêts. Mais, si heureuse qu'elle soit, la vie a besoin de diversité ; à nos lectures et nos conversations succédaient la course, la lutte, le lancement de cailloux et autres jeux. Nous découvrîmes une fois un châtaignier couvert de fruits mûrs. « Voyons un peu celui qui abattra le plus de châtaignes ? » s'écria l'un de nous ; tous s'élançèrent au travail en poussant des hourras ; le « Maure » n'était pas le moins enragé, mais hélas ! l'abatage des châtaignes ne lui réussissait pas, il s'y montra cependant aussi infatigable que les autres. Le bombardement ne cessa que lorsque la dernière châtaigne fut abattue avec des cris sauvages de triomphe. Pendant huit jours Marx ne put remuer la main droite ; pour mon compte, je n'étais pas en meilleure posture.

La promenade à âne était le plaisir suprême : c'était une joie et des rires fous. Que de scènes réjouissantes ! Comme Marx nous amusait en s'amusant lui-

même ! Il nous divertissait doublement et par son talent équestre tout rudimentaire et par son entêtement à vouloir nous prouver son habileté. Toute sa science provenait des quelques leçons d'équitation qu'il avait prises étant étudiant (Engels affirmait qu'elles ne dépassaient pas le nombre de trois) ; en outre, lors de chaque visite d'Engels à Manchester, Marx enfourchait une paisible Rossinante, probablement la petite-fille de la digne jument, cadeau de feu Fritz au bon Hellert.

Le retour de Hampstead était toujours fort joyeux bien que la perspective de l'avenir fût loin d'être gaie comparée à ce que nous laissions derrière nous. L'humeur enjouée qui régnait parmi nous était notre antidote contre la mélancolie dont chacun de nous avait plus d'une raison d'être envahi.

La triste vie des bannis était oubliée : si l'un de nous entonnait une chanson, on lui rappelait aussitôt les obligations d'un homme de bonne compagnie.

L'ordre de marche du retour était différent de celui de l'aller. Les enfants se traînaient péniblement à l'arrière-garde. Lenchen, déchargée de son lourd fardeau, marchait à côté d'elles avec le panier vide.

On chantait d'habitude le long du chemin ; la plupart du temps c'étaient des chansons populaires sentimentales (rarement des chansons politiques) ; c'étaient aussi — et ceci est la pure vérité — des chansons patriotiques ; ainsi « O Strasbourg, Strasbourg, ville merveilleuse ! » jouissait d'une faveur particulière.

Parfois les enfants chantaient des chansons nègres en dansant, si toutefois leurs jambes s'étaient un peu reposées de leur exercice prolongé. Il était absolument interdit de parler politique le long du parcours ; nous ne parlions pas non plus de nos soucis. Par contre, on parlait beaucoup art et littérature ; Marx avait ainsi l'occasion de montrer sa prodigieuse mémoire ; il déclamaient de longues tirades de la *Divine Comédie* qu'il savait

presque entièrement par cœur ; il récitait aussi des scènes de Shakespeare, secondé souvent par sa femme qui connaissait également bien cet auteur ; lorsqu'il se trouvait dans un état d'exaltation particulière, il imitait Seidelmann dans le rôle de Méphistophélès. Marx admirait cet artiste qu'il avait vu et entendu à Berlin lorsqu'il était étudiant ; *Faust* était l'œuvre poétique qu'il goûtait le plus dans la littérature allemande. Je ne dirai pas que Marx déclamât bien — il forçait un peu trop —, cependant il accentuait toujours à propos et faisait ressortir le sens de la phrase ; en un mot, il impressionnait fortement ; l'effet comique produit par les paroles du début, lancées avec trop de force, s'effaçait dès que l'on sentait que Marx avait profondément compris le rôle et le possédait à la perfection.

Jenny, l'aînée des deux fillettes (Tussy, *alias* Eléonore, qui fut plus tard Madame Marx-Aveling, n'était pas encore née à cette époque), qui était le portrait vivant de son père, mêmes yeux noirs, même front, avait parfois des extases prophétiques ; comme la pythie, elle entraînait en transes : des lueurs ardentes passaient dans ses yeux et elle se mettait à déclamer d'une manière souvent extraordinaire et fantastique. Un jour, en revenant de Hampstead, elle se trouva en proie à l'une de ces transes et fit une improvisation en vers sur la vie dans les étoiles. Madame Marx, qui avait déjà perdu plusieurs enfants, en fut bouleversée ; la précocité de son enfant lui apparaissait comme un indice de maladie. « Mohr » la rassura ; quant à moi, je lui montrai la pythie qui, sortie de son extase prophétique, sautait alentour avec un rire joyeux et respirait la santé. Cependant Jenny mourut jeune, mais sa mère fut préservée de la douleur de lui survivre.

Le caractère de nos excursions dominicales se modifia à mesure que les fillettes grandissaient ; cependant, le défaut de jeunes éléments ne se fit jamais sentir, les

soucis de l'apparition de nouveaux rejetons étaient sans cesse renouvelés.

Marx perdit plusieurs enfants, dont ses deux fils ; l'un, né à Londres, mourut peu après, l'autre, né à Paris, mourut après une longue maladie chronique ; la mort de ce dernier fut un coup terrible pour Marx. Je me rappelle encore les tristes semaines d'une maladie sans espoir de guérison. L'enfant, surnommé « Mouche » (son véritable nom était Edgard, en souvenir de son oncle), était très doué, mais malheureusement d'un tempérament maladif ; le pauvre petit avait des yeux splendides et une tête qui promettait beaucoup mais qui semblait trop lourde pour son corps chétif. Si la pauvre « Mouche » avait pu être l'objet de soins constants au bord de la mer ou à la campagne, peut-être aurait-il vécu ; mais la vie errante, les déplacements perpétuels, l'existence misérable menée à Londres n'étaient pas faits pour protéger la plante fragile dans sa lutte pour la vie ; le tendre amour de ses parents et les soins maternels furent également impuissants. La « Mouche » mourut... Je n'oublierai jamais cette scène : la mère, abîmée dans une douleur muette, penchée sur le cadavre de son enfant, Lenchen, debout tout auprès, secouée par les sanglots, Marx, en proie à une surexcitation terrible, refusant durement, presque avec hostilité, toute consolation, les deux fillettes, pleurant doucement et se serrant contre leur mère. La mère, plongée dans la douleur, nouait convulsivement ses bras autour de ses petites filles comme si elle avait voulu les fondre en elle, les protéger contre la mort qui lui avait ravi ses fils.

Marx d'après Hyndman

L'un des chefs du parti social-démocrate anglais, Henry Hyndman¹, vient de publier de volumineux mémoires. Ce livre de 500 pages environ, intitulé *Souvenirs d'une vie aventureuse*², écrit d'une plume alerte, réunit les souvenirs de l'auteur sur son activité politique et sur les hommes célèbres qu'il a connus. Il apporte une documentation abondante sur le socialisme anglais ; il permet d'apprécier le socialisme anglais, et aussi certaines des questions les plus importantes du mouvement ouvrier international.

Aussi croyons-nous devoir lui consacrer quelques articles, surtout en raison des manifestations du journal des cadets de droite (les *Rousskié Viédomosti*), qui ont publié le 14 octobre un article du libéral Dionéo éclairant ou, plus exactement, obscurcissant ces questions de la manière propre aux libéraux.

1. Hyndman fut dans la 1^{re} Internationale un des représentants les plus qualifiés du socialisme anglais. Il fonda successivement la Fédération social-démocrate (1891) et, dix ans plus tard, le Parti socialiste Britannique dont il resta le leader jusqu'à la guerre impérialiste. Ce parti, qui n'exerça jamais une grande influence sur le mouvement ouvrier britannique, adopta au début de la guerre une courageuse attitude antimilitariste. Hyndman ne tarda pas à évoluer vers le social-patriotisme, se mettant ainsi lui-même hors de son parti demeuré fidèle à l'internationalisme et dont la gauche adhéra plus tard à l'Internationale communiste. Hyndman mourut en 1922. (*Note du Trad.*)

2. *The Record of an adventurous Life*, par Henry Mayers Hyndman, Londres (Macmillan and Co.), 1911.

Commençons par les souvenirs de Hyndman sur Marx. Très peu informé sur la doctrine marxiste et sur le socialisme en général, H. Hyndman ne rencontra Marx qu'en 1880. Fait caractéristique des mœurs anglaises, Hyndman né en 1842 était encore à l'époque un démocrate d'une nuance indéterminée entretenant des liaisons dans le parti conservateur des *tories* et sympathisant avec lui. Hyndman s'orienta vers le socialisme après avoir lu, au cours de l'un de ses nombreux voyages en Amérique, entre 1874 et 1880, une traduction française du *Capital*.

Se rendant, en compagnie de Karl Hirsch chez Marx, Hyndman comparait mentalement ce dernier... à Mazzini.

Sur quel plan développait-il cette comparaison ? Nous le voyons par les formules suivantes : l'influence de Mazzini sur son entourage est, dit-il, « personnelle, individuelle » et « morale », tandis que l'influence exercée par Marx est presque exclusivement « intellectuelle et scientifique ». Hyndman allait vers Marx comme vers un « grand génie analytique », avec le désir d'apprendre ; ce qui l'attirait chez Mazzini, c'était « la noblesse de pensée et de conduite ». Marx était « incontestablement, une intelligence plus puissante ». Hyndman comprenait incontestablement mal en 1880 (et n'a pas entièrement compris aujourd'hui comme nous le verrons plus bas) en quoi le démocrate bourgeois diffère du socialiste.

Je me trouvai, écrit Hyndman, en présence d'un vieillard vigoureux, chevelu, indompté, prêt — pour ne pas dire désireux — à croiser le fer, un peu soupçonneux comme s'il se fût attendu à une agression. Il m'accueillit pourtant avec politesse, et ses premières paroles furent aimables. Je dis me sentir très honoré et très heureux de serrer la main à l'auteur du *Capital* ; il me répondit avoir lu avec plaisir mes articles sur l'Inde et en avoir dit du bien dans ses correspondances de journaux ¹.

1. Hyndman fut jusqu'à sa récente évolution vers le chauvinisme un ennemi résolu de l'impérialisme anglais et soutint, depuis

Tandis que Marx parlait, avec une indignation passionnée de la politique du parti libéral — vis-à-vis de l'Irlande surtout — ses petits yeux profondément enchâssés de vieux lutteur s'allumaient, ses lourds sourcils se fronçaient, ses larges narines comme tout son visage s'animaient, et un flot d'accusations brûlantes, impétueuses, coulait de ses lèvres, montrant à la fois toute la vivacité de son tempérament et son admirable connaissance de la langue anglaise. Le contraste était étonnant entre sa manière de parler quand la colère l'émuovait aussi profondément et toute son allure lorsqu'il exposait ses vues sur les événements économiques d'une certaine période. Le prophète, le puissant tribun devenait alors sans effort un calme philosophe. Je sentis tout de suite que bien des années s'écouleraient avant que je cessasse de me sentir devant lui, dans le domaine de ces dernières questions, comme l'élève devant le maître.

Je fus étonné en lisant le *Capital*, et plus encore, les petites œuvres de Marx sur la *Commune de Paris* et le *18-Brumaire*, de voir réunies à ce degré l'analyse la plus exacte et la plus froide des causes économiques et des conséquences sociales, et la haine la plus brûlante des classes et même de certaines personnes, d'un Napoléon III ou d'un Thiers, qui n'étaient pourtant, d'après la théorie même de Marx, que des mouches sur le char de Jaggernaut du développement capitaliste. N'oublions pas que Marx était juif; il réunissait, me semble-t-il, — avec son front imposant, ses lourds sourcils proéminents, ses yeux vifs parfois fulgurants, son large nez sensuel, sa bouche mobile et tout ce visage entouré et couvert de cheveux bouclés — la juste colère des grands prophètes de sa race et l'esprit froidement analytique de Spinoza et des savants juifs. C'était une extraordinaire conjonction de capacités différentes, telles que je n'en ai vu de pareille chez nul autre.

Quand je sortis avec Hirsch de chez Marx, profondément impressionné par la personnalité du grand homme, Hirsch me demanda ce que je pensais de Marx. « Je pense, dis-je, que c'est l'Aristote du dix-neuvième siècle. » Mais je m'aperçus tout de suite que cette définition n'embrassait pas tout l'objet. Et d'abord, on ne se représente pas Marx unissant les fonctions de courtisan d'un Alexandre de Macédoine à de profonds travaux scientifiques, dont l'action puissante devait se faire sentir sur des générations entières. En outre, Marx ne se sépara jamais assez complètement des intérêts humains immédiats — en dépit de ce que l'on en a souvent dit — pour considérer les faits et

1878, une belle campagne de révélations contre les violences déshonorantes, les abus, les pillages, les infamies (on alla jusqu'à fouetter des détenus politiques) qui, dans l'Inde avaient depuis longtemps valu aux Anglais appartenant à tous les partis — et même à l'écrivain instruit et radical John Morlay — une triste célébrité.

leurs alentours dans cette lumière froide et sèche qui caractérise le plus grand philosophe de l'antiquité. On ne peut en douter, la haine que vouait Marx au système d'exploitation dont il était entouré et à l'esclavage salarié n'était pas seulement intellectuelle et philosophique, elle était aussi personnelle et passionnée.

Il m'en souvient, je dis un jour à Marx éprouver le sentiment de devenir plus tolérant avec l'âge. — Plus tolérant ? répondit Marx, plus tolérant ? C'était l'évidence qu'il ne devenait pas plus tolérant, lui. Je pense que cette haine profonde de l'ordre de choses existant jointe à l'anéantissante critique que fit Marx de ses adversaires empêchèrent nombre de personnes instruites de la classe aisée d'apprécier toute l'importance de ses grandes œuvres et leur firent apparaître des demi-savants et des logomachistes tels que Bœhm-Bawerk, comme de véritables héros, pour la seule raison qu'ils mutilaient Marx et s'efforçaient de le réfuter. Nous sommes maintenant accoutumés, surtout en Angleterre, à ne croiser le fer qu'avec de grandes rapières largement mouchetées. Les furieuses attaques de Marx, l'épée nue à la main, contre ses adversaires, paraissent inconvenantes à nos hypocrites gentlemen duellistes, qui ne peuvent pas croire qu'un aussi impitoyable polémiste, un ennemi aussi irréductible des capitalistes, puisse être réellement le profond penseur de notre époque.

Marx était presque inconnu, en 1880, du public anglais. Sa santé faiblissait visiblement. Un labeur acharné (jusqu'à 16 heures et plus de travail intellectuel par jour) avait miné son organisme. Les médecins lui défendaient de travailler le soir et, raconte Hyndman, je profitai depuis la fin de 1880 jusqu'au début de 1881 de ses heures de loisir pour converser avec lui.

Notre manière de converser était assez originale. Marx avait l'habitude, quand la discussion s'animait, de se mettre à marcher rapidement de long en large dans la chambre, comme s'il se fût promené sur le pont d'un bateau. Au cours de mes longs voyages (en Amérique, en Australie, etc.) j'avais acquis la même habitude de marcher de long en large quand la tête est particulièrement préoccupée. On pouvait ainsi voir l'élève et le maître marcher de long en large par la chambre, autour de la table, des deux et trois heures durant, en discutant les questions de l'époque contemporaine et les actions des temps passés.

Quelle était l'attitude de Marx sur les questions qu'il discuta avec Hyndman, ce dernier ne nous l'explique

avec tant soit peu de précision à propos d'aucune question. On voit par les extraits cités qu'il concentre surtout et presque exclusivement son attention sur le côté anecdotique du sujet, ce qui correspond bien au contenu de son livre. L'autobiographie de Hyndman est celle d'un philistin bourgeois anglais qui, étant le meilleur des meilleurs en sa classe, se fraie à la fin des fins un chemin vers le socialisme sans jamais se libérer pleinement des opinions bourgeoises et des préjugés bourgeois.

Répétant les reproches adressés par les philistins à Marx et Engels, qui furent, paraît-il, des autocrates dans une Internationale formellement démocratique, qui ne comprirent pas la pratique, ne connurent pas les hommes, etc. Hyndman ne s'efforce pas une seule fois de confronter ce reproche avec l'exposé précis, concret, des circonstances et des faits.

Il nous offre des anecdotes et non une analyse marxiste de faits historiques. Marx et Engels combattirent l'unité de la social-démocratie allemande (l'unité avec les lassalliens) ; or cette unité était nécessaire. Hyndman n'en dit pas davantage. De ce que Marx et Engels eurent mille fois raison en principe contre Lassalle et les lassalliens, pas un mot. Hyndman ne pose même pas la question. Le démocratisme (en matière d'organisation) ne fut-il pas, à l'époque de l'Internationale, le bouclier des sectes bourgeoises entravant par leur action désagrégratrice la création de la social-démocratie prolétarienne ? Hyndman ne se le demande même pas.

Aussi l'histoire de sa rupture avec Marx est-elle relatée de telle façon qu'il n'en reste qu'un commérage (à la manière de M. Dionéo). Engels était, voyez-vous, tâtillon, soupçonneux, jaloux ; la femme de Marx aurait dit à la femme de Hyndman : « Engels est le mauvais génie de Marx » (! !) ; Engels, que Hyndman ne rencontra jamais (contrairement à ce qu'écrit à ce sujet M. Dionéo dans les *Rousskié Viédomosti*), « était enclin à tirer

des gens auxquels il venait en aide toute la monnaie de son argent » (Engels était très riche et Marx très pauvre) ; Engels aurait brouillé Marx avec Hyndman, par crainte que Hyndman, alors riche, ne le remplaçât lui, Engels, en qualité d'ami riche de Marx !!!

MM. les libéraux éprouvent naturellement un certain plaisir à copier ces inqualifiables ragots. Quant à prendre connaissance des lettres (de Marx et d'Engels) à Sorge, mentionnées par Hyndman lui-même, et à étudier ce qu'il faut étudier, ce n'est certes pas conforme aux intérêts des écrivassiers libéraux. Ils n'ont cure de se livrer à cette enquête. Et pourtant la consultation de ces lettres, leur rapprochement avec les mémoires de Hyndman, tranche du coup la question.

Hyndman publia en 1881 sa brochure *l'Angleterre pour tous*, déclaration d'adhésion au socialisme d'un homme qui reste un démocrate bourgeois d'un esprit très confus. La brochure fut écrite pour la *Fédération démocratique* (point socialiste) qui venait de se créer et embrassait quantité d'éléments antisocialistes. Hyndman y transcrivit et y répéta en deux chapitres le *Capital*, mais sans nommer Marx, en se contentant de faire dans sa préface des allusions à un « grand penseur doublé d'un écrivain original » auquel il devait beaucoup, etc. C'est, écrit Hyndman, à ce propos qu'Engels me brouilla avec Marx : il cite à l'appui une lettre que Marx lui adressa (le 8 décembre 1880), disant : « Vous ne partagez pas les opinions de mon parti (le parti de Marx) sur l'Angleterre. »

On voit où était le désaccord que ne comprend pas, n'observe pas, n'apprécie pas Hyndman. Hyndman était alors (comme l'écrit tout net Marx à Sorge le 15 décembre 1881) un « généreux écrivain petit-bourgeois, à demi-bourgeois, à demi-prolétarien ». Un homme fait la connaissance de Marx, se rapproche de lui, se déclare son élève, fonde ensuite une « fédération démocratique »,

écrit pour elle une brochure où le marxisme est déformé et le nom de Marx tu ; Marx ne pouvait évidemment pas s'abstenir de formuler une protestation d'une extrême violence. Et cette protestation fut évidemment formulée puisque Marx cite dans la même lettre à Sorge des extraits de lettres d'excuses de Hyndman. Ce dernier se justifie à l'aide des raisons suivantes : les Anglais n'aiment pas à apprendre chez les étrangers, le nom de Marx est exécré, etc. (Hyndman nous dit avoir détruit toutes les lettres que lui adressa Marx, de sorte qu'il n'y a pas à espérer connaître de ce côté-là la vérité.)

Excellentes justifications, n'est-ce pas ? Et maintenant que la question des anciens désaccords de Hyndman et de Marx est pleinement élucidée et que tout — y compris le livre d'aujourd'hui — nous démontre qu'il y a dans les opinions de Hyndman bien des éléments bourgeois et philistins (mentionnons les arguments dont il use en faveur de la peine de mort appliquée aux criminels de droit commun), on vient nous expliquer la rupture de Hyndman avec Marx par les intrigues d'Engels qui, pendant quarante années, n'eut qu'une politique avec Marx... Si même tout le reste du livre de Hyndman n'était que miel, il suffirait, pour en gâter la saveur, de cette cuillerée de goudron...

La nature des désaccords de Marx et de Hyndman à l'époque dont nous parlons est révélée de façon très caractéristique par l'appréciation formulée par Marx sur Henri George, telle que nous la rapporte Hyndman. Cette appréciation nous est connue par la lettre de Marx à Sorge du 30 juin 1880. Hyndman défendait George devant Marx avec des arguments de ce genre : « En insistant sur ses erreurs, George instruira mieux les gens que ne le feraient d'autres en exposant la vérité complète. »

Marx, écrit Hyndman, ne voulait pas entendre de semblables arguments. La diffusion d'une erreur ne pouvait jamais

être utile au peuple, telle était sa conviction. Laisser une erreur sans réfutation, c'était encourager la malhonnêteté intellectuelle. Pour dix personnes qui dépasseront George, disait-il, il y en aura peut-être des centaines qui garderont les opinions de George, et ce danger est trop grand pour être couru.

Et Hyndman de nous informer qu'il maintient encore son opinion sur George et que ce dernier ne pouvait d'autre part être comparé qu'à un galopin porteur d'une chandelle qui tenterait de rivaliser avec un homme armé d'un projecteur.

Excellente comparaison. Mais... mais il était bien risqué de la part de Hyndman de produire cette excellente comparaison à côté de son misérable racontar sur Engels.

La « confession » de Karl Marx

I

A en croire ses adversaires, Karl Marx eut un caractère détestable, un esprit querelleur, hargneux et méchant. Etrangère à toute grandeur et à toute noblesse, l'âme noire de ce révolutionnaire sombre et renfrogné ne connut que la haine et le mépris, n'épancha que le sarcasme et le fiel. N'ayant rien de sacré, Marx éprouva une satisfaction diabolique à explorer les mauvais côtés de l'âme humaine. Sombart affirme même que Marx était organiquement incapable de discerner le bien dans l'âme humaine. Marx, nous dit-on, souffrait d'une exacerbation des facultés purement intellectuelles, ce qui explique son insensibilité.

Nos ex-marxistes vont même plus loin. Il fut un temps où, dans leur lutte contre le subjectivisme et les *narodniki*¹ sentimentaux, ils faisaient volontiers étalage de l'objectivisme et de l'aversion du marxisme pour l'éthique ; ils professent maintenant à leur tour que Marx n'eut pas de cœur et fut complètement étranger à l'éthique.

Boulgakov, chez lequel l'adoration naïve du capitalisme a été remplacée par une divinisation non moins

1. Voir au sujet des *narodniki* et des critiques russes du marxisme l'article de G. Plékhanov, p. xxx.

naïve et bornée d'une autre « cité terrestre », serait même disposé à douter que des sentiments tels que l'amour, la compassion directe en général, la chaude sympathie envers les souffrances humaines aient joué un rôle dans la mentalité de Marx. Tougane-Baranovsky affirme que Marx souffrit, à l'égard des nobles mouvements de l'âme humaine, d'une sorte de cécité intellectuelle. Marx « éprouvait l'indignation en présence du mal, mais il n'y avait presque pas place, dans son indignation, pour la sympathie envers les opprimés... L'amour des hommes ne lui était guère accessible. Il avait en revanche une très grande capacité de haine ; la haine des oppresseurs remplaçait dans son âme l'amour des opprimés ».

Faut-il s'étonner que tout cœur sensible soit saisi d'horreur à l'aveu d'une semblable anomalie morale ?

Nous ne doutons pas le moins du monde de la sincérité des chaudes sympathies envers les souffrances humaines qui distinguèrent toujours nos ex-marxistes. Nous sommes, au contraire, convaincus que l'amour des opprimés a depuis longtemps éliminé de leur âme toute trace de la haine des oppresseurs. Il nous semble tout de même que le portrait de Marx qu'ils offrent à leurs lecteurs est conçu selon les recettes des pieux imagiers russes de Souzdal. Quoi qu'il en soit, ce portrait n'atteste pas chez ses auteurs d'exacerbation des facultés intellectuelles. Et s'ils l'ont conçu, ce qui est très probable, comme Sombart, par leurs propres moyens, ils ne se révèlent pas plus originaux en cette occurrence qu'en d'autres. Que la nature ait privé Marx de cœur, ne lui laissant que l'intelligence, il y a 60 ans que le brave officier Téchov en informait le monde. Il lui avait suffi d'une entrevue d'une heure et demie environ avec Marx, à Londres, pour pénétrer ce dernier à fond et arriver aux mêmes conclusions que nos graves hommes de science. « Si Marx avait seulement autant de cœur que

d'esprit, autant d'amour que de haine ! » écrivait alors à ses amis de Suisse le bon Téchov, qui avait certes beaucoup de cœur mais peu d'esprit.

Quand le noble Vogt publia cette lettre afin de tuer dans l'opinion des braves gens ce monstre de Marx, ce dernier dit simplement avec le cynisme qui le caractérise : Téchov se préoccupe beaucoup trop de mon cœur. Je refuse généreusement de le suivre dans ce domaine. Assez de morale ! comme dit la grisette parisienne quand son ami commence à parler politique ».

Nous n'avons pas, nous non plus, le moindre désir de sauver la réputation de Marx quant au cœur. Il est certain — et Marx ne le niait pas lui-même — que tous les aspects du cœur humain ne lui étaient pas également ouverts. Il y a fagots et fagots. Et les hommes sont très différents. « Quant au cœur humain c'est une chose tout à fait étonnante, surtout lorsque l'homme le porte dans son porte-monnaie. » Pour ressentir profondément, selon l'expression à la mode, l'âme capitaliste et ne pas négliger un seul de ses bons côtés, il faut être un psychologue subtil formé, en économie politique, à l'école autrichienne. On ne peut se passer en l'occurrence d'une certaine parenté psychique.

Il est vrai aussi que Marx n'en appelle jamais au cœur. Mais il faut être vraiment très bon pour en inférer que Marx n'éprouva pas de sympathie envers les opprimés. Au contraire, il dit même quelque part que l'amour des hommes est une des sources de la philosophie communiste. Mais ce n'est pas assez. Il faut, outre le cœur qui compatit, la compréhension théorique du processus historique. Aussi Marx fut-il le rude adversaire de toutes les effusions des âmes généreuses et du socialisme bêlant qui prêche volontiers la morale aux loups.

Il est tout aussi vrai que Marx démasqua impitoyablement les charlatans de l'amour chrétien et libre-

penseur qui dans des ouvrages sayants et dénués de science, pénétrés de pitié envers les opprimés mais ignorant la colère envers les oppresseurs, recommandent aux prolétaires la modération et l'espoir en la justice distributive des capitalistes.

Il serait tout aussi difficile de nier que, dans sa lutte passionnée pour les intérêts de la classe ouvrière, Marx porta souvent des coups terribles non seulement à ses ennemis avérés mais aussi à d'équivoques alliés. Démocrate bourgeois, dans sa jeunesse, son emportement forcené terrorisait déjà ses amis berlinois. L'auteur du poème satirique dédié à Bruno Bauer et autres membres du club berlinois des « Hommes libres » nous le dépeint en ces vers :

Qui le suit (Bauer) comme l'ouragan dans la steppe?
C'est le fils noir de Trèves, à l'âme forcenée.
Il ne va pas, il court, il roule en avalanche.
Une audace insolente luit dans son regard d'aigle.
Le geste de ses mains tendues avec passion
Semble s'attaquer à la voûte des cieux.
Un démon le possède, colosse au poing serré...

Avec ce tempérament-là il était certes difficile d'observer en tout et toujours la mesure et de veiller à ce que le coup porté à l'adversaire ne fût pas trop rude. Et ce « Karl le forcené » Marx le resta jusqu'à la fin de ses jours.

Il est vrai aussi que Marx n'ouvrait pas son cœur à chacun. Mais si le vieux Sirach n'a pas entièrement raison d'affirmer que seuls les imbéciles ouvrent leur cœur à tout venant, il faut, une fois de plus, être vraiment bien bon pour parler de manque de cœur là où il n'y a pas d'effusion sentimentale.

Madame Rolland relate dans ses mémoires que son maître de chant lui reprochait souvent de mettre trop peu d'âme dans son chant. « Ce brave homme, dit-elle, ne comprenait pas que j'avais trop d'âme pour en mettre dans mon chant ».

Marx évitait les effusions sentimentales même dans ses lettres à ses proches et à ses amis. Mais aimer, comme il aimait sa femme et ses enfants, aimer avec autant de dévouement est malaisé. Il survécut à grand'peine à la mort de sa femme. La mort prématurée de sa fille aînée, Jenny Longuet, lui porta un coup dont il ne se releva plus. Or, même dans ses lettres à Jenny qui, parmi ses filles, était sa camarade et sa collaboratrice, qui avait traversé avec lui la période la plus difficile de leur existence à Londres, Marx reste réservé. Ses lettres respirent toutes l'affection et une tendresse attentionnée; nous y voyons Marx — surtout dans les lettres des dernières années — s'attacher à entretenir chez sa fille la bonne humeur, chercher à l'égayer, mais nous n'y trouvons que très rarement une phrase sentimentale. Il en est de même de ses lettres à Engels, auquel pourtant il ne cachait rien. Il y traite des affaires courantes et de théorie; il y est extraordinairement avare d'effusions. Mais que de souffrances dans les lignes suivantes écrites à Engels d'Alger (le 1^{er} mars 1882), où l'on avait envoyé Marx après la mort de sa femme pour l'arracher à l'oppression du milieu londonien :

« Tu sais que peu de gens supportent aussi mal que moi toute manifestation exagérée de sentiments. Mais je te mentirais si je tentais de nier que mes pensées sont presque entièrement absorbées par le souvenir de ma femme. N'ai-je pas passé avec elle la meilleure partie de ma vie ? »

Cette aversion pour l'expression exagérée des sentiments et pour toutes les effusions rend difficile la connaissance du monde intérieur de Marx, de ses sympathies, de ses antipathies. Nous n'en apprenons que très peu de chose de lui-même. Et s'il se permet parfois des diversions autobiographiques, comme dans sa *Critique de l'Economie politique* ou dans le pamphlet *Monsieur Vogt*, ce n'est que dans la stricte mesure où les intérêts

en cause l'exigent et où ces diversions peuvent servir à définir ses vues théoriques. On croirait qu'il veut dire : « Jugez-moi d'après mes œuvres, et non d'après ce que je puis vous raconter de moi-même ».

Aussi toutes les tentatives de définir en Marx l'homme d'après ses proches « épanchements » se heurtent-elles à des difficultés presque insurmontables. Son univers intérieur est fermé aux étrangers. Le fonds de tendresse et d'intuition qui, chez lui, exerçait une si forte attirance sur le plus subjectif des poètes lyriques Henri Heine, comme sur le chantre pathétique de la liberté, Freiligrath, l'aptitude infinie à partager avec ses amis ses richesses spirituelles, l'absence de tout rigorisme envers les faiblesses humaines chez autrui, alliée à un esprit critique impitoyable envers soi-même, tout cela était caché aux yeux du monde sous une cuirasse impénétrable.

Les souvenirs de Lafargue et de Liebknecht tentent de nous donner un portrait de l'homme. Tous deux, Lafargue et Liebknecht, eurent plus d'une fois l'occasion de subir les attaques de leur maître « forcené ». Il les malmena souvent de vive voix et par correspondance, en tant que politiques, sans ménager leur amour-propre. Il lui arriva parfois d'exagérer lui-même sous l'impression fraîche de quelque événement. Mais ces inégalités d'humeur étaient vite aplanies. Lafargue et Liebknecht étaient des hommes trop remarquables pour ne point comprendre que ces défauts — qui d'ailleurs étaient aussi les leurs dans une large mesure — n'étaient chez Marx que le revers de qualités; et ils ne songeaient pas à lui tenir rigueur des moindres choses. Et si, contrastant avec les portraits conçus à la manière des pieux imagiers de Souzdal, œuvres des adversaires de Marx, Liebknecht et Lafargue tombent peut-être parfois dans l'excès contraire, leur erreur se réduit le plus souvent à l'appréciation donnée non de l'homme, mais du mili-

tant et du penseur. Tel est surtout le défaut des souvenirs de Liebknecht. Mais ils nous sont des plus précieux lorsqu'ils nous dépeignent en Marx le père, l'ami, le camarade. Plus nous apprenons maintenant à connaître la vie privée de Marx — par les lettres de ses amis, par de nouveaux mémoires, par des faits jusqu'à présent peu connus — et plus nous avons de confirmations du récit de Liebknecht.

Le document humain dont il est question plus loin, document qu'un heureux hasard nous a conservé, jette entre autres une éclatante lumière sur la psychologie personnelle de Marx.

II

Il m'arriva, au cours de l'été de 1910, de travailler pendant plusieurs semaines à Draveil chez les Lafargue, qui avaient très obligeamment mis à ma disposition les papiers et les lettres laissés par Marx. Laura Lafargue m'avait aimablement installé dans son cabinet de travail, dont l'un des meilleurs ornements était un portrait de Marx, mal reproduit depuis dans l'insignifiante biographie de Marx rédigée à la diable par le socialiste américain Spargo. Un vieillard tout blanc, aux yeux légèrement plissés, vous regardait du mur avec un bon sourire. Rien d'olympien, rien d'imposant, rien de grave. C'était en quelque sorte un nouveau Marx, ce n'était plus le profond penseur dont la photographie bien connue — l'une des meilleures d'après Laura Lafargue — nous a gardé l'image. On pouvait croire que cet excellent vieillard n'avait pénétré à fond que « l'art d'être grand-père ». Et le tableau tracé avec tant d'art par Liebknecht se levait dans la mémoire : le créateur du *Capital* chevauché sans façon, dans la maison entière, par son petit-fils favori, Johnny, juché sur ses épaules...

Je ne me souviens plus à quel propos ce fut, mais Laura se rappela au cours de l'une de nos conversa-

tions sur Marx — sans doute avais-je exprimé le regret que son père eût laissé si peu de documents subjectifs purement personnels — qu'elle avait, avec sa sœur, posé un jour par jeu à leur père une série de questions dont les réponses devaient constituer des sortes de confessions. Elle réussit à retrouver ces *Confessions*, les réponses ayant été ainsi intitulées dans l'original. Et c'est justement ces confessions de Marx par questions et réponses que j'offre aujourd'hui à l'attention du lecteur. Laura Lafargue m'en donna une copie¹. Les questions et les réponses étaient rédigées en anglais.

Confession

La qualité que vous appréciez le plus.	Chez les gens, la simplicité ; chez les hommes, la force ; chez les femmes, la faiblesse.
Votre trait caractéristique.	L'unité du but.
Votre idée du bonheur.	La lutte.
Votre idée du malheur.	La soumission.
Le défaut que vous êtes le plus enclin à excuser.	La confiance accordée à la légère.
Le défaut qui vous inspire le plus d'aversion.	La servilité.
Votre antipathie.	Martin Tupper.
Votre occupation préférée.	Bouquiner.
Vos poètes préférés.	Shakespeare, Eschyle, Goethe.
Votre prosateur préféré.	Diderot.
Votre héros préféré.	Spartacus, Képler.

1. Lors de mon dernier voyage à Draveil, après le suicide de Lafargue (en décembre 1912), je ne réussis pas, en recevant des mains des héritiers les papiers de Marx qui appartiennent aujourd'hui à la social-démocratie allemande, à retrouver ces confessions ni certains autres documents ; des étrangers y avaient déjà porté la main.

Votre héroïne préférée.	Gretchen.
Votre fleur préférée.	Le laurier.
Votre couleur préférée.	Le rouge.
Votre nom préféré.	Laura, Jenny.
Votre plat préféré.	Le poisson.
Votre dicton préféré.	Rien d'humain ne m'est étranger.
Votre devise préférée.	Doute de tout.

Karl MARX.

On ne peut certes tout prendre au sérieux dans ces *Confessions*. Ce sont aveux plaisants. Mais ils étaient faits aux êtres les plus proches, et nous verrons tout de suite qu'ils contenaient beaucoup de vérité.

D'abord quelques mots sur l'époque à laquelle ils se rapportent. Laura ne put pas me donner à ce sujet d'indication précise. Mais la réponse de Marx à la question du nom préféré montre que ses confessions se rapportent aux années 1860-1865, à une époque où sa troisième fille Eléonore était encore trop petite pour participer à l'enquête de ses sœurs aînées Jenny (ainsi s'appelaient aussi la compagne de Marx) et Laura.

Nous ne nous arrêterons pas sur les réponses qui n'ont sans doute pas plus de signification que de plaisants calembours et se rapportent à des questions d'importance secondaire. C'est le cas lorsque Marx, interrogé sur son plat préféré (en anglais *dish*) répond : poisson (en anglais *fish*). Il est vrai que Lafargue, docteur en médecine et connaisseur en art culinaire, croit devoir noter que Marx était mauvais convive et souffrait même de manque d'appétit. Il y voit le résultat d'une activité cérébrale trop intense. Cette activité tuant l'appétit, Marx devait recourir aux plats fortement assaisonnés, notamment aux conserves de poisson et aux pickles. Un matérialiste pointilleux pourrait certes tirer du goût de Marx pour le poisson des déductions

plus sérieuses : *der Mensch ist er isst*¹, un psychologue pourrait voir là, tout comme dans la colossale faculté d'abstraction de Marx, un caractère de race.

On pourrait aussi donner une explication psychologique du penchant de Marx pour le laurier si la plaisanterie ne perçait ici (laurier, en anglais *Daphne*, c'est-à-dire Laura). Il est aussi évident qu'un homme aussi rouge que Marx, le Docteur Rouge comme l'appelaient les Anglais, ne pouvait avoir de prédilection que pour la couleur rouge.

La réponse à la troisième question, susceptible de choquer tout partisan de l'égalité des sexes, est empreinte d'une ironie souriante. Marx oppose la force masculine à la faiblesse féminine. Il serait injuste d'accuser sa femme et ses filles de faiblesse. Marx trouva en elles au cours de la lutte qu'il dut soutenir toute sa vie de sûres camarades. Les coups terribles du sort, la mort de quatre enfants, victimes de la profonde misère où vécut la famille Marx dans les années qui suivirent 1850, tout cela, la compagne de Marx le supporta avec une inflexibilité vraiment « virile ». Liebknecht — et il est difficile d'accuser de faiblesse ce soldat de la révolution — disait que s'il n'avait pas coulé à pic pendant son exil à Londres, c'était grâce à l'exemple que leur donnait à tous la compagne de Marx. Mais elle avait aussi, naturellement, ses minutes de faiblesse. Nous y trouvons des allusions dans les lettres privées de Marx qui évita toujours de parler de ses douleurs et de ses amertumes. Il demandait dans ces cas qu'on n'oubliât pas qu'elle était femme et mère. Leur situation était parfois des plus douloureuses, et il fallait toute la fermeté et la force de Marx pour ne pas s'épancher en plaintes comme le faisait sa femme dans ses lettres à ses amis les plus proches.

1. L'homme est ce qu'il mange.

Elle se ressentait plus vivement encore des luttes intestines de l'émigration. Bien que Marx fit toujours son possible pour lui cacher le pire, elle en apprenait plus qu'il n'eût fallu. La campagne de Vogt, qui réussit, à la vérité, à dépasser en matière de calomnies personnelles tous les adversaires de Marx, lui causa une impression particulièrement forte. La femme de Marx se révéla trop faible pour supporter ces nouvelles épreuves et tomba gravement malade; elle relevait à peine de maladie à l'époque à laquelle les *Confessions* de Marx paraissent se rapporter.

La *simplicité*, que Marx appréciait par-dessus tout chez les gens, était le trait dominant de son caractère. Il ne méprisait rien tant que la pose, l'affectation, les manières théâtrales. « Marx, écrit Liebknecht, est un des rares hommes grands, moyens ou petits, que je connaisse qui ne soit pas vaniteux. Il était trop grand, trop puissant et aussi trop fier pour être vaniteux. Il ne posait jamais, étant toujours lui-même ».

Nous avons aussi sur ce point un autre témoignage qui n'est ni d'un ami ni d'un ennemi : celui de notre sociologue estimé M. M. Kovalevsky¹.

A en croire Reclus, Marx recevant les membres de l'Association Internationale des Travailleurs — Reclus était du nombre — ne sortit pas de la partie arrière de son salon et se tint à proximité du buste de Jupiter Olympien dont cette pièce était ornée, comme s'il avait voulu faire ainsi allusion à sa place parmi les grandes figures de l'humanité. Cette affectation est en complet désaccord avec l'idée que nous nous faisons d'un homme assez conscient de sa valeur pour ne pas éprouver le besoin de la souligner par des manifestations extérieures.

Marx était resté, dans la mémoire de Kovalevsky,

1. M. KOVALEVSKY : *Mes périples scientifiques et littéraires*, dans la *Rousskaïa Jizn* de janvier 1895 et *Deux vies* dans le *Vestnik Evropy*, de juillet 1909. Ces souvenirs renferment de nombreuses erreurs de fait concernant les événements enregistrés par l'histoire. Mais leur principal intérêt est dans la notation de l'impression produite par Marx sur ceux qui les connurent personnellement.

comme « un causeur simple et même débonnaire, aux récits inépuisables, pleins d'humour, toujours prêt à se plaisanter lui-même ».

Rappelons-nous que notre grand sociologue était alors en comparaison de Marx un tout jeune homme; la différence d'âge entre eux était de plus de 30 ans. L'aveu suivant de M. Kovalevsky n'en a que plus de prix :

Je ne me souviens pas, dit-il, au cours de mes deux années de contact assez fréquent avec l'auteur du *Capital*, du moindre fait rappelant même de loin cette façon de traiter les jeunes en aînés que je connus par mes rencontres occasionnelles avec Tchitchérine et Léon Tolstoï. Karl Marx était plus européen, et quoiqu'il n'appréciât peut-être pas beaucoup ses amis scientifiques, leur préférant les compagnons de lutte de classe du prolétariat, il était suffisamment bien élevé pour ne rien laisser voir dans sa conduite de ses préférences personnelles.

Cette simplicité et cette sincérité de Marx se rattachaient à son incapacité complète de porter un masque quelconque, incapacité notée non seulement par Liebknecht, mais aussi par Born, dont les souvenirs sont d'une époque postérieure à sa brouille avec Marx. L'assemblage curieux d'une prodigieuse supériorité intellectuelle avec un esprit débonnaire et même avec une certaine puérilité, tel que nous l'observons chez un autre économiste génial, Ricardo, étonnait tous ceux qui approchaient Marx. Sa femme l'appela toujours un « grand enfant »; il se délassait le plus volontiers dans la société des enfants. Toute hypocrisie, toute diplomatie lui étaient insupportables. Aussi ne fréquentait-il qu'à son corps défendant la société dans laquelle il devait, bon gré mal gré, compter avec les convenances. Il se plaint comiquement dans ses lettres — quoique moins fréquemment que Tchernichevsky dont la ressemblance avec Marx est sur ce point frappante de sa maladresse en cette matière.

La compagne de Marx se distinguait par la même simplicité. Kovalevsky raconte qu'il lui arriva rare-

ment de rencontrer une femme aussi avenante envers ses hôtes dans son modeste intérieur et qui conservât pourtant, dans toute sa simplicité, le port d'une « grande dame », comme disent les Français.

Deux semaines après la mort de sa femme, Marx écrivait à sa fille aînée :

Les lettres de condoléances que je reçois de toutes parts, de gens appartenant à des nationalités et à des professions différentes, etc., font toutes l'éloge de petite maman et ont un accent de profonde sincérité, de profonde sympathie comme on en trouve rarement dans ces missives habituellement conventionnelles. Je me l'explique ainsi : tout en elle était naturel, véridique et simple. Il n'y avait rien d'affecté chez elle. Aussi produisait-elle une impression d'une clarté extraordinaire.

Nous comprenons maintenant pourquoi Marx appelle Gretchen son héroïne préférée. Si même c'était par plaisanterie, la plaisanterie contenait une bonne part de vérité. La littérature allemande ne connaît pas en effet d'expression plus achevée du naturel, de la sincérité et de la simplicité.

L'*unité de but* ne rend pas tout à fait exactement la réponse de Marx à la question de ce qui le caractérise le plus fortement. La traduction accentue plus que l'original une nuance d'objectivité. *Singleness of purpose* signifie plutôt la concentration de tous les desseins et de toutes les aspirations vers une finalité unique.

Ce n'est pas sur les lèvres de Marx une simple phrase. Il serait difficile de trouver une vie dans laquelle l'unité de but ait été aussi exemplairement affirmée. Marx ne connut vraiment que « l'empire d'une pensée, d'une seule, mais ardemment passionnée ». Et il définit lui-même le but vers lequel convergeaient tous ses desseins. C'est la *Cause*. Longtemps il travailla jour et nuit sans s'écarter si peu que ce fût de son but, afin de créer la base solide de l'émancipation du prolétariat, bâtissant pierre à pierre sa grande œuvre, cet arsenal inépuisable contre la société bourgeoise. Pas la moin-

dre trace de désarroi intérieur, ni d'errement dans les chemins de traverse, dans cette vie forgée avec un inébranlable esprit de suite et une inflexible logique, dans cette vie pénétrée d'unité. Unité de fin en théorie et dans la pratique, unité de l'homme et de son œuvre en un seul bloc.

La réponse à ses filles où il précise que le bonheur est pour lui dans la lutte et le malheur dans la soumission, a un accent de profonde vérité. Marx fut un lutteur dans la théorie et dans la pratique. Sa vérité et sa justice, il les conquit dans la lutte contre les traditions établies. Et il les incarna dans la vie par la lutte, par la pratique. C'est à la lutte contre la soumission et l'asservissement sous toutes leurs formes, misère sociale, dégénérescence spirituelle, dépendance politique, qu'il appela inlassablement les prolétaires de tous les pays, dans la *Ligue des Communistes*, puis dans l'Internationale. Et quelque étrangère que lui fût toute rhétorique, il trouva toujours des paroles d'une étonnante vigueur pour tresser aux vaincus de cette lutte des couronnes de lauriers ou pour clouer au pilori de l'Histoire leurs vainqueurs temporaires.

Rien ne l'écœuraît plus que la *servilité*, la *muflerie*, la *complaisance intéressée* dans la vie privée et la politique. Le culte consciemment entretenu parmi leurs admirateurs par des hommes aussi remarquables que Mazzini et Lassalle lui était organiquement insupportable. Tout éloge, même formulé avec tact et circonspection, lui faisait immédiatement dresser l'oreille avec méfiance. L'heure n'est pas encore venue de publier les lettres adressées à Marx par diverses personnes qui atteignirent à la célébrité — et y atteignirent en partie par leur polémique avec Marx — mais on comprend à la lecture de ces lettres pourquoi Marx considéra leurs complaisantes flatteries d'un œil si méprisant.

Il était surtout impitoyable envers toute servilité

à l'égard des puissants. Cette servilité, il la flagella dans sa sévère critique du fameux discours de défense de Kinkel, et il la condamna sans ménagement dans les avances de Schweitzer à Bismarck. Il louait pour la même raison le simple tact moral qui empêchait Rousseau de transiger avec les gens bien en cour. Il se montra inflexible, pour la même raison, envers cette forme de servilité, de vile platitude qui se manifeste par les concessions à ce qu'on appelle l'opinion publique ou, à un degré plus bas encore de domesticité, par la flagornerie des classes dirigeantes. Et plus le sycophante était talentueux, plus Marx était impitoyable. Marx témoigna toujours d'un souverain mépris des applaudissements, de l'approbation du public, de la popularité.

Martin Tupper incarnait pour Marx la banale cuisinerie qui jouit souvent d'un grand succès, recueille d'abondants lauriers et tombe ensuite dans l'oubli. Martin Tupper, poète complètement oublié aujourd'hui, fut de 1850 à 1865 le versificateur le plus populaire de l'Angleterre. Son succès inouï est encore une énigme pour les historiens de la littérature anglaise.

Pas l'ombre de talent, la négation, l'antipode de tout génie poétique, une naïveté touchante... Aveugle en poésie, sourd à la rime; Tupper n'avait pas la moindre inspiration, pas d'idées, pas de sens critique.

Sa philosophie est au niveau de celle de la boutiquière d'Ostrovsky, qui se demandait s'il vaut mieux attendre une chose sans obtenir ou l'obtenir pour la perdre ensuite. Martin Tupper répondait à cette question en des vers sonores : « L'aiguillon du malheur et la pointe du désir s'émoussent également par une longue attente, de même que la bile et le baume se dissolvent également dans l'eau de la patience »¹. Marx dit dans

1. Voir G. KELLNER: *Die Englische Litteratur im Zeitalter der Königin Victoria*, Leipzig 1909, p. 370, ou OLIPHANT: *The Victorian Age of English Literature*, t. 1, p. 234. La principale œuvre de Tupper sa *Philosophie des proverbes*, a été traduite en allemand.

le *Capital* que Martin Tupper, qui est à son avis, parmi les poètes, ce que Bentham est parmi les philosophes, ne se conçoit qu'en Angleterre. Marx se trompe évidemment sur ce point. De pareils poètes l'Allemagne et aussi la Russie en ont produits. Mais un Tupper ne pouvait jouir d'un aussi grand succès qu'en Angleterre, où la servilité devant l'opinion publique est encore très grande.

On voit par toutes les œuvres de Marx que ses poètes préférés furent Eschyle, Shakespeare et Goëthe. Lafargue en témoigne aussi.

Marx, dit-il, considérait Eschyle et Shakespeare comme les deux plus grands génies dramatiques de tous les temps. Il avait consacré à Shakespeare, pour lequel il avait une admiration sans bornes, des études approfondies. Il en connaissait tous les personnages, sans exception. Toute la famille Marx professait une sorte de culte pour le grand dramaturge anglais; ses trois filles le connaissaient par cœur¹.

Marx admirait en Eschyle le grand poète qui, le premier, fit du vieux mythe de Prométhée le symbole grandiose d'un inflexible champion de l'humanité jetant un fier défi au maître des cieux et de la terre. Dans sa thèse de doctorat, Marx citait déjà les paroles suivantes de celui qu'il appelait « le plus noble des saints et des martyrs du calendrier philosophique », paroles adressées par Prométhée au messager de Zeus : « Jamais, crois-le, je ne consentirai à échanger mon sort infortuné contre ton esclavage. Mieux vaut être enchaîné à ce rocher que d'être un serviteur aux ordres de Zeus ».

Cette conception de Prométhée inspire les poèmes de jeunesse de Marx, alors rédacteur de la *Gazette Rhé-*

1. Ce n'est pas une exagération. Le célèbre shakespeareologue anglais décédé en 1911, Ferniville, était un ami de la famille Marx. On observe dans les articles anglais de Marx les traces d'une étude profonde de Shakespeare. Certains de ses articles sont des chefs-d'œuvre de style et provoquèrent l'étonnement des Anglais.

nane et Marx nous apparaît déjà dans un dessin datant de 1840-50 sous les traits de Prométhée enchaîné.

La désignation par Marx de son prosateur préféré nous surprend un peu. Diderot n'est pas mentionné dans les souvenirs de Lafargue. Mais son admiration du grand encyclopédiste français Marx la partageait avec les plus grands poètes allemands de son temps, Lessing, Schiller, Goethe. Les historiens contemporains de la littérature française confirment de plus en plus cette opinion. Mieux que tout autre encyclopédiste du XVIII^e siècle, Diderot a victorieusement subi l'épreuve du temps, non seulement comme penseur mais comme écrivain. Son *Neveu de Rameau*, auquel pensait certainement Marx, est encore maintenant un modèle de prose française. Diderot était plus étranger que tout autre encyclopédiste au culte de la phrase. Sa langue claire, étonnamment vivante, formée dans le contact personnel avec les gens du peuple, sa dialectique pleine de verve, son habileté géniale à exprimer avec vigueur et netteté les traits les plus caractéristiques des aspects variés de la vie, la raillerie mordante avec laquelle il fait flageller la société française par un parasite, tout cela nous explique assez la préférence que Marx et aussi Engels accordaient à Diderot ¹.

Marx appelle Spartacus et Képler ses héros préférés, le premier, évidemment, parmi ceux de l'action, et le second parmi ceux de la pensée. Il se peut que ces noms lui soient venus à l'esprit sous l'impression de quelques lectures fraîches. Nous trouvons, en tout cas, dans une lettre adressée à Engels, l'indication suivante au sujet de Spartacus :

Je lisais ce soir, pour me délasser, l'histoire des guerres

1. Engels appelle, dans son *Anti-Dühring*, le *Neveu de Rameau* un « chef-d'œuvre de dialectique ». Marx cite Diderot dans *la Sainte Famille* et dans le *Capital* lorsqu'il définit le rôle du trésor dans la société bourgeoise.

civiles romaines d'Appien dans l'original grec. Livre de grande valeur. L'auteur est d'origine égyptienne. Schlosser dit qu'il n'a pas d'âme, sans doute parce qu'il s'efforce d'expliquer les guerres civiles par les conditions matérielles. Le portrait qu'il nous fait de Spartacus nous le montre comme le plus beau type que nous trouvions dans toute l'histoire ancienne. C'est un grand capitaine (pas un Garibaldi), un noble caractère, un vrai représentant du prolétariat antique¹.

Spartacus est ainsi représenté dans le livre de Giovanolli, qui fut autrefois populaire. On peut, bien entendu, le considérer autrement. Retenons ce que Marx appréciait surtout chez ce « beau type ».

D'où venait la sympathie de Marx pour Képler ? Ne venait-elle pas de la probité scientifique, qu'il appréciait si hautement en Ricardo ? Ou de cette « clarté d'esprit » qui, d'après les biographes de Képler, lui permettait de se détourner avec tant de facilité des soucis et des préoccupations terrestres et de « s'élever jusqu'aux cimes éthérées de la spéculation scientifique poursuivant des fins hautes et nobles » ?

Képler passa, lui aussi, dans la lutte contre les privations la plus grande partie de sa vie. Il n'admettait aucun compromis en matière de principe. A la différence de Tycho-Brahé, il se refusa à toute concession aux puissants du jour. Aucune pression, aucune séduction ne put le détourner du chemin qu'il s'était tracé. Il travailla intensément, des années durant, à la découverte des lois régissant les mouvements du monde céleste et il mourut pauvre sans avoir achevé ses travaux.

Nul ne fut plus grand que Képler
 Mais Képler mourut pauvre :
 Il donna la joie aux esprits,
 Il laissa les corps sans pain.

Marx dut souvent se rappeler ce vieux quatrain, surtout quand la guerre de Sécession le priva de ses

1. Lettre du 27 février 1861. L'historien Mommsen est aussi favorable à l'adversaire de Rome.

principaux moyens d'existence en interrompant sa collaboration à la *New-York Tribune* et quand une douloureuse maladie le menaça plus d'une fois de mettre un terme à ses jours. La pensée qu'il ne parviendrait pas à achever l'œuvre dans laquelle il exposait les lois du développement du monde capitaliste, par lui découvertes, dut le torturer souvent.

La devise donnée par Marx comme la sienne, « *Doute de tout* », ne contredit qu'en apparence son inextinguible soif de savoir et sa perpétuelle aspiration vers la vérité. Il ne s'agit pas du doute pour le doute comme l'entend le scepticisme banal. Le doute de Marx est dirigé contre les apparences qui nous cachent la réalité. Le point de départ de toute étude critique c'est chez Marx le doute des apparences, qu'il s'agisse de la nature, de la politique ou de l'économie. La tâche principale de la science est de démasquer cette apparence. Lame acérée, l'analyse de Marx tranche l'enveloppe des faits pour révéler leur nature véritable, pour en tirer leur contenu authentique. La liberté, l'égalité, la justice ne sont dans la société capitaliste qu'apparences qui ne peuvent induire en erreur que les fétichistes de cette société. Armé de son doute, armé de sa critique, Marx découvrit le premier le grand secret de la société bourgeoise, le fétichisme de la marchandise qui fait de l'homme, créateur de toutes les richesses terrestres, l'esclave de ses propres produits tant dans l'économie que dans la politique et l'idéologie.

Marx plaisante sa propre passion — qui lui valut souvent les moqueries de ses amis — en disant que son plaisir favori est de *bouquiner*. Engels même, grand lecteur lui aussi, guerroya contre ce travers de Marx. A chaque nouvelle langue apprise, Marx voyait s'ouvrir devant lui une littérature nouvelle, qu'il étudiait aussi profondément que les autres. Il avait déjà plus de cinquante ans quand il se mit à apprendre le russe. On

nous a conservé les cahiers contenant les exercices auxquels il se livrait avec application afin de pénétrer le mystère des déclinaisons et surtout des conjugaisons russes. Il faut voir comme il étudia à fond la littérature russe, économique et statistique¹.

Certes, cette rage de bouquiner n'était que l'envers de la probité avec laquelle il s'efforçait toujours de posséder à fond la littérature de son sujet. On ne peut lire sans sourire la lettre dans laquelle il démontre à Engels qu'il lui est impossible de publier le premier tome, presque composé déjà, du *Capital* avant de connaître le nouveau livre de Rogers. Et sa façon de lire, nous la connaissons par les innombrables extraits qu'il tirait de presque tous les livres lus. Les livres les plus importants il les résumait, même quand il les avait dans sa bibliothèque. Et si Marx ne réussit pas à mettre définitivement au point le *Capital* pour le livrer à l'impression — on voit par ses lettres qu'il n'aborda l'impression du tome 1^{er} que lorsqu'il eut achevé les quatre tomes — cela s'explique non seulement par la maladie mais aussi par le fait qu'il ne sut pas résister, comme il s'exprime lui-même, à la tentation théorique d'utiliser de nouveaux matériaux faisant la lumière sur le développement des relations capitalistes.

Une douce ironie envers soi-même perce dans la réponse qu'il donne à la question concernant le défaut qu'il est le plus enclin à excuser : la *confiance accordée à la légère* (*gullibility*). Marx était loin d'être étranger aux choses de ce monde. Il prenait, en effet, une trop grande part à l'activité pratique. Mais un tra-

1. « Nicolas et moi raconte Kovalevsky, nous lui envoyions tout ce que nous pouvions, et sa femme, très préoccupée de voir l'œuvre finie au plus tôt, me menaçait plaisamment de ne plus m'offrir de cotelettes de mouton si, par mes envois, je continuais à empêcher son mari de mettre à l'œuvre le point final depuis longtemps attendu. » Les Lafargue ont aussi parlé de la guerre que faisaient aux livres russes Engels et la compagne de Marx.

vail scientifique intense, un travail de cabinet engendre fatalement ce qu'on appelle la distraction. Marx était très distrait; naturellement confiant et manquant de temps pour fréquenter suffisamment les gens et acquérir ainsi la connaissance des hommes, il fut plus d'une fois la victime de charlatans ordinaires, et même de charlatans politiques. Il ne tardait pas à se rendre compte de son erreur et riait avec les autres de son manque de moyen en diverses affaires. Il lui était beaucoup plus facile de démasquer quelque aventurier politique ou quelque mouchard tentant de capter sa confiance, mais on peut compter en cette matière aussi un certain nombre de cas où il fut victime de sa légèreté d'esprit, comme dans le cas Tolstoï, dans celui de l'aventurier hongrois Banya, etc. Marx aurait pu se justifier en faisant observer que ces charlatans réussissaient à duper d'autres personnes beaucoup plus que lui; toujours est-il qu'il ne put jamais se débarrasser de ce défaut, surtout à l'égard des hommes d'action.

Rien d'humain ne m'est étranger, répond-il modestement à ses filles qui devaient naturellement connaître mieux que quiconque ses faiblesses. Cette réponse il aurait pu la faire à tous ceux de ses adversaires qui, avec un zèle digne d'une meilleure cause, s'efforçaient de découvrir dans sa vie ou dans ses lettres quelques défauts. Si haut qu'un homme s'élève au-dessus de son milieu, il lui demeure attaché par un grand nombre de liens. Il est difficile, il est presque impossible de dépouiller entièrement le vieil homme. Marx n'y arriva pas plus qu'un autre. Il se trompa aussi, il pécha aussi dans sa vie comme en politique.

Quiconque a lu ses lettres à Engels, Becker, Weydemeyer ne peut que s'étonner que Marx ait su, dans les pénibles conditions où il vécut des années durant — il ne sortit de la gêne qu'à partir de 1869 — garder sa joie de vivre et cette clarté spirituelle qui faisait l'éton-

nement de ses amis et de ses connaissances. Les coups terribles du sort lui arrachèrent souvent un mot brutal et cruel, le rendirent parfois même injuste envers ses proches. Mais chaque fois, secouant d'un geste puissant l'emprise des difficultés quotidiennes, il reprit fièrement sa route ; « tenace, ému et pressé », il se remit à l'œuvre toute sa vie.

Quand Engels, son ami, le conjure — et ce n'est pas pour la première fois — dans une lettre de livrer enfin le *Capital* à l'impression, Marx répond (le 31 juillet 1865) :

Je ne puis me décider à envoyer quoi que ce soit tant que je n'aurai pas devant moi tout le travail complètement fini. Quelles que soient les insuffisances de mes travaux, leur mérite est de constituer un tout artistique complet, et j'y arrive en ne publiant jamais rien tant qu'ils ne sont pas tout entiers achevés sur ma table.

On peut en dire autant de la vie de Marx, Quels qu'aient été ses défauts, elle constitue une œuvre d'art achevée, d'une rare beauté, dont on trouverait difficilement l'égale dans l'histoire de l'humanité.

Table des Matières

PRÉFACE	7
FR. ENGELS. — Karl Marx.....	12
— Lettres à Sorge sur la mort de Marx.....	27
— Discours sur la tombe de Karl Marx.....	31
E. MARX. — Karl Marx.....	34
K. MARX. — A la mémoire des combattants de Juin.	44
— Les révolutions de 1848 et le prolétariat..	50
G. PLÉKHANOV. — Karl Marx.....	53
F. MEHRING. — Karl Marx et l'allégorie.....	64
R. LUXEMBOURG. — Arrêts et progrès du marxisme	70
N. LÉNINE. — Le marxisme.....	78
P. LAFARGUE. — Karl Marx.....	109
F. LESSNER. — Souvenirs d'un ouvrier sur Karl Marx	134
W. LIEBKNECHT. — Marx et les enfants.....	146
— Par les champs et les landes.....	153
N. LÉNINE. — Marx d'après Hyndman.....	160
D. RIAZANOV. — La « Confession » de Karl Marx.	168

.....
IMPRIMERIE CENTRALE



5 Rue Énard Paris (12^e)
.....

BIBLIOTHÈQUE
de L'UNIVERSITÉ
N^o

220

2052

ÉDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES

3, Rue Valette, PARIS (V^e)

Chèque postal 974-41

Téléphone : Danton 83-42

BIBLIOTHÈQUE MARXISTE

I. D. RIAZANOV

Marx et Engels 12 »

II. G. PLÉKHANOV

Les questions fondamentales du marxisme. . . 9 »

III. N. BOUKHARINE

La théorie du matérialisme historique . . . 25 »

IV. N. BOUKHARINE

L'économie mondiale et l'impérialisme . . . 12 »

V. K. MARX

Le 18-Brumaire de Louis Bonaparte. . . 12 »

POUR PARAÎTRE A LA SUITE :

- ROTHSTEIN Une époque du mouvement ouvrier anglais.
- F. ENGELS La guerre des paysans.
- LAPIDUS et OSTROVITIANOV. Traité d'économie politique.
- THALHEIMER Introduction au matérialisme dialectique.
- ROSA LUXEMBOURG Réforme ou Révolution ?